LES ROMANS

DE

LA TABLE RONDE

V

CE VOLUME CONTIENT :

LANCELOT DU LAC. — TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LES ROMANS

DE

LA TABLE RONDE

MIS EN NOUVEAU LANGAGE

ET ACCOMPAGNÉS DE RECHERCHES SUR L'ORIGINE
ET LE CARACTÈRE DE CES GRANDES COMPOSITIONS

PAULIN PARIS

Membre de l'Institut, Professeur honoraire de langue et littérature
du Moyen âge au Collège de France

TOME CINQUIÈME

PARIS
LÉON TECHENER, LIBRAIRE
RUE DE L'ARBRE-SEC, 52

MDCCCLXXVII





LE ROMAN

DE

LANCELOT DU LAC.

TOME III





LE ROMAN

DE

LANCELOT DU LAC.

TOME III



LANCELOT DU LAC.

LXXXVIII.

Le chagrin de vivre éloigné de la reine et d'être, comme il le croyait, oublié d'elle, avait une seconde fois troublé la tête de Lancelot. Après avoir vainement cherché Galehaut en Sorelois, il s'était enfermé ; puis, un matin, il avait quitté son lit et s'était pris à courir les champs en chemise, objet d'épouvante et de compassion pour tous ceux qui le rencontraient. C'est dans ce lamentable état qu'il fut tout l'été et le commencement de l'hiver. Or la Dame du lac sut bientôt qu'il avait le plus grand besoin d'elle, sans pourtant deviner encore ce qu'il était devenu. Ayant alors jeté ses sorts, elle apprit qu'en

sortant de la prison de Morgain, il avait perdu la raison, et qu'il errait, malgré les rigueurs de l'hiver, dans une forêt voisine de Tintagel en Cornouailles. Elle s'y rendit en toute hâte et le reconnut aisément à l'anneau qu'elle lui avait autrefois donné et dont il ne faisait aucun usage. Lancelot sourit amèrement en la voyant; il se laissa poser en litière et ramener dans la retraite de sa tendre nourrice, où il resta le reste de l'hiver. Peu à peu il revint à lui et reprit avec la raison son embonpoint et sa première beauté.

Il lui souvint alors du grand sujet de ses douleurs : non pour Galehaut dont il ignorait la mort, mais pour la reine dont il croyait avoir encouru la disgrâce. Bien qu'il n'eût jamais confié à la Dame du lac le secret de ses amours, on sait qu'elle ne l'ignorait pas. Un jour, elle lui dit : « Vous avez du chagrin, « Lancelot; que penseriez-vous, si je vous « donnais un moyen de retrouver la joie per« due ? — Madame, vous m'auriez mieux guéri « que vous ne l'avez encore pu faire.

« — Écoutez-moi donc : il vous faut trouver « non loin de Kamalot, la veille de l'Ascen« sion : le jour de la fête, aux heures de nones, « la reine sera conquise et emmenée dans la « forêt voisine de la ville, quoi que fasse pour la « reprendre Keu le sénéchal. Vous pourrez la

« délivrer, si vous êtes sur son passage en « temps et lieu. — J'y serai assurément. »

Cinq jours avant la fête, la Dame du lac fit disposer le cheval et les armes que Lancelot devait prendre. Elle le baisa, et il monta. Au jour indiqué, il était dans la forêt de Kamalot, attendant avec impatience ce que la Dame du lac lui avait annoncé.

LXXXIX.



E roi Artus tenait sa cour dans cette ville, une des plus plaisantes et des plus aventureuses. L'assemblée n'était pourtant pas aussi nombreuse, aussi belle qu'au temps passé, quand la présence de Lancelot et de Galehaut, le récit de leurs prouesses donnaient à toutes les fêtes un attrait, un éclat incomparables. Artus, au retour de la messe, vit arriver Lionel, qui avait inutilement erré dans toute la Grande-Bretagne pour apprendre ce qu'était devenu son cousin. Tous les chevaliers s'affligèrent avec lui, mais leur deuil ne fut rien près de celui de la reine. Pour comble d'affliction, on apporta bientôt à la cour la nouvelle de la mort de la vaillante dame de Malehaut qui n'avait pu survivre à son grand ami Galehaut. On craignait que

Lancelot ne les eût suivis dans l'autre monde. « Et, dit alors messire Gauvain, je ne saurais « l'en blâmer; on ne doit pas tenir à sa vie, « quand un vaillant prince tel que Galehaut « a perdu la sienne. » Ces paroles firent tressaillir la reine : « Comment, Gauvain, re- « prit-elle, n'est-il plus sur la terre un seul « homme qui vaille Galehaut ? — En vérité, « dame, je n'en connais pas. — Et votre oncle ? « — Oh ! sans doute. » Et il s'éloigna pour cacher ses larmes. Arrive alors Keu le séné- chal, la verge d'or en main et la tête défublée, pour annoncer que les tables étaient dressées. Le roi s'assoit, moins parce que l'appétit l'y conviait que pour faire honneur aux chevaliers de sa maison. Mais la reine entraîna Lionel dans sa chambre, afin d'y parler à son aise de leur commune douleur. En se levant de table, le roi se jeta sur une couche et se mit à rêver, au lieu de donner, comme à l'ordinaire, le signal des jeux et des récits. Tout à coup on voit entrer un chevalier de haute taille, armé de haubert et de chausses de fer, l'épée ceinte et le heaume levé. Il avance à grands pas dans la salle, la main droite appuyée sur le pont de son épée ; et quand il est devant le roi : « Roi Artus, dit-il d'une voix haute et « fière, je suis Meleagan, fils du roi Baude- « magus de Gorre. Je viens me justifier et me

« défendre contre Lancelot du lac qui s'est « plaint, ainsi qu'on me l'a rapporté, d'avoir « été navré par moi d'une façon déloyale, dans « le behour de l'an dernier. J'entends soutenir, « de mon corps contre le sien, que je l'avais « frappé loyalement, comme doit faire tout « preux chevalier. »

Le roi répondit : « Meleagan, nous avons « entendu déjà parler de votre prouesse ; d'ail- « leurs vous êtes le fils d'un des grands pru- « d'hommes du monde. Quant à la plainte « dont vous parlez, nous pensons que Lancelot « n'hésiterait pas à vous en rendre raison ; mais « il n'a pas, depuis longtemps, paru dans notre « cour. S'il y était et qu'il crût avoir à se « plaindre de vous, croyez-moi, il ne vous don- « nerait pas le temps de réclamer. — Sire, re- « prend Meleagan, je n'en offre pas moins de « défendre mon droit. Si Lancelot est ici, qu'il « se montre ; j'aurais grand désir de lui prou- « ver qu'on peut l'égaler en prouesse. »

La nouvelle de ce qui se passait dans la grande salle arrive aux chambres de la reine. Lionel aussitôt se lève, et courant au roi : « Sire, « voici mon gage : je suis prêt à montrer que « Meleagan a déloyalement atteint monsei- « gneur Lancelot dans la dernière assemblée. » Mais la reine qui avait suivi de près Lionel le prend vivement par le bras : « Lionel, dit-

« elle à demi-voix, si Dieu nous rend votre « cousin, il saura bien avoir raison de ce che- « valier, et sans doute il trouverait mauvais « qu'un autre se chargeât de le défendre. » Lionel ne résista pas au vœu de la reine : quant à Meleagan, il parut s'éloigner assez mécontent de l'accueil qu'il avait reçu ; puis, revenant sur ses pas : « Sire roi, dit-il, je pensais trouver « ici bonne chevalerie ; je me suis trompé. Mais « avant de partir, je ferai une autre proposition. « Vous savez que dans le royaume de Gorre « sont retenus de nombreux sujets de vos do- « maines (1) : jusqu'à présent vous n'avez pu « les délivrer ; je vous en offre les moyens. « Qu'un de vos chevaliers prenne en sa garde « la reine, et qu'il me suive avec elle dans « la forêt. Nous combattrons : si j'ai l'avan- « tage, j'emmènerai la reine ; si je suis outré, « tous les Bretons prisonniers de Gorre seront « délivrés. — Beau sire, répond le roi, je « plains beaucoup vos prisonniers ; dès que je

(1) Voyez *Lancelot*, t. II, laisse LXIV. — A partir d'ici, Chrestien de Troyes a puisé dans notre roman le fond de son poëme de *la Charrette*. Mais afin d'en conserver l'unité, il a dégagé son récit des premiers motifs du défi de Meleagan contre Lancelot ; et pour n'être pas obligé de reprendre les choses de plus haut, il s'est contenté de faire parler Meleagan de ce qui touchait aux exilés du pays de Gorre.

« le pourrai, je m'emploierai pour leur déli-
« vrance : mais ce n'est pas la reine qui les a
« fait retenir; ce n'est pas elle qui devra tenter
« de les délivrer au péril de son honneur et de
« sa liberté. »

Meleagan n'insista pas et sortit de la salle, chacun s'accordant à regarder comme outrageuse la proposition de mener la reine au bois. Il prit le chemin de la forêt; mais il tournait souvent la tête pour voir si quelque chevalier de la maison du roi ne cherchait pas à le rejoindre.

XC.



R Keu le sénéchal, après avoir servi du premier mets à la table du roi, mangeait à l'écart avec les écuyers, quand était arrivé Meleagan. Il avait entendu le défi et avait pensé enrager en écoutant la réponse que le roi avait faite. Il se lève impétueusement, retourne à son hôtel et reparaît bientôt tout armé, la ventaille abattue : « Sire,
« dit-il au roi, je vous ai depuis longtemps
« servi, non dans l'espoir de gagner terre ou
« trésor, mais afin de monter en prix : je vois
« que j'ai travaillé en vain; et puisqu'il en est
« ainsi, je renonce à votre service. J'entends

« m'attacher à qui me tiendra en meilleure
« estime. »

Le roi aimait tendrement messire Keu : « Qu'est-ce, dit-il, sénéchal ? qu'avez-vous, et « comment supposez-vous que je ne prise pas « votre service ? — Je l'ai vu, sire ; cela me « suffit pour demander congé.

« — Mais, Keu, si l'on vous a méfait, dites-« le, je vous promets d'en exiger réparation. « — Je ne me plains pas, sire ; je suis décidé « à m'en aller. Soyez à Dieu recommandé ! — « Sénéchal, attendez au moins une heure : je « sors et reviens à l'instant. »

Le roi va trouver la reine : « Le sénéchal ne « veut-il pas nous quitter ! Vous savez combien « son service m'est agréable ; joignez donc vos « instances aux miennes : tombez, s'il le faut, « à ses genoux. — Volontiers, sire, puisque « vous le souhaitez. »

Ils reviennent ensemble vers Keu : « Com-« ment, sénéchal, lui dit la reine, que voulez-« vous faire ? Si vous avez quelque sujet de « plainte, parlez, nous ferons tout au monde « pour vous donner satisfaction. — Oh ! dame, « si j'en étais assuré, je pourrais changer de « résolution. » Le roi, de son côté, jure d'accorder ce qu'il demandera. « Grand merci ! « Mais savez-vous ce que vous m'avez donné ? « Vous me laisserez emmener la reine à la

« poursuite de Meleagan ; je ne doute pas de « gagner la liberté des prisonniers de Gorre. »

Quand le roi l'entend, il se repent du don qu'il a fait, il voudrait bien n'avoir pas retenu Keu. Pour la reine, aucun sujet de douleur et de crainte ne devait lui être épargné : le bruit de la mort de Lancelot, le danger de tomber au pouvoir de Meleagan, le soin de la défendre confié au sénéchal. Elle courut s'enfermer dans sa chambre pour y fondre en larmes.

Et comme on disposait son palefroi, elle avait, encore toute éplorée, regardé messire Gauvain : « Ah! beau neveu, s'écria-t-elle, vous « disiez vrai : après Galehaut, il n'est plus de « prouesse au monde. — Montez, montez, « dame, dit Keu, et n'ayez aucune crainte : je « vous ramènerai. » Elle ne répond rien, monte, et bientôt ils sont hors de la ville.

Dès qu'il le seut perdus de vue, messire Gauvain pria le roi de lui permettre au moins de s'armer, pour savoir quel serait l'effet de la rencontre du sénéchal avec Meleagan : « Si le sé- « néchal est vaincu, je compte devancer Me- « leagan à l'entrée du royaume de Gorre et « l'empêcher de garder la reine. » Le roi se tut, mais laissa partir son neveu avec deux écuyers chargés de conduire en dextre deux bons chevaux (1).

(1) Chrestien (vers 247) fait monter le roi en même

XCI.

EU entra dans la forêt pendant que Meleagan rejoignait ses chevaliers et leur contait l'heureux succès de sa visite à la cour du roi. En revenant un peu sur ses pas il croise le sénéchal : « Chevalier, lui dit-il, qui êtes-vous ? — Je suis « Keu, sénéchal du roi Artus. — Et cette dame « que vous conduisez ? — C'est la reine. — « Fort bien ! mais l'endroit où nous sommes, « messire Keu, n'est pas favorable à la joute ; « il y a trop de couvert : mieux ne vaudrait-il « pas gagner la lande voisine ? — Je suis de « votre avis : allez en avant, je suivrai. »

Meleagan chevauche en avant. Lancelot, de l'endroit où il s'était arrêté, les voit passer. Il écarte doucement le feuillage et salue la reine, qui tressaille en reconnaissant l'écu vermeil à la bande blanche oblique (1) qu'il portait à l'assemblée de Galore. « Ah ! pensa-t-elle, je suis « trop malheureuse pour que ce soit Lance- « lot. » Cependant elle lui rend gracieusement son salut. Et Lancelot s'adressant à Keu :

temps que Gauvain. Cela ne s'accorde plus avec ce qui suit ni ce qui précède, même dans le poëme.

(1) « A la bande blanche de belic. »

« Sire chevalier, vous plairait-il me dire quelle « est la dame que vous menez ? — C'est ma« dame la reine, la femme du roi Artus. » A ces mots Lancelot s'élance au frein : « Et vous, « qui êtes-vous ? — Je suis Keu le sénéchal. « — Arrêtez : c'est moi qui conduirai la reine. « — Non, beau sire ; et je veux bien vous dire « que je la défends, par le commandement du « roi, contre un chevalier qui m'attend ici près. « — Dame, dit Lancelot, je n'en veux croire « que vous ; est-ce la vérité ? — La vérité pure. »

Il n'insiste pas, n'ayant pas oublié que la reine avait depuis longtemps refusé son service. Il se résigne à commencer par regarder ce qui adviendra : si le sénéchal est outré, la reine saura plus de gré à celui qui pourra la reprendre au ravisseur. Il les suit donc à distance. Arrivés dans la lande, Meleagan prend le frein de la reine : « Dame, dit-il, vous êtes prise. « — Non pas si facilement, répond le séné« chal ; vous ne m'avez pas encore vaincu. — « Il est vrai ; mais je ne tarderai guère. »

Alors ils prennent du champ, et, lance sur feutre, Meleagan revient de toute la rapidité de son cheval sur messire Keu. Celui-ci rompt son glaive ; l'autre l'atteint si juste et si rudement que la pointe se fait jour dans le cuir de l'écu, pénètre les mailles du haubert et s'arrête dans l'épaule. Keu tombe pâmé ; son che-

val se cabre et s'enfuit dans la forêt. Meleagan prend au frein le palefroi de la reine et la ramène à ses chevaliers. Déjà il revenait sur Keu pour lui faire avouer qu'il était outré, quand il est rappelé par le bruit qu'il entend du côté de ses chevaliers.

XCII.



UAND Lancelot avait vu emmener la reine, il avait piqué des éperons du même côté; et quand les chevaliers de Meleagan voulurent lui fermer passage, il aima mieux affronter la mort que ne pas tenter de délivrer sa dame. Il s'élance sur les gens de Meleagan et porte à terre le premier qu'il atteint : mais le fer de son glaive, détaché de la hampe, reste dans le corps du moribond : il met la main à l'épée, court çà et là, tranche écus, hauberts et heaumes, si bien que tous se tiennent à distance et s'écartent quand il vient à portée. La reine maintenant le reconnaît; c'est bien Lancelot : elle s'en réjouit et s'en afflige. Seul, il ne pourra la regagner, mais c'est pour elle une consolation de le revoir une dernière fois. Arrive Meleagan qui, à la vue des merveilles que fait un seul chevalier, devine que ce doit être Lancelot. Ils s'entre-frappent des épées; les étincelles jail-

lissent des heaumes gemmés et des hauberts treillisés.

Mais Lancelot l'atteint d'un coup sûr; si Meleagan ne se fût retenu aux crins du cheval, il tombait avant de reprendre connaissance. Il n'avait pas encore eu le temps de revenir à lui quand ses chevaliers entourent Lancelot, qui les reçoit en faisant rayonner son épée avec plus de promptitude et d'à-propos qu'on n'aurait pu l'attendre de trois ou quatre chevaliers. Son cheval fléchit sous lui; il s'en débarrasse, retourne à Meleagan, le heurte, le jette à terre, enfourche sa monture, revient sur les autres et donne la mort à ceux qu'il atteint. Les uns fuient dans la forêt, les autres vont à leur seigneur, le remontent et lui tendent un nouveau glaive : « Vous êtes mort, » crie Meleagan à Lancelot. Lancelot l'attend; mais au lieu de le viser, Meleagan frappe et abat le cheval qu'il venait de lui abandonner. « Éloignez-vous, dit-il à ses chevaliers; nous en avons assez fait. » Ils laissent donc Lancelot à pied, et emmènent avec la reine le pauvre sénéchal qu'ils avaient grand'peine à maintenir en selle, en le soutenant des deux côtés. Lancelot, demeuré seul, se prit à courir après cette horde; mais il désespérait de les joindre, quand il est rencontré par messire Gauvain (1),

(1) Chrestien place la première rencontre de Lancelot

qui, quelques instants auparavant, avait vu courir à travers les arbres le cheval du sénéchal. Gauvain salue Lancelot sans le reconnaître : « Chevalier, lui dit-il, il est aisé de voir que vous « avez combattu. — Oui, répond Lancelot, et « mal combattu. — Sire, ajoute messire Gau- « vain, prenez un de ces chevaux : il pourra « vous être de grand usage. » Lancelot, sans mot dire, saute aussitôt sur le plus rapproché de lui. « Comment avez-vous nom ? demande mes- « sire Gauvain. — Peu vous importe ; si j'em- « mène votre cheval, il vous sera rendu : je ne « vous ai pas fait autrefois un moindre ser- « vice (1). » Et il broche des éperons du côté où les hommes de Meleagan s'étaient engagés. Il les atteint et leur crie d'arrêter. « Mes amis, « dit de son côté Meleagan, voici le meilleur « des chevaliers ; ne visez qu'à son cheval ; vous « ne pouvez espérer de l'outrer, tant qu'il « sera monté. » Il va le premier à Lancelot, l'épée au poing. Mais il est bientôt désarçonné,

et de Gauvain avant le combat du premier contre Meleagan. Lancelot alors demande au neveu d'Artus un de ses chevaux à la place du sien qui, dit-il, est harassé. Cela n'est pas heureusement trouvé. Pourquoi le cheval de Lancelot, don de la Dame du lac, serait-il recru, avant d'avoir soutenu le moindre combat?

(1) Quand il le fit sortir de la Tour douloureuse où le retenait Karadoc.

et son cheval qu'il ne retient plus s'enfuit à l'aventure. Lancelot se précipite au milieu des chevaliers; une attaque aussi imprévue les épouvante : ils s'écartent, et ne reviennent tous ensemble sur lui que pour tuer son cheval. Le voici donc pour la seconde fois à pied, tandis que les gens de Meleagan se hâtent de remonter leur seigneur et de presser le pas du palefroi de la reine.

XCIII.



ANCELOT les suivait de loin à pied, quand il aperçoit à sa droite une charrette : sur les limons, un nain des plus rechignés chassoit un vieux roncin. Lancelot lui envoie un salut que l'autre rend à peine. « Nain, dit Lancelot, n'aurais-tu pas rencontré une dame conduite de « ce côté ? — Tu veux parler de la reine ? — « Oui, dit Lancelot. — Avant de répondre, « fais ce que je dirai. — Que diras-tu ? — « Monte dans ma charrette ; demain matin tu « la verras passer sous tes yeux. »

Or, en ce temps-là, on ne montait en charrette qu'après avoir perdu tout bien et tout honneur. Quand on voulait couvrir quelqu'un de honte, on l'y faisait entrer : on le conduisait

par les rues de la ville (1), et chacun l'outrageait à qui mieux mieux. « Nain, dit Lancelot, « j'aimerais mieux te suivre à pied. — Alors je « prendrai d'un autre côté. — Mais au moins, « en montant, suis-je assuré de rejoindre la « reine ? — Oui, et demain avant primes. — « Je monte donc. »

Le nain frappe le roncin de son fouet ; et bientôt ils font rencontre de messire Gauvain et de ses deux écuyers, portant l'un son heaume, l'autre son glaive et son écu. Messire Gauvain demande au nain, comme avait fait Lancelot, nouvelles de la reine. « Monte dans la char- « rette, et je te la ferai voir demain matin. — « A Dieu ne plaise que j'échange mon bon re- « nom contre la honte, et mon cheval contre « ta charrette ! — Je vois, reprend en ricanant « le nain, que tu crains plus la honte que ce

(1) Et en chascune boene ville
Où or en a plus de trois mille,
N'en avoit à cel tems que une....
(*La Charrette*, v. 323.)

Chrestien rappelle à ce propos un proverbe conservé de son temps :

Por ce qu'à cil tens furent teus
Les charretes et si crueus,
Fu premiers dit : « Quant tu verras
« Charrete et tu l'encontreras,
« Fai crois sur toi et te sovaigne
« De Deu, que maus ne t'en avaigne. »
(V. 339.)

« malheureux chevalier. — Je le regrette pour « lui. Vassal, ajoute-t-il, descendez, et ne ren- « dez pas votre déshonneur public : le nouveau « cheval que je vous offre convient mieux que « cette charrette. — Non pas, fait le nain; il « s'est engagé à demeurer jusqu'à la fin du « jour avec moi. — Ne crains rien, nain, re- « prend Lancelot; je tiendrai ce que j'ai pro- « mis. — J'en ai regret, dit messire Gauvain; « car vous ne semblez pas manquer de prouesse, « et vous vous mettez en danger d'être honni. « Laissez la honte à qui l'a méritée. — Sire, ré- « pond Lancelot, je ne la prends pas sur moi. « — Qui êtes-vous donc, vous qui disiez ce « matin m'avoir donné un cheval ? — Oh! je « vous entends : vous pensez à celui que je « vous ai emprunté; n'en soyez pas inquiet, il « vous sera rendu. »

Messire Gauvain, sans le presser davantage, suit la charrette et s'arrête avec elle, au sortir de la forêt, à la porte d'un beau château. Ils entrent; les gens, apercevant un chevalier dans la charrette, demandent quel forfait lui a valu d'y monter. Le nain ne répond pas; mais chacun de huer le honni, de l'injurier et de lui jeter de la boue comme à un recréant de champ clos. Et messire Gauvain, qui se sent pris d'intérêt pour lui, maudit l'heure où la charrette fut établie.

Ils ne firent que traverser ce château appelé *L'entrée de Gorre*. Là commençait cette terre du roi Baudemagus, où les prisonniers bretons étaient retenus, non pas en forteresses ou *fermetés*, mais dans une ville ouverte, dont l'entrée était suffisamment protégée par une rivière rapide et profonde, et de grands marais fangeux.

XCIV.

Le jour commençait à tomber, quand ils gagnèrent un autre petit château. Deux demoiselles vinrent du milieu de la cour au-devant d'eux et reçurent avec honneur messire Gauvain. Mais en voyant dans la charrette un autre chevalier, elles demandèrent au nain quel était son forfait; et il leur conte comment il avait fait sa rencontre. « Ah! damp chevalier, dirent-elles alors « à Lancelot, au lieu de tenir la tête haute, vous « devriez vous dérober à tous les yeux. » Sans paraître humilié, Lancelot dit au nain : « Quand « me montreras-tu ce que tu m'as promis ? — « Soyez tranquille; demain matin. — Ne peux-« tu nous mener plus loin ? — Non, nous de-« vons héberger ici; vous arriverez demain. » Lancelot descend de la charrette, monte le de-

gré d'une tour, aperçoit à sa gauche une belle chambre, il y entre et se jette sur une riche couche après avoir fermé les fenêtres et s'être désarmé. Un manteau était suspendu à la perche (1); il le détache, s'en affuble et enveloppe sa tête pour éviter d'être reconnu.

A peine était-il couché qu'une demoiselle arrive et témoigne un violent dépit de le voir en possession de cette chambre et de cette couche. « Elle serait plus belle, répond Lancelot, « que je ne l'aurais pas dédaignée. — En vé« rité! on verra bientôt si vous vous trouverez « mieux dans un plus beau lit. » Comme elle sortait, messire Gauvain entre avec la seconde demoiselle. « Venez-vous, sire? lui dit messire « Gauvain, on a corné le dîner. » Lancelot répond à demi-voix qu'il ne mangera pas, et qu'il ne se sent pas bien. — « Certes, fait la « demoiselle, il a raison d'être malade, et s'il « est sensible à la honte, il doit bien sou« haiter d'être mort. Je ne voudrais pour rien « au monde manger à la même table que lui. « Gardez-vous de le faire, sire chevalier. » Elle conduit dans la salle messire Gauvain, et envoie au chevalier de la chambre des mets

(1) La *perche* était le portemanteau primitif, et les robes et manteaux formaient une partie nécessaire du mobilier des chambres, à l'usage des hôtes qu'on y recevait.

auxquels il ne touche pas. Les tables levées, messire Gauvain demande ce que fait le chevalier et va le retrouver. « Beau sire, dit-il, « pourquoi demeurez-vous à jeun ? cela ne « semble pas raisonnable ; vous pourrez avoir « beaucoup d'armes à faire ; il faut vous y « mieux préparer. Mangez, par la chose que « vous aimez le mieux. » Messire Gauvain, en l'adjurant ainsi, décide Lancelot à toucher aux mets.

La demoiselle qui l'avait si mal traité de paroles revient : « Damp chevalier, lui dit-elle, « oseriez-vous bien voir un riche et beau lit ? « — Si j'oserais ? il n'est pas besoin d'un « grand cœur pour cela. » Elle marche devant ; ils sortent de la tour et arrivent dans une grande salle jonchée d'herbes menues, rendant les plus douces odeurs. A l'un des bouts de la salle on voyait un grand et beau lit, et de l'autre côté un moins grand, moins haut et encore plus riche. « Sire chevalier, dit-elle, « avez-vous jamais vu plus beau lit ? — Oui, « j'en ai vu un cent fois plus riche et plus « beau. — Cela peut être ; mais, tel qu'il est, « il n'est pas dans la maison d'Artus un che« valier assez hardi pour y passer la nuit. — « Quel qu'en soit le danger, j'y coucherai. — « Je ne vous le conseille pas. Si vous y posez « le pied, vous risquerez grandement d'y lais-

« ser la tête. — Vous verrez si j'ose y cou-
« cher et si j'y laisse ce que vous dites. »

Il défait ses chausses non sans peine, n'ayant pas d'écuyer; et quand il est dévêtu, il se met dans le moins haut et le plus beau des deux lits. La demoiselle remarque qu'il place au chevet son épée, et va conter partout que le chevalier honni est entré dans le *Lit aventureux*. « Quel chevalier? demande messire « Gauvain. — Eh! le charreté; il ne sait pas « que personne encore n'en est sorti sans « avoir reçu mort ou fortes blessures. — Il a « bien fait, dit l'autre demoiselle; qui est « honni en terre n'a rien de mieux à faire « que d'affronter la mort. » Messire Gauvain les écoute et ne dit mot. La nuit venue, la demoiselle couche le neveu d'Artus dans le plus grand lit; ses écuyers autour de lui. Avant de s'éloigner elle dit à Lancelot : « Pre- « nez bien vos aises, chevalier vaincu, car vous « allez reposer pour la dernière fois. » Il ne répond pas : bientôt le sommeil gagne tous les habitants du château.

Lancelot seul rêva longtemps aux promesses de la Dame du lac et aux dangers de la reine. Mais il avait tant couru, tant fatigué le jour, qu'à la fin il s'endormit.

Quand vient l'heure de minuit, toute la maison commence à trembler. Lancelot en-

tend un bruit sourd qui se rapproche et grandit ; un tourbillon de vent s'élève, pénètre dans la chambre, soulève, éparpille la jonchée, et emporte les robes jusqu'aux lattes du faîte. Après l'ouragan jaillit une grande clarté qui semble embraser la maison. Une lance descend du toit par la fenêtre et vient percer le lit où il dormait. Le fer en était merveilleux, rouge comme charbon ardent ; de la pointe sortait une flamme bleue et vermeille comme un gonfanon. Aussi rapide que la foudre, elle pénétra dans les draps, dans les matelas (1), dans le sommier, et alla se ficher en terre de la profondeur d'un pied. Lancelot saute du lit et saisit son épée ; ne voyant rien, il tranche en deux le bois de la lance, arrache de terre le bout qui adhérait au fer, et le jette avec force au milieu de la salle. Il regarde ensuite de tous côtés, et n'entendant rien il se remet au lit en maudissant le couard qui frappe ainsi sans se montrer. — « Qu'avez- « vous, sire ? demande messire Gauvain qui « l'entend parler. — Rien, sire ; dormons ! » Et en effet il se rendort jusqu'au point du jour.

(1) « La coute et le feurre. »

XCV.


LORS, le nain qui l'avait charrié vint frapper à sa porte : « Eh! chevalier « de la charrette, je suis prêt à faire « ce que je t'ai promis. » Lancelot se lève, en prenant à peine le temps de passer ses braies et de jeter un manteau sur ses épaules. Il s'élance hors de la porte ; le nain le conduit à une fenêtre qui donnait sur les prés. « Approche, dit-il, elle est là (1). » Lancelot regarde, voit la reine en avant de Meleagan ; après venait Keu le sénéchal en litière. Il suit la reine avidement des yeux, et quand le palefroi tourne et va disparaître, il avance la tête, les bras et la moitié du corps ; il allait tomber, quand arrivent les deux demoiselles avec messire Gauvain qui, le reconnaissant à son visage découvert, le saisit au bras : « Hé! « beau sire, lui dit-il, donnez-vous plus de « garde. » Lancelot reste confus. « Mais, di-« sent les demoiselles, n'avait-il pas raison de

(1) Chrestien passe ici l'intervention du nain; c'est Lancelot qui va par hasard se pencher à la fenêtre au moment où la reine vient à passer. Ainsi on ne voit plus pourquoi le nain avait promis ce qu'il ne songe pas à tenir.

« vouloir se tuer? — Ne parlez pas ainsi, re-
« prend messire Gauvain, il aura sa bonne
« part d'honneur tant que le monde en don-
« nera. Mais vous, beau doux ami, pourquoi
« vous cacher de moi? — Je ne suis plus digne
« de la compagnie des preux : l'occasion m'é-
« tait offerte de conquérir grand honneur, et
« je l'ai manquée. — Si vous l'avez manquée,
« la faute n'en peut être à vous : on sait trop
« que celui-là n'est pas encore né qui achè-
« vera ce que vous aurez laissé. » Les demoiselles entendant parler ainsi messire Gauvain s'émerveillent de ce que peut être celui qu'elles avaient tant déprisé. — « Sire, quel
« est donc ce chevalier? — Vous ne saurez pas
« son nom par moi, répond messire Gauvain :
« qu'il vous suffise d'apprendre que de tous les
« bons c'est le meilleur. »

Elles s'adressent à Lancelot : « Sire, veuil-
« lez nous dire qui vous êtes. — Demoiselles,
« un chevalier charreté. — Oh Dieu! quel
« dommage! » Et quand messire Gauvain et lui demandent leurs armes, l'aînée voulant réparer ses torts : « Beau sire, nous avons ici de
« bons chevaux, choisissez celui qui vous
« plaira le mieux, et le meilleur des glaives.
« — Non, demoiselle, dit Gauvain; tant que
« j'aurai un cheval à lui offrir, il n'en aura pas
« besoin d'autres. Pour ce qui est du glaive,

« je lui donnerai le mien et je prendrai le « vôtre. » Les chevaux sont amenés, Lancelot et messire Gauvain montent, la même demoiselle les recommande à Dieu. Mais à peine sont-ils éloignés qu'elle se désole de ne pas savoir le nom de ce preux des preux. Ce n'était pas Lancelot, tout le monde le disait mort. Elle appelle la seconde demoiselle : « Allez au carre-« four du pont : vous y trouverez les deux « chevaliers, et vous ferez en sorte d'apprendre « le nom que nous désirons tant savoir. »

La demoiselle monte et prend la voie la plus droite, enveloppée de façon à ne pas être reconnue. Quand elle passe devant eux, ils la saluent et lui demandent si elle sait quelque chose de la reine. — « Oui vraiment; le fils « du roi de Gorre l'a emmenée en la Terre « foraine dont nul Breton ne sort une fois « qu'il y est entré. — Comment pourrons-« nous y pénétrer ? demande messire Gauvain. « — Je vous le dirai, si vous voulez m'en tenir « compte. — Demoiselle, dit Lancelot, tout « ce qu'il vous plaira. — Fiancez-moi donc, « tous les deux, le premier don que je vous « demanderai. » Ils le fiancèrent.

« Deux voies, dit-elle, conduisent dans la « Terre foraine. L'une va au *Pont-de-l'Épée*, « l'autre au *Pont-Perdu*, autrement nommé « *Sous-l'eau*, parce qu'il est entre deux eaux

« et justement au milieu du courant. Il a de « largeur et d'épaisseur un pied et demi. L'au- « tre pont offre encore plus de dangers; il est « fait d'une longue poutre aiguë comme une « lame d'épée. Le Pont-Sous-l'eau est à droite, « le Pont-de-l'Épée à gauche. »

La demoiselle les quitte alors et prend un sentier peu frayé entre les deux voies qu'elle venait d'indiquer. Elle est sûre de pouvoir ainsi rejoindre le chevalier à la charrette, qu'il prenne à droite ou à gauche.

Lancelot laisse à messire Gauvain le choix de la voie qui lui plaira le mieux : « L'une et « l'autre, dit messire Gauvain, sont assez aven- « tureuses; mais puisque vous m'avez parti le « jeu, je prendrai celle du Pont-Sous-l'eau. — « J'irai donc au Pont-de-l'Épée. » Et sans parler davantage, ils se séparent en se recommandant à Dieu.

XCVI (1).



LANCELOT chevaucha jusqu'à la chute du jour : la demoiselle qui leur avait enseigné les chemins l'ayant alors rejoint, lui demanda s'il voulait bien venir passer la nuit chez elle : « Volontiers,

(1) Cette laisse est évidemment le double emploi d'une laisse précédente, dans laquelle la demoiselle de Morgain

« dit-il, mais il n'est pas temps encore de re-« poser. — Sire, vous avez une longue route « avant le Pont-de-l'Épée; et plus loin, vous ne « trouverez *borde* ni hôtel. » — Il se rend à ces raisons, et ils arrivent dans une maison fermée d'une belle haie de palissades. La demoiselle saute la première de son palefroi : « Laissez, « lui dit-elle, votre cheval et suivez-moi. » Ils entrent dans une vieille salle; de là dans une chambre blanche, éclairée de torches et de cierges; puis dans une autre belle salle où la table était dressée. La demoiselle le débarrasse de son écu et lui délace le heaume, pendant qu'il ôte le reste de son armure. Elle lui jette au cou un grand manteau traînant d'écarlate vairé (1), et quand ils ont lavé, ils s'assoient devant le premier mets déjà servi (2).

En se levant de table, la demoiselle passe

fait à Lancelot une proposition analogue et non moins rudement reçue. Rien ne prouve mieux les modifications que la donnée du Lancelot avait subie avant d'être fixée — Un peu plus loin, on verra notre romancier répéter, à peu de chose près, l'épisode du *Gué de la Reine*, que dispute à Lancelot Alibon le fils d'un vavasseur. C'est notre XIXe laisse. (*Lancelot*, t. I, p. 150.)

(1) Sans doute comme le vair du blason des Bauffremont.

(2) Par *mets*, il faut entendre à peu près ce que nous nommons *service*. Le mot vient apparemment du latin *missus*.

avec lui dans une petite chambre peinte de diverses couleurs. Un lit s'y trouvait richement garni de tout ce qui pouvait l'embellir. Elle prend Lancelot par la main et le fait asseoir sur le lit près d'elle en disant : « Bel hôte, il vous « souvient du don que vous m'avez promis « quand je vous enseignai la voie (1). — Oui, « et je tiendrai ma promesse si j'en ai le pou- « voir. — Je demande donc que vous passiez « avec moi la nuit dans ce lit. — Ah! demoi- « selle, demandez, je vous prie, toute autre « chose. — Non, je ne veux que cela, je le ré- « clame par la foi que vous m'avez engagée. » Il eut beau faire pour changer sa résolution, il n'en put rien obtenir, et il en prit son parti. La demoiselle se couche dans un lit voisin, tandis qu'il commence lui-même à se dévêtir. Mais des valets qui arrivent ne lui en laissent pas le temps; ils se mettent à genoux devant lui et lui ôtent ses chausses. Quand tous sont couchés et les chandelles éteintes, la demoiselle vient au lit de Lancelot et lui rappelle que c'est à lui de venir la trouver. « J'irai, puisqu'il le « faut. » Elle se couche la première; il avait

(1) Chrestien abandonne encore ici mal à propos son modèle. Lancelot n'accorde plus, d'avance, un don à la demoiselle; mais il accepte un gîte à la condition de partager sa couche. Or Lancelot n'étant plus lié par un serment, aurait assurément dû refuser.

gardé sa chemise et ses braies. Il n'ose vilainement se retourner, et pourtant il ne voulait pas lui abandonner son visage; il reste sur le dos sans faire le moindre mouvement. Elle attendait, écoutait ce qu'il dirait et ferait. Enfin impatiente : « Qu'est-ce, dit-elle, sire cheva-
« lier, est-ce là tout? — Eh! demoiselle, que
« voulez-vous de plus? Si je pensais vous cau-
« ser le même ennui que vous me causez, je
« m'en irais. — Comment! je vous ennuie?
« — Oui, demoiselle, plus que je ne saurais
« dire. — Pourquoi? suis-je laide et hideuse?
« — Vous êtes en ce moment aussi déplaisante
« pour moi que vous l'étiez peu auparavant.
« — Eh bien! vous n'avez pas tort, et si j'es-
« pérais mon pardon de l'ennui que je vous
« cause, je vous laisserais. — Laissez-moi donc,
« demoiselle, car je vous le pardonne de très-
« bon cœur. — Je m'en vais. Dormez tran-
« quille ici, moi je vais dormir dans votre lit.
« — Non pas; restez dans le vôtre et laissez-
« moi regagner le mien. Je me reprocherais à
« jamais d'être resté dans le lit d'une demoi-
« selle un instant de plus que je n'aurais été
« contraint de le faire. — Pourtant, votre amie
« n'en aurait rien su. — Mon cœur le saurait,
« il ne fait qu'un avec le sien. — C'est assez,
« et quelle que soit la dame de votre cœur, elle
« est loyalement aimée, comme il y parut déjà

« au Val des faux amants. Levez-vous, sire, re-
« tournez à votre couche, et que Dieu vous
« accorde ce que plus vous désirez! »

Il s'en va; la demoiselle ne doute plus que ce ne soit Lancelot. Elle veut pourtant le mettre à une dernière épreuve, et s'étant levée avant l'aube, elle vient à lui comme il sortait du lit. « Dieu, sire, vous donne un beau jour! —
« Et à vous bonne aventure, demoiselle! —
« Sire, vous avez si bien tenu nos conventions
« que je n'ai plus rien à réclamer de vous :
« mais j'attendrai de votre seule grâce un
« nouveau service. Vous savez qu'une pucelle
« n'a rien à craindre quand elle voyage seule;
« mais quand un chevalier s'est chargé de la
« conduire, elle peut être disputée et devenir
« le prix du vainqueur. Or, il y a dans ce pays
« un chevalier qui m'a maintes fois priée d'a-
« mour, et toujours en vain; je ne craindrais
« pas de le rencontrer si vous consentiez à
« me conduire. — Je vous conduirai donc, et
« vous défendrai volontiers de lui et de tout
« autre. — Grands mercis! d'ailleurs le che-
« min que je dois prendre ne vous écartera
« pas du vôtre. »

Le jour commençait. Mais avant de suivre Lancelot dans tous les incidents qui vont l'arrêter malgré lui, il est à propos d'avertir que dans la terre de Gorre, dès qu'arrivait un che-

valier étranger, des messagers parcouraient le pays pour annoncer qu'il venait apparemment tenter la délivrance des prisonniers. On disait la couleur de son écu, on répétait tout ce qu'on savait déjà de lui. Lancelot fut donc partout signalé comme le chevalier qui était monté dans la charrette, et cet avis, ainsi qu'on le verra, lui attira plus d'un ennui.

Vers le milieu du jour, il arriva avec la demoiselle devant un marais fangeux et profond qu'il fallait passer sur une étroite chaussée; à l'autre extrémité de la chaussée se tenait, appuyé sur son glaive, un chevalier haut monté et complétement armé.

XCVII.



UE venez-vous demander? cria-t-il à Lancelot en le voyant approcher. « — Je veux passer outre la chaussée. « — Elle n'a pas été faite assurément « pour un malheureux recréant, traîné en char« rette. — Recréant ou non, vous ne m'empê« cherez pas de passer. — Passez donc, mais « d'abord acquittez le droit de péage. — Les « péages ne sont pas faits pour les chevaliers. « — Il n'en est pas un seul, et même de « Bretagne, qui ne le paye, fût-il le grand roi

« Artus : à telle enseigne que sa reine, aujour-
« d'hui même, l'a volontiers acquitté en me lais-
« sant un beau peigne d'or richement *lettré* (1),
« dont les dents larges et menues sont pleines
« de ses cheveux. — Montrez-moi le peigne et
« j'acquitterai le péage. — Non : j'entends ne
« le montrer à vous ni à d'autres. Regardez,
« au milieu de la chaussée, ce perron : c'est où
« je l'ai déposé. » Lancelot broche aussitôt de ce côté ; l'autre veut lui fermer passage et de son glaive atteint la tête du cheval. « Sire
« chevalier, dit Lancelot irrité, vous avez fait
« que vilain en frappant mon cheval, vous le
« payerez. » Il recule de quelques pas, revient la lance en arrêt, et d'un coup vigoureux renverse homme et cheval. Aussitôt il descend, et, l'épée en main, fait demander merci au chevalier de la chaussée.

Arrivé devant le perron, Lancelot aperçoit le peigne et reste en telle contemplation qu'il ne songe pas à le prendre. Ses yeux sont comme éblouis, il ne sait où il est, et si la demoiselle qui l'avait suivi ne l'eût retenu, il aurait fléchi sur ses jambes. En revenant à lui, il demande à la pucelle ce qu'elle veut. « Je voulais vous
« tendre ce peigne que vous semblez désireux

(1) C'est-à-dire avec lettres tracées en forme de devise.

« d'emporter. — Grands mercis, demoiselle ; « donnez. » Il le prend, en détache curieusement tous les cheveux, fait promettre à la demoiselle de garder avec soin le peigne, et pose les cheveux sur sa chair nue. Mais la présence de la demoiselle le forçait à cacher ses transports de joie. « Chevalier, dit-il au vaincu, « vous vous êtes acquitté, je ne vous demande « rien de plus (1). »

Après avoir outre-passé la chaussée avec la demoiselle, ils s'engagent vers nones, dans un étroit sentier tracé au milieu d'un plessis. A travers les arbres ils distinguent un grand bruit de jeux, de chants et de danses. Un chevalier approche, et la demoiselle dit à Lancelot : « Sire, voilà le chevalier qui m'a tant requise « d'amour. Je présume que me voyant con« duite, il essayera de me gagner : voulez-vous « toujours me défendre ? — Assurément, de« moiselle, vous n'avez rien à craindre. »

Quand le chevalier la reconnaît, il ne peut

(1) Les arrangeurs des plus anciens récits semblent oublier ici que Genièvre avait déjà envoyé à Lancelot, parmi ses *drueries*, un peigne rempli de ses cheveux. D'ailleurs la reine enlevée par Meleagan n'avait pas de péage à payer. Dans *la Charrette*, ce n'est plus en entrant dans la terre de Gorre que Genièvre a laissé son peigne en gage ; Lancelot le trouve sur le perron d'une fontaine où la reine l'avait oublié. Chrestien est là bien supérieur à son modèle.

contenir sa joie, il rit et s'écrie en frappant des mains : « Bien venue celle que mon cœur « aime et désire! Béni soit Dieu qui me l'amène « comme je pouvais le souhaiter! — Il n'en « sera pas ainsi, beau sire, répond la demoi- « selle; je suis sous la garde de ce chevalier. « —Quoi! n'est-ce pas le chevalier charreté? « vous ne pouviez choisir plus mal. — Vous « l'entendez, sire? — Laissez-le dire, demoi- « selle, répond Lancelot; il ne vous emmènera « pas loin. Chevalier, je défends cette demoi- « selle. — Eh bien soit! choisissons un endroit « où nous soyons plus au large; je serai ravi « de combattre pour celle que j'aime. » Ils reviennent près de l'endroit où les uns jouaient et riaient (1); les autres se tenaient tristement assis sans prendre part aux jeux, car ils étaient au nombre des Bretons captifs.

Lancelot cependant laissait le chevalier conduire la demoiselle dans un pavillon tendu au milieu du plessis. Mais voilà qu'un grand et beau vieillard, vêtu de robe brune fourrée (2),

(1) Ne jooient pas tuit à gas,
Mas as tables et as eschas;
Li un as dés, li autre au *san*,
A *la mine* i rejooit l'an.
(*La Charrette*, v. 1640.)

(2) « Une chappe d'*isembrun*. » L'isembrun et l'*isengrin* étaient des couleurs assez analogues. De là, selon nous, le nom d'*Isengrin* donné au loup, dans le roman de Renart.

l'arrête et lui demande où il entend conduire cette demoiselle? « Sire père, je l'emmène parce « que je l'ai conquise. — Ce chevalier l'a donc « abandonnée? — Autant vaut : de son bon ou « mauvais gré elle sera mienne. — Non, dit « Lancelot, laissez-la : vous avez perdu les pas « que vous venez de faire, et vous auriez la « prouesse de deux chevaliers que vous ne la « gagneriez pas. » Ces mots prononcés fièrement donnent au vieillard une haute idée de l'inconnu. « Laisse cette demoiselle, mon fils, « dit-il; je te défends de la disputer à celui « qu'elle a choisi pour la conduire. » Le père insiste à deux reprises; enfin, ne pouvant rien obtenir, il appelle une partie de ses hommes, fait saisir son fils et l'oblige à laisser Lancelot reprendre la demoiselle.

« Sais-tu bien quelle est mon intention? « ajoute le sage vieillard. Pour juger de la va« leur de ce chevalier, suivons-le aujourd'hui « et demain. S'il est de prouesse insigne, tu « ne le défieras pas; s'il en est autrement, tu « lui disputeras la demoiselle. » Le fils enrageait; mais, ne pouvant mieux, il se rendit au vœu de son père.

XCVIII.

LANCELOT cependant emmenait ou plutôt suivait la demoiselle jusqu'à la porte d'une ancienne maison de religion. Trois rendus, dès qu'ils les aperçurent, vinrent au-devant d'eux : la demoiselle était la nièce d'un des rendus, autrefois chevalier. On conduit Lancelot dans une belle chambre, on le désarme. Peu de temps après arrive le blanc vieillard avec son fils : la maison avait été enrichie par leurs ancêtres, on les reçut avec grand honneur. Le lendemain, Lancelot entendit une messe du Saint-Esprit, et il se disposait à partir quand un des rendus lui demanda s'il ne venait pas dans le pays pour tenter la délivrance des exilés bretons. — « Oui : « Dieu, je l'espère, m'en donnera le moyen. « — Sachez donc, sire, que dans notre mai-« son il est une épreuve dont doit triompher « celui qui affranchira les exilés. Voulez-vous « la tenter ? — Assurément, beau frère. » Lancelot était encore armé, à l'exception des gantelets et du heaume : il est conduit dans un cimetière où gisaient maints corps de chevaliers jadis preux envers Dieu et le monde. Il voit trente-quatre tombes de marbre, grandes

et belles; la plus riche était couverte d'une lame scellée à plomb et ciment, épaisse d'un grand pied, large et haute de trois pieds. « Voici « l'épreuve, dit le rendu; celui qui pourra lever « cette lame délivrera les prisonniers. »

Lancelot incline aussitôt les mains sur un des côtés : il tire à lui, rompt les soudures de ciment et de plomb, et lève la lame jusqu'au-dessus de sa tête. Il regarde et découvre le corps d'un chevalier armé de toutes armes, tenant un écu d'or à la croix vermeille, à son flanc l'épée nue, claire et luisante comme si l'on venait de la fourbir; le haubert et les chausses avaient une blancheur de neige tombée. Sur le heaume était une couronne; car, en ce temps-là, nul chevalier n'était mis en terre sans être revêtu de ses armes (1).

Lancelot regarde les lettres de la tombe; elles disaient : « *Ci gist Galaad, le haut roi de Galles, fils de Joseph d'Arimathie.* Or ce Galaad avait été élu roi de Galles au temps où le Saint Graal fut porté en Bretagne; et c'est lui qui avait changé le premier nom d'Hofelise (2)

(1) Passage curieux. C'est au treizième siècle que l'usage paraît s'être introduit de placer sur la tombe des chevaliers leur statue armée. Notre roman de Lancelot contribua peut-être à rappeler ce qu'on avait souvent reconnu dans les tombeaux de l'époque mérovingienne.

(2) Var. Hostelisse. — Comparez le *Saint Graal*, t. I, p. 341, et le *Joseph*, t. I, p. 145.

en celui de Galles. Lancelot tint longtemps la pierre levée; mais quand il voulut la baisser, il ne put y parvenir. Elle resta debout, à la grande surprise de tous ceux qui l'avaient vu si facilement lever.

XCIX.



IRE chevalier, dit le rendu, vous « avez accompli l'aventure, et je « n'aurai jamais foi aux prédictions, « si les prisonniers ne vous doivent « pas leur délivrance. » Lancelot est ramené au moutier pour rendre grâces à Dieu. En regardant par la fenêtre, il voit sortir d'un souterrain de grandes flammes. « Quel est ce feu ? de-« mande-t-il. — Sire, répond le frère, c'est une « seconde aventure non moins merveilleuse que « la première. Celui qui pourra lever la lame « qui est posée dans ce souterrain occupera le « siége périlleux de la Table ronde et, par là, « mettra fin aux temps aventureux. — Veuillez « me montrer cette tombe. — Volontiers, sire; « mais l'aventure n'est pas vôtre : celui qui « devait mettre à fin la première ne devait pas « achever celle-ci. — Encore l'essayerai-je, « quoi qu'il puisse arriver. »

Le frère le conduit devant un degré ; il descend et dans le souterrain il voit une grande

tombe entourée de flammes aussi hautes que des lances. Après l'avoir bien examinée, il ne devine pas comment il peut avancer la main vers elle sans risquer de la brûler. « Quel « deuil et quel dommage! » s'écrie-t-il en se décidant à remonter. Mais, après avoir fait trois pas, il a honte de revenir sans rien tenter, redescend, se rapproche de la pierre enflammée et allait y porter les mains, quand de la tombe sort une voix : « Malheur à toi de mettre ici la « main! l'aventure n'est pas tienne. » Il regarde, ne voit rien et demande ce que ce peut être. La voix reprend : « Dis-moi d'abord pour- « quoi tu t'es écrié : *Quel deuil et quel dom-* « *mage!* — Je pensais qu'on m'avait jusqu'à « présent tenu pour le meilleur chevalier du « monde, et que j'avais trompé le monde : je « ne suis pas bon chevalier, puisque j'ai cédé à « la peur. » La voix reprit : « Tu dis bien et tu « dis mal. Oui, pour toi c'est un sujet de deuil « d'apprendre que tu n'étais pas le plus parfait « des chevaliers : mais, ce n'est pas un dom- « mage, si le meilleur des chevaliers doit « posséder les vertus qui te manquent. Dès « que celui-ci mettra le pied dans cette cave, il « éteindra la flamme, parce qu'il n'aura jamais « ressenti le moindre feu de luxure. Non que « je veuille disputer de ton prix; car en fait de « prouesse et de chevalerie, nul ne te pourra

« dépasser. Apprends que celui qui doit me dé-
« livrer sera du même sang que moi, et tien-
« dra d'aussi près que possible à ta propre chair.
« Ce sera la fleur de tous les vrais chevaliers.
« Tu aurais achevé les aventures qui lui sont
« réservées, si tu n'en avais perdu le droit par
« l'ardeur de luxure qui est en toi, et bien aussi
« pour l'expiation d'un péché que commit ton
« père, le roi Ban. Car étant marié, il avait
« partagé le lit d'une jeune fille (1). Telle est
« la double cause de ton méchef. Tu reçus en
« baptême le nom que portera celui dont je
« t'ai parlé; mais ton père l'avait changé en
« celui de Lancelot, en mémoire du roi Lance-
« lot, son père. Va maintenant, beau cousin;
« un plus long séjour ici te serait inutile.

« — Mais, dit encore Lancelot, avant de sor-
« tir, je voudrais bien savoir ton nom et pour-
« quoi tu es ainsi renfermé. Es-tu mort ou
« vivant? — Je vais te satisfaire. Je suis neveu
« de Joseph d'Arimathie, comme je t'ai dit.
« Nous avons mérité, moi et mon fils, le tour-
« ment où nous sommes pour un double péché
« que nous avions commis. Je me nomme Si-
« méon; mon fils, Moyse (2), est enfermé dans
« la *Salle périlleuse*, si redoutable pour bien

(1) Voyez le livre d'Artus, fin de la première *laisse*.

(2) Comparez *Joseph* et *Saint Graal*, t. I, p. 145 et p. 314.

« des chevaliers. Sans les prières de mon oncle « Joseph, nous serions éternellement damnés « corps et âme : grâce à lui, Dieu nous ac« corda le salut de nos âmes, aux dépens des « supplices du corps. Nous sommes, Moyse et « moi, enfermés dans une tombe pareille où « nous devons rester jusqu'à ce que le cheva« lier élu vienne nous en délivrer. Nous n'a« vons plus à l'attendre que trente années. »

Lancelot, qui avait attentivement écouté, ne put se résoudre à reculer devant l'essai d'une aventure dont on lui présageait le mauvais succès. La voix reprit : « Je vais au moins te dire « comment il faut l'entreprendre. Vois-tu à ta « portée une pierre ? soulève-la, tu y trouveras « une eau dont tu auras soin d'arroser ton vi« sage ; elle amortira l'ardeur des flammes : « c'est l'eau dont le prêtre lave ses mains quand « il a reçu le corps de Notre-Seigneur. » Lancelot ayant suivi l'avis de Siméon revient à la première tombe et se jette dans le feu dont bientôt l'ardeur lui devient insupportable. Ne pouvant avancer, il recule jusqu'à ce qu'il ait rejoint les religieux qui l'avaient laissé descendre dans le caveau. « Je n'ai rien fait, leur dit-il. — Sire, « il doit vous suffire d'avoir prouvé, en levant « la tombe du roi Galaad, que vous êtes le pre« mier chevalier vivant du siècle ! »

Alors, dans le cimetière pénétrèrent des re-

ligieux étrangers escortant une blanche litière et demandant Galaad; car une vision leur avait appris que sa dépouille mortelle avait été retrouvée. Lancelot tira le corps de la tombe et le posa sur la litière, d'où il fut conduit en Galles où on l'ensevelit à grand honneur. Alors Lancelot remonta et, toujours guidé par la même demoiselle, il perdit bientôt de vue la maison religieuse. Le sage vieillard qui avait jusque-là modéré l'ardeur de son fils pour l'empêcher de disputer la demoiselle qu'il aimait, dit : « Eh bien, fils, êtes-vous toujours « irrité contre moi, et pensez-vous que ce che« valier, estimé le meilleur du siècle, ait rien à « craindre de vous ? » Le fils ne répondit pas et s'éloigna avec son père. Pour la demoiselle, elle dit à Lancelot : « Sire, je vous ai long« temps accompagné, pour avoir occasion de « juger de votre prouesse : j'en ai vu les preu« ves, et je sais votre nom. Je n'ai donc plus « qu'à prendre de vous congé. » Et elle se remit au chemin de la maison où la veille avaient été reçus Lancelot et messire Gauvain (1).

(1) Chrestien, pour mieux conserver l'unité de son œuvre, a substitué à la levée des tombes de Moyse et de Galaad, l'épisode de la levée des tombes de la *Douloureuse garde*. Voyez *Lancelot*, t. I, p. 165 et 166.

C.

E nouvelles épreuves étaient réservées à Lancelot avant le pont de l'Épée. C'est d'abord, à l'entrée d'une haute forêt, deux fer-armés qui, prévenus de la prochaine arrivée d'un chevalier qui tenterait de délivrer les exilés bretons, essayent en vain de lui fermer passage. Il est ensuite hébergé par un riche vavasseur que ses prouesses ont rempli d'admiration, et qui lui offre, pour l'accompagner, ses deux fils, l'un chevalier, l'autre simple écuyer. Avec leur secours, il franchit le *Pas des Perrons* percé entre deux roches, coupé de trois barrières et défendu par deux chevaliers et dix sergents.

Au sortir de ce pas dangereux, ils rencontrèrent un valet monté sur grand destrier, vêtu d'une cotte de bureau, les cheveux coupés sur les oreilles, comme tous les exilés bretons, car les gens du pays exigeaient leurs tresses. Ils lui demandent quel besoin il avait de se presser? « Nous avons appris qu'un chevalier venait pour « nous délivrer, et nos compagnons allaient « à sa rencontre quand les gens du pays les « ont arrêtés; ils sont aux prises à peu de dis- « tance, et je cours implorer le secours de nos

« amis. Si vous prenez intérêt à leur sort, veuil-
« lez vous hâter de les joindre. — Va, va, ré-
« pond le chevalier fils du vavasseur, on ne
« nous attendra pas longtemps. » Ils gravissent aussitôt un tertre et aperçoivent deux grandes compagnies acharnées l'une contre l'autre. Les Bretons occupaient le bas du tertre, et les armes noires dont ils étaient couverts les faisaient aisément distinguer de leurs ennemis. Nos deux chevaliers descendent, revêtent leurs armes, serrent la ventrière de leurs bons chevaux et la guiche de leurs écus. Dès que les heaumes sont lacés, ils avancent aux premiers rangs des exilés. Lancelot aperçoit un chevalier du parti opposé qui le faisait mieux que les autres : il broche vers lui, le frappe assez durement pour démailler son haubert et faire pénétrer la pointe du glaive dans ses chairs. Le chevalier tombe mort au milieu des siens. Un autre est abattu par le fils du vavasseur. Tous deux alors mettent la main à l'épée et se jettent dans le fort de la lutte, pendant que le valet, descendant sur le chevalier que Lancelot vient d'occire, lui enlève ses armes et retourne près de son frère et de Lancelot. L'instant d'après, le cheval de Lancelot tombe mort ; le valet court à lui : « Sire, voici le cheval que vous
« avez conquis tout à l'heure. — Je le prends,
« mais je t'en donnerai bientôt un autre. » En

effet, il frappe un chevalier sur le nasal, lui coupe le nez jusqu'aux oreilles, le jette mort à terre; et saisissant le cheval il le présente au valet. « Sire, lui dit celui-ci, je vous ai servi du mieux « que j'ai pu ; je vous prie de me faire cheva-« lier : je ne voudrais pas mourir en écuyer. « — Soit! répond Lancelot, puisque tu le sou-« haites ; mais j'aurais voulu t'adouber plus ri-« chement. Dieu te fasse prud'homme! » Il lui ceint l'épée et donne la colée.

Le nouveau chevalier fit merveille. Son frère et lui secondèrent si bien Lancelot que les Bretons reprirent l'avantage et demeurèrent maîtres du champ de bataille. Après avoir longtemps poursuivi les fuyards, les exilés rendirent grâces à l'inconnu qui les avait secourus, et les fils du vavasseur leur apprennent que c'est le chevalier qui vient pour les délivrer. — « Soit « mille fois le bien venu, disent-ils, celui que « nous avons tant désiré! »

CI.



N le conduisit dans un grand hôtel où il s'étonna de trouver une foule de dames et de chevaliers, tous Bretons exilés. La ville n'avait pas de forteresse, mais, une demi-lieue plus loin, s'élevait un château fort qui prévenait de leur part

toute tentative de révolte. Les tables étaient dressées : Lancelot fut assis au plus haut siége, et quand ils furent au dernier mets, un chevalier armé, sauf des mains et de la tête, fit avancer son cheval jusqu'aux tables et, d'un ton arrogant : « Où est le chevalier de la charrette, qui « prétend délivrer les exilés ? — Beau sire, fait « Lancelot en souriant, je suis celui que vous « demandez. — En vérité, c'est grande folie « de penser couvrir ta honte en tentant le passage du pont de l'Épée. Remonte dans la charrette avec les larrons, ou, si tu tiens à passer « l'eau, laisse-moi te faire conduire en navire « de l'autre côté. Mais, pour droit de péage, tu « me laisseras ce que tu aimes le mieux. — « Beau sire, je vous entends bien ; mais jamais « chevalier n'acquitta péage de pont ou de « chaussée ; je n'en acquitterai jamais, et, si « Dieu le permet, je passerai sans votre gré le « pont de l'Épée. — Tu comptes trop sur ta « prouesse : mais, puisqu'il est ainsi, tu ne refuseras pas un premier combat. Passons dans « la prairie voisine ; et si, comme je n'en doute « pas, je te fais quitter les arçons, tu ne t'aviseras pas d'aller défier Meleagan, auquel « moi-même je rends les armes. »

Le maître de la maison qui les servait à table dit à l'orgueilleux chevalier : « Sire, notre « chevalier vient de faire de longues journées ;

« il a accompli, ces jours derniers, de hauts faits « d'armes; il a triomphé des épreuves qui en « ont arrêté d'autres à l'entrée du pays de « Gorre; il a donc grand besoin de repos. — « Qu'il séjourne donc et se baigne! cela le « nettoiera de la charrette. Je prévoyais bien « qu'il refuserait. » Ces mots font monter le rouge au visage de Lancelot : « Vous aurez la « bataille que vous désirez. Les armes que j'ai « faites ne m'empêcheront pas de vous appren- « dre si l'entrée dans la charrette peut empirer « un bon chevalier. » Aussitôt il revêt ses armes, monte et se rend à la lande indiquée. Les deux jouteurs s'entre-éloignent et reviennent rapidement l'un sur l'autre. Les premiers coups portent sur les écus; le glaive du chevalier est le premier brisé, celui de Lancelot entame l'écu, perce le bras et le cloue à la poitrine de l'orgueilleux champion, qui est lourdement abattu. Lancelot descend aussitôt : comme l'autre voulait se redresser, il lui court sus, l'épée haute et l'écu sur la tête. De son premier coup tombant sur le heaume, il fait chanceler son adversaire. Ç'était un bon escrimeur, et tout en cédant le pas, il chamaillait de son mieux. Enfin, épuisé de lassitude, il tombe sur les mains; un coup de pied lui fait mesurer la terre, et Lancelot lui posant le genou sur la poitrine, arrache le heaume et abat la ventaille. « Merci! crie le

« vaincu. — Je te l'accorde à une condition, « c'est que tu monteras sur la charrette. — « Jamais! j'aime mieux mourir. » En ce moment accourait une demoiselle sur un vif palefroi. Elle abat la guimpe qui cachait son visage, et s'élançant du palefroi, va se jeter aux genoux de Lancelot. « Gentil chevalier, ayez « merci d'une pauvre dame! — Demoiselle, « levez-vous et parlez. — Je vous demande, « pour Dieu, la tête de ce chevalier. — De« moiselle, dit Lancelot en se relevant, je n'ai « jamais rien refusé à demoiselle de ce que « je pouvais accorder. » Il pensait que la dame voulût sauver la vie du vaincu, et il fut étonné quand, par la chose qu'il aimait le plus, elle le conjura de lui couper la tête. « Vous ferez « ainsi justice du plus tyran et du plus félon « des hommes. — Sire, disait le chevalier, ne « la croyez pas; c'est la haine qui la fait ainsi « parler au lieu de l'amour que j'ai toujours « eu pour elle. » Voilà Lancelot bien irrésolu. Grande cruauté sera de refuser merci à qui la demande; mais ne pas céder à la prière d'une demoiselle qui l'a conjuré de par sa dame, c'est fausser l'amour qu'il a dans le cœur. Il dit au vaincu : « Sire chevalier, je ne vous trai« terai pas comme vous l'avez follement mé« rité; mais je ne puis éconduire cette demoi« selle. Choisissez donc entre deux partis

« vous allez vous mettre à la merci de la de-
« moiselle que vous avez outragée, ou vous
« remonterez et jouterez de nouveau, armé
« d'écu, de heaume et de glaive. Mais si vous
« êtes vaincu, je vous trancherai la tête. — Je
« ne demande rien de mieux. »

Ce deuxième combat fut moins long que le premier. Le chevalier fut aisément renversé; et Lancelot descendit, détacha le heaume, et lui ayant tranché la tête, vint la poser devant la demoiselle. « Grands mercis! dit en riant « celle-ci, jamais vous n'avez mieux servi les « dames. Dieu veuille me donner l'occasion de « reconnaître ce bienfait! » Elle s'éloigna emportant la tête par les tresses. A l'entrée de la plaine se trouvait un grand puits depuis longtemps abandonné aux crapauds et couleuvres. Elle y jeta la tête et, transportée de joie, se perdit dans la forêt (1).

C'était la sœur de Meleagan. Le chevalier dont elle venait d'obtenir vengeance avait prévenu contre elle le roi Baudemagus et son frère, en l'accusant de regretter un chevalier qu'il avait surpris et tué désarmé. Non content de ce crime, il avait ensuite essayé de faire croire à son père qu'elle avait tenté d'empoisonner

(1) Comparez cet épisode avec celui du combat d'Hector contre Guinas de Blaquestan. (*Lancelot*, tome I, laisse XLIII.)

Meleagan, et Baudemagus, pour la garantir des violences de son fils, l'avait reléguée dans un petit château qui lui venait de sa mère. Elle avait donc une soif ardente de vengeance contre ce chevalier qui la poursuivait d'un amour dont elle avait horreur. Pour lui faire prendre le change, elle ne rebutait pas ses espérances, et lui promettait d'accorder ce qu'il lui demandait, s'il consentait à défier le chevalier qui devait tenter la délivrance des prisonniers bretons. Elle prévoyait qu'il serait vaincu, et l'événement venait de justifier ses espérances.

Disons rapidement qu'avant d'arriver au pont de l'Épée, Lancelot eut encore à se défendre d'un guet-apens de Meleagan. Il tua, navra ou mit en fuite dix chevaliers et une troupe de vilains armés de lances et couverts de chapeaux de fer : on les avait postés dans une forêt que Lancelot devait traverser, pour le surprendre à l'improviste et s'emparer de sa personne.

CII.



La rivière sur laquelle était jeté le pont de l'Épée coulait devant le château de la ville de Gorhan, où la reine avait été conduite. Quand on approcha Lancelot, Genièvre était appuyée à l'une des fenêtres avec le roi Baudemagus : elle savait

déjà qu'un chevalier avait mis à bonne fin plusieurs des épreuves qu'il fallait surmonter pour obtenir la délivrance des exilés.

Lancelot regarda l'eau noire et profonde; puis en levant les yeux, il aperçut la reine aux fenêtres de la tour. « Quelle est cette ville? « demanda-t-il. — Gorhan, où madame la « reine a été conduite. — Voilà, pensa-t-il, « une belle tour : Dieu veuille, avant la fin « de la journée, que j'y sois hébergé! »

Il descend de cheval et dit aux écuyers de serrer et retenir les pans et les manches de son haubert avec des fils de fer. On enduit de poix ses gants, ses pieds et ses chausses, pour amortir le tranchant de l'acier. Cela fait, il recommande à Dieu ses compagnons qui le quittent à regret, emmenant son cheval et continuant à longer la rive. Pour Lancelot, avant d'entreprendre la périlleuse traversée, il regarde encore la tour, s'incline et fait le signe de la croix. Puis, armé comme il était de heaume, de haubert et de chausses, l'épée à la ceinture et l'écu sur le dos, il se pose en chevaucheur sur la lame d'acier et rampe ainsi du mieux qu'il peut. Mais il avance lentement en travaillant des bras, des mains et des genoux. Le sang a déjà rougi les mailles de son haubert; mais, ni le danger du tranchant de l'épée, ni la crainte de l'eau noire, turbulente et profonde, ne lui font détourner

les yeux de la tour; la douleur présente ne lui est rien, quand il sait qu'au rivage il en trouvera la récompense. Enfin, à force de mouvements, il touche à la terre. Aussitôt paraît un vilain qui déchaîne deux lions dont les rugissements retentissent au loin. Lancelot se dresse en pied, puis se replace à l'extrémité de la lame aiguë ; il y attend les lions, et les frappe de son épée à coups répétés : il croit les avoir percés de part en part, mais leurs flancs se referment dès que la lame en sort : alors, devinant qu'il y a quelque enchantement, il recule péniblement sur le pont, et quand il est ainsi hors de la portée des monstres, il abat la manche de sa main gauche, et découvre l'anneau que lui avait donné la Dame du lac. Les lions disparaissent, et la reine qui le suivait des yeux reconnaît, à la précaution qu'il vient de prendre, son cher Lancelot. La pâleur de son visage disparaît, ses yeux expriment le bonheur, et le roi Baudemagus, surpris d'un tel changement : « Belle dame, lui dit-il, si je ne « craignais de vous déplaire, je vous demande« rais si vous connaissez ce chevalier ? Ne serait« ce pas Lancelot ? — Lancelot ? Il y a près d'un « an que je ne l'ai vu. Bien des gens le di« sent mort ; mais, sans vous en faire un mys« tère, je voudrais, cher sire, que ce fût lui « plutôt que tout autre ; j'en aurais plus de con-

« fiance, en raison de sa grande prouesse. — « Dame, je vais parler à mon fils Meleagan pour « m'entremettre de la paix; car, je le crois bien, « c'est Lancelot, et il n'est pas de chevalier « au monde dont je désirerais autant l'amitié. »

Le roi joignit Meleagan comme il se faisait armer. — « Qu'entends-tu faire, beau fils? lui « dit-il. — Je veux aller défier le chevalier qui « vient de passer. — Est-ce pour monter en « prix que tu veux le combattre? — Assuré- « ment. — Attends donc à demain, et donne- « lui le temps de reposer et de panser ses « plaies : la reine t'en prisera mieux. » Tant lui dit Baudemagus qu'il se désarma. Le bon roi demande ensuite un palefroi, se fait accompagner d'un second destrier, et vient à Lancelot comme on étanchait le sang de ses plaies. Il descend, le presse dans ses bras et fait avancer le destrier : « Montez, sire, lui dit-il; « il est temps pour vous de prendre hôtel. — « Sire, je ne suis pas venu ici pour héberger, « mais pour faire tout ce que demande l'aventure. « On m'a dit qu'un chevalier se dispose à me « fermer la voie; je l'attends et j'ai hâte de « m'en délivrer. — Beau sire, il sera temps « demain de le combattre; reposez-vous au- « jourd'hui. Et si vous obteniez sans bataille « ce que vous venez ici demander, ne seriez- « vous pas satisfait? — Mais, répond Lancelot,

« qui vous porte à tant vous intéresser à moi ?
« je ne suis pas de vos amis. Quoi qu'il en soit,
« je demande instamment la bataille; je suis
« venu de fort loin, moins dans l'espoir d'un
« bon accueil que pour délivrer les prisonniers
« ou partager leur exil. »

Baudemagus voit bien qu'il souhaite rester inconnu : « Sire chevalier, lui répond-il, je
« ne sais qui vous êtes : personne en ma mai-
« son ne cherchera même à le savoir. J'offre
« de vous héberger et de vous assurer contre
« celui qui doit vous combattre. Dans mon
« hôtel vous n'aurez à vous garder de per-
« sonne ; mais vous ne pouvez demander la ba-
« taille avant le jour de demain. Je vous offre
« ce cheval; et si j'ai laissé voir l'intérêt que
« je ressens pour vous, vous le devez à votre
« grande prouesse. »

Tant dit le bon roi que Lancelot consentit à monter sur le destrier. Ils se rendent ensemble au palais; puis on le conduit dans une chambre écartée, avec un écuyer pour le servir. Baudemagus s'abstient de le suivre, dans la crainte de lui causer le moindre ennui.

Vers le soir, les deux chevaliers qui avaient convoyé Lancelot jusqu'au pont, passèrent la rivière dans une barque, le passage étant redevenu libre une fois le pont de l'Épée franchi. Ils furent reçus dans la tour et conduits de-

vant Lancelot, qu'ils n'auraient plus voulu quitter. Et le lendemain, Lancelot se leva matin, se fit armer, sauf des mains et de la tête, et entendit la messe dans la seule compagnie des deux chevaliers. Au sortir de la chapelle, il laça son heaume et demanda sa bataille. Le roi perdit ses paroles en voulant détourner son fils d'une lutte qu'il prévoyait devoir lui être funeste, et revenant, le cœur plein de tristesse : « Beau sire, dit-il à Lancelot, vous aurez la « bataille et personne ici ne cherchera à vous « connaître. Mais je vous prie de lever votre « heaume, et je vous en conjure par la chose « que vous aimez le mieux. » Lancelot ne résiste plus, il se découvre et le roi l'embrasse : « Beau « doux ami, dit-il, soyez le bienvenu ! combien « nous avons pleuré votre mort ! » Il ne lui parla pas de Galehaut, dans la crainte de raviver son chagrin ; mais Lancelot ignorait encore sa mort.

CIII.



Les armes disposées, Lancelot ne manqua pas de valets pour l'adouber : de toutes parts accouraient les exilés, qui attendaient du combat leur délivrance. Meleagan franchit les barrières quelques instants avant Lancelot. « Puisque vous

« refusez de vous accorder, dit Baudemagus, je « puis au moins obtenir que vous attendiez « mon signal pour vous mouvoir. » Il monte à la tour, et la reine, qui se place aux fenêtres près de lui, le prie de rendre Keu témoin de la bataille. On avance pour le sénéchal un lit donnant sur une autre fenêtre, et les dames et demoiselles se rangent derrière la reine.

Le roi donne le signal : les champions, armés de fortes lances et montés sur deux chevaux d'une égale vigueur, fondent l'un sur l'autre. Les écus reçoivent la première atteinte; Meleagan perce celui de Lancelot et s'arrête aux mailles du haubert. Lancelot pointe sous la boucle; l'écu soulevé va heurter contre la tempe de Meleagan : la lance descend sur le haubert, le démaille et glisse de la mamelle au gros os de l'épaule. Meleagan vide les arçons, emportant dans ses chairs le fer du glaive séparé de la hampe. Lancelot descend aussitôt, fond sur lui l'épée levée, sans perdre de vue la fenêtre de la reine. Maleagan s'était déjà relevé : il avait arraché le fer de lance et attendait, l'épée au poing, l'écu sur la poitrine. « Meleagan! Meleagan! lui crie Lancelot, nous « voilà quittes : je t'ai rendu la plaie que tu me « fis au behour de Londres et je ne l'ai pas « rendue en traître. »

Ils se reprennent avec un nouvel acharne-

ment. Ils découpent les écus, font voler les mailles des hauberts, s'affaissent et se relèvent tour à tour. Le sang rougit le sable autour d'eux, leur haleine devient plus courte, leurs bras se lassent de frapper. Meleagan, qui a perdu le plus de sang, est plus incommodé de la chaleur; il commence à lâcher pied. Lancelot le pousse çà et là comme en se jouant. En ce moment, la reine, que fatiguait l'ardeur du jour, abaisse la guimpe qui voilait son visage : Lancelot la voyant à découvert, ressent une violente émotion, et peu s'en faut que l'épée ne lui tombe des mains; ainsi perd-il l'avantage qu'il avait gagné : Meleagan reprend cœur et le blesse impunément en vingt endroits. Ceux qui les regardaient ne comprennent rien à ce changement. La reine se penche vers Baudemagus : « Sire, j'ai oublié de vous « demander si c'est bien ici Lancelot? — As« surément, dame. — Quel dommage! mieux « eût valu pour son honneur que le bruit de « sa mort fût véritable. »

Ainsi Lancelot, après avoir été longtemps au-dessus, est maintenant au-dessous. Ceux qu'il venait délivrer s'en désolent, et Keu mettant la tête à la fenêtre ne peut se défendre de crier : « Lancelot! Lancelot! qu'est devenue ta « grande prouesse? Ne te souvient-il pas des « trois chevaliers de Carmelide, quand tu me

« dis que je ne voudrais être le quatrième, pour « tout le royaume de Bretagne? Et c'est un « seul chevalier qui te conquiert aujourd'hui! » Lancelot entend et reconnaît la voix de Keu. Il sort comme d'un songe, revient sur Meleagan et bientôt le tient assez de court pour le faire reculer plus loin qu'il n'avait encore fait. « A la bonne heure! dit Keu, mes plaies ve« naient de se rouvrir, elles sont maintenant « refermées. » Pour Meleagan, il ne se défend plus que faiblement, on prévoit que c'en est fait de lui et le roi se hâte de dire à la reine : « Dame, vous savez combien je vous ai ho« norée et défendue des entreprises de mon « fils. Le moment est venu de m'en tenir « compte. — Pourquoi parlez-vous ainsi? — « Pour mon fils qui est sur le point d'être « outré. Je m'en consolerai, s'il n'y laisse pas « la vie. Faites, je vous prie, que le combat « cesse! — Hélas! je ne dois rien vous refuser. « Allez donc et qu'on les sépare. »

Lancelot avait en ce moment poussé Meleagan jusque sous la fenêtre de la reine; tous deux entendirent la parole, et Lancelot aussitôt remit son épée dans le fourreau. Pour Meleagan, il profita de ce temps d'arrêt pour lever et faire retomber son épée à plusieurs reprises sur Lancelot, qui ne ripostait pas. Le roi arrive et sépare enfin les deux champions : « Père, criait

« Meleagan, laissez ma bataille, vous n'avez rien « à faire ici. — Malheureux! il ne tiendrait « qu'à lui de te tuer. — J'en ai pourtant le « meilleur, on peut le voir. — On voit tout le « contraire : Lancelot aurait pu te jeter hors « du camp; s'il a baissé l'épée, c'est devant « l'ordre de la reine. — Eh bien! si vous m'en- « levez aujourd'hui ma bataille, je demande « à la reprendre une autre fois. — Soit! la « reine retournera en Bretagne, et promettra « de revenir à toi si, dans une prochaine ba- « taille, tu parviens à vaincre Lancelot. » Lancelot ne désirait que cela.

CIV.



A convention bien accueillie et jurée de part et d'autre, Lancelot fut désarmé dans les chambres du roi. Le sénéchal vint à lui, tout chagrin de n'avoir pas vu Meleagan réduit à merci. La reine n'était pas moins affligée; mais avait-elle pu refuser le roi de Gorre? Des salles où elle était elle s'en vint aux chambres (1): Baudemagus lui présenta le vainqueur désarmé. Lance-

(1) On voit ici la différence de la salle et de la chambre. La première, destinée aux réceptions publiques (hall), la seconde à la vie intime.

lot, du plus loin qu'il aperçut la reine, se mit à genoux. « Dame, dit le roi, c'est bien Lancelot, « qui vous a reconquis après de grandes, lon- « gues et dures épreuves. » Elle détourne la tête et répond au roi : « S'il a tant fait pour « moi, il a perdu sa peine et je ne lui en sais « pas gré. — Dame, il vous a pourtant rendu « grand service. — Il a tant méfait d'un autre « côté que je ne pourrai jamais l'aimer. »

« — Ah! dame, fit alors Lancelot, quand « ai-je pu vous offenser? » Elle ne répond pas et, pour comble de défaveur, elle passe dans une autre chambre où il la suit des yeux, même après qu'elle a disparu. Le roi Baudemagus ne put s'empêcher de dire : « En vérité, le der- « nier service méritait l'oubli des anciens torts. » Et venant reprendre Lancelot par la main, il le conduit au lit du sénéchal. « Bien venu soit, « dit Keu en se relevant à demi, le premier « des chevaliers! Grande folie serait de lui dis- « puter le prix de prouesse! — Pourquoi? ré- « pond Lancelot. — Parce que vous avez achevé « que j'avais inutilement entrepris (1). »

(1) Dans les récits les plus anciens, Keu le sénéchal est déjà un peu vantard, mais il est avant tout loyal et fidèle. Peu à peu les romanciers, surtout les poëtes, en firent le type du médisant et du présomptueux. Il n'est pas encore ainsi dans le roman en prose : c'est un mélange de bravoure, d'étourderie et de sincérité. Chrestien de

« — Laissons cela, dit Lancelot, et dites-moi « comment ici vous avez passé le temps. » Keu lui raconta le tendre intérêt que le roi Baudemagus avait montré pour la reine, et comment il l'avait défendue des entreprises de Meleagan. « Il a fait poser mon lit à côté de celui de ma « dame, et la tour où nous sommes ne s'ouvre « qu'au lever du soleil. Ma dame a supporté « les plus durs ennuis. Avant même d'arriver, « Meleagan lui avait parlé de partager sa cou- « che : elle l'avait arrêté en déclarant qu'il devait « avant tout l'épouser (1). Il ne demandait pas « mieux. Vous ferez de moi, disait-elle, ce qui « vous plaira, mais seulement après le mariage « juré devant votre père. Meleagan prit pa- « tience. Quand le roi approcha de nous, elle « tomba à ses pieds en fondant en larmes. Bau-

Troyes a cru devoir ici modifier le texte original, pour se conformer au nouveau caractère de Keu :

Si li dist au premerain mot
Li seneschaus à Lancelot :
« Com m'as honi! — Et je de coi ?
« Fet Lancelot, dites-le-moi.
« Quel honte vous ai-je dont faite ?
« — Moult grant, que tu as à chief traite
« La chose que je n'i poi traire.
« S'as fait ce que je ne poi fere. »
(V. 4005.)

(1) Meleagan avait conquis la reine, et dès lors elle était déliée de tous ses engagements antérieurs. Ce n'était plus une personne, mais une chose.

« demagus s'empressa de la relever : Consolez-
« vous, lui dit-il, vous aurez, dame, la plus
« courtoise prison que vous puissiez attendre.
« — Ah ! beau sire, je vous conjure, comme le
« plus loyal chevalier du monde, de ne pas me
« laisser honnir. — Je vous le promets, vous
« n'aurez ici rien à craindre de personne. Me-
« leagan soutenait pourtant qu'il avait sur elle
« tous les droits, et cela me mettait au mar-
« tyre. Par Dieu ! lui ai-je dit un jour, il se-
« rait étrange de voir ma dame passer de la
« couche du plus preux des rois à celle d'un
« mauvais garçon. Il ne me le pardonnait pas,
« et au lieu de me faire donner les onguents
« que demandaient mes blessures, il en ordon-
« nait qui devaient les envenimer. »

Lancelot plaignit et remercia le sénéchal. Mais sa résolution étant de ne pas survivre à la perte du cœur de la reine, il attendit avec impatience le moment de se retirer dans sa chambre. De quelle façon pourra-t-il se donner la mort ? Devant son lit se tenaient vingt chevaliers qui, par honneur, ne le quittaient pas la nuit. Quand il les croit endormis, il se lève doucement et va éteindre le cierge ; il s'approche d'un des chevaliers dont il tire doucement l'épée. La garde s'éveille ; mais Lancelot ne lui donne pas le temps de retenir l'épée ; il s'en perce, et peu s'en faut qu'il n'expire sur le coup. Un cri s'élève, on le sai-

sit, on étanche son sang et on le contraint à demeurer sans mouvement le reste de la nuit.

CV.



La blessure n'était pas mortelle, et, ce qui contribua beaucoup à la rendre moins dangereuse, on vint lui apprendre que la reine avait témoigné le plus profond désespoir, quand elle avait su le danger que ses jours avaient couru. Lorsque la plaie fut entièrement fermée, le roi Baudemagus le conduisit par la main dans la grande salle où se tenait la reine : en les voyant elle se leva, prit Lancelot entre ses bras et demanda comment il lui était. « Dame, très-bien. » Ils s'assirent tous les trois sur une couche ; bientôt le bon roi, craignant de troubler leur entretien, s'en alla pour savoir des nouvelles du sénéchal. Quand ils furent seuls : « Lancelot, dit la « reine, on m'a dit que vous étiez blessé, est-il « vrai ? — Dame, ce n'est rien : quand je vous « vois, je ne puis sentir de mal. Mais, au nom « de Dieu, ma dame, pourquoi avez-vous refusé « de me répondre l'autre jour ? — Lancelot, « n'étiez-vous pas sorti sans mon congé de la « Tour de Londres ? — Je fis mal et le recon- « nais. — J'avais une autre raison bien plus

« juste de me plaindre. Montrez-moi l'anneau « que je vous ai donné ? — Le voici, dame. » Et lui montra celui qu'il avait au doigt.

« Vous mentez, Lancelot : ce n'est pas mon « anneau. » Lancelot, transi d'étonnement, jure par les saints les plus redoutés qu'il n'a jamais quitté ce cher gage d'amour. La reine alors lui montre celui qu'elle avait réellement donné. Quelle n'est pas la douleur de notre chevalier en le reconnaissant ! Il tire aussitôt de son doigt celui qu'il avait et le jette par la fenêtre dans la rivière sans prononcer un mot.

La reine commence à penser qu'il pourrait avoir été victime de quelque trahison ; elle lui conte comment une pucelle avait apporté le véritable anneau et ce qu'elle avait dit en le jetant sur la table. Lancelot reconnaît l'œuvre de la déloyale Morgain. A son tour, il dit ce qu'il avait rêvé et le prix que Morgain avait attaché à sa rançon. Genièvre, ravie, lui ouvre les bras : « Beau doux ami, lui dit-elle, croyez-moi, je « mourrai avant qu'un autre puisse entrer en « partage de ce que vous avez. Jamais autre ne « tiendra la place de Lancelot dans mon cœur. « — Ainsi, dame, je puis espérer le pardon « de ma première faute ? — Assurément, beau « très-doux ami. — Pour Dieu, dame, faites « donc en sorte que je puisse parler à vous « cette nuit. Depuis longtemps je n'ai pas eu

« ce bonheur. — Bel ami, je le désire plus « que vous : allons voir le sénéchal, et je « vous montrerai comment vous pourrez cette « nuit venir jusqu'à moi. Voyez-vous déjà ce « mur à demi ruiné? il entoure un grand jar- « din d'où l'on peut atteindre à ma chambre.» En parlant ainsi, ils arrivent au lit où Keu reposait. La reine, quand il était souffrant, pouvait de sa chambre l'entendre gémir. En ce moment, il conversait avec Baudemagus. Genièvre fait un signe à Lancelot et lui montre la fenêtre qu'il aurait à gagner. Après avoir quelque temps demeuré près de Keu, le roi sort avec Lancelot auquel il tarde bien que la nuit couvre le monde.

Enfin elle arriva : il se coucha de bonne heure en se plaignant de ne pas être à son aise. A l'heure propice, il se lève, sort doucement de la chambre que le roi lui avait réservée, franchit le vieux mur du jardin et arrive à la fenêtre où la reine l'attendait. Il avance ses bras entre les barreaux, il touche les mains de la reine, et ils s'entre-sentent comme ils peuvent. « Dame, dit Lancelot, si je pouvais « arriver jusqu'à vous, le voudriez-vous? — « Eh! beau doux ami, le moyen? — Tout est « facile, si vous le voulez bien. — Pourriez- « vous en douter? — J'entrerai donc, il n'y a « pas de fer qui doive m'arrêter. — Au moins

« attendez que je me sois éloignée; il faut
« prévoir l'arrivée du sénéchal, si le bruit ve-
« nait à le réveiller. »

Lancelot tire à lui les fers, les fait ployer et sortir de leurs gonds; puis il s'élance dans la chambre. La nuit était profonde, la reine ayant commencé par éteindre le cierge ardent. Mais ils entendent des soupirs et des gémissements qui inquiètent un instant Lancelot. C'était le sénéchal dont les plaies s'étaient rouvertes, comme cela arrivait souvent la nuit. Quand Lancelot entra dans le lit, il sentit ses mains quelque peu humides; il s'était déchiré au tranchant des barreaux : mais, ainsi que la reine, il crut que ce n'était que des gouttes de sueur. Grande fut la joie de cette nuit, doux leurs entretiens, tendres leurs caresses. Quelque peu avant le point du jour, l'heureux amant sortit par la même fenêtre et remit les fers tels qu'il les avait trouvés. Puis, s'étant recommandée à Dieu, la reine rentra dans son lit si doucement que personne n'aurait pu deviner comment elle avait passé les heures précédentes.

CVI.

Au matin, Meleagan, comme il avait coutume, alla faire une visite à la reine. Elle dormait. Il voit les draps teints de sang, il s'étonne, et passant au lit du sénéchal, il les trouve également ensanglantés. Aussitôt il revient éveiller la reine : « Ah! dame, dit-il, voilà bien du nouveau! — « Qu'est-ce? fait-elle. — Voyez-vous le sang « qui rougit votre lit? venez maintenant voir « celui qui rougit le lit de Keu. Mon père vous « avait bien gardée de moi, mais il ne vous « a pas aussi bien gardée du sénéchal. Est-ce « assez de déloyauté, dans une dame telle « qu'on vous tient, de honnir le plus noble des « prud'hommes pour le plus mauvais des che« valiers, et n'est-ce pas grand dépit de me voir « préférer Keu? Certes, je valais mieux que « lui, puisque malgré lui je vous ai conquise. « Mieux eût valu Lancelot qui a tant souffert « pour vous ; mais Lancelot a, comme moi, mal « employé son service ; car autant devrait-on « faire assurance sur une femme comme sur le « diable. »

La reine l'avait écouté sans paraître troublée. « Beau sire, dit-elle enfin, vous pouvez dire ce

« qu'il vous plaira; mais le sang qui rougit ma « couche n'est pas celui de Keu. Apparemment « s'est-il échappé de mon nez : cela plus d'une « fois m'est arrivé. — Rien ne vous sert de « parler; voyez comme tous vos draps en sont « rougis. Mais ne comptez pas m'échapper. « Par mon âme! vous amenderez un si hon- « teux méfait. »

Keu avait tout entendu et s'agitait comme un furieux dans sa couche. « Meleagan, criait-il, « vous mentez : je n'ai jamais attenté à l'hon- « neur de ma dame la reine ou du roi Artus « mon seigneur; je suis prêt à m'en défendre « par jugement de cour ou par bataille. »

Cependant Meleagan envoie avertir son père, qui se lève et fait lever Lancelot. Celui-ci s'aperçoit alors qu'il s'était déchiré les mains à la fenêtre; il a soin de les bien laver, puis tous deux arrivent dans la chambre. « Voyez, sire roi, » dit Meleagan en montrant le sang qui a coulé sur les deux lits. « Je vous demande, « ajoute-t-il, de faire droit. J'ai conquis cette « dame au péril de ma vie, et je l'ai surprise « avec le mauvais chevalier qui n'avait pu la « défendre. — Ah! dame, dit le roi, se peut-il « que vous ayez ainsi mis en oubli votre hon- « neur? — Sire roi, ne le croyez pas. Que Dieu « ne m'aime pas, si le sénéchal eut jamais sur « moi la moindre part! Lancelot, j'en appelle

« à vous; a-t-on pu jamais me soupçonner de « telle faute? — Dame, Dieu sera votre dé« fenseur. Non, messire Keu n'eut jamais une « aussi coupable pensée, et je ne sache pas de « chevalier au monde qui osât le soutenir con« tre moi.

« — Si quelqu'un, reprend Meleagan, ne « craint pas de se parjurer en la défen« dant, j'oserai bien me porter contre lui. « — Comment! fait Lancelot, seriez-vous guéri « de vos plaies? Il m'est avis qu'une épreuve de« vait suffire. Allez donc vous armer; à défaut « d'autre, je saurai vous faire repentir d'atta« quer ainsi l'honneur de la plus sage dame « du monde. »

CVII.



Ils vont aussitôt revêtir leurs armes. Vainement le roi conseille à son fils de ne pas insister. Meleagan croit avoir pour lui le droit, et n'entend à aucune prière. Arrivés sur la place, Lancelot dit au roi : « Sire, une telle bataille ne peut « être décisive si elle n'est précédée du ser« ment. » On apporte donc les saints : les deux champions s'agenouillent. Meleagan le premier jure que, si Dieu l'aime et les saints, il a vu le sang de Keu le sénéchal sur le lit de la

reine. Et Lancelot : que, si Dieu l'aime et les saints, Meleagan a menti et sera convaincu de parjure.

Ils montent à cheval, et le roi va se placer aux fenêtres avec la reine et le sénéchal. Les deux rivaux s'entr'éloignent, reviennent l'un sur l'autre, brisent leurs glaives, se heurtent des chevaux, des écus, des visages; les bandes qui retenaient leurs écus se rompent, le feu jaillit des heaumes, ils chancellent sur les arçons, ils tombent à terre de leur long. Meleagan reste pâmé, couvert de sang; Lancelot, après un moment de trouble, se relève, met la main à l'épée, et, l'écu relevé sur la tête, court sur Meleagan qui se défend du mieux qu'il peut; car on ne devait pas lui refuser toute la prouesse qu'un traître peut avoir. Mais il lutte en vain, il est encore traité plus rudement que la première fois. Son épée lui est arrachée des mains; il allait être outré, quand le roi Baudemagus se hâte de dire à la reine : « Dame, « pour Dieu! faites cesser la bataille. — Sire, « je ne puis rien vous refuser, allez vous-« même les départir. » Il descend et crie à Lancelot : « Arrêtez! la reine votre dame le « commande.

« — Est-il vrai, ma dame? dit Lancelot en « levant les yeux vers elle. — Oui, et c'est « contre mon cœur. » Il remet aussitôt l'épée

au fourreau, laissant Meleagan écrasé de plaies et de honte. Aux efforts de son père pour le consoler il répond entre ses dents : « Lancelot mourra de ma main avant de sortir « du pays. — Au moins, n'oublie pas qu'en « te rendant coupable de trahison, tu renonces « à mon héritage. Ma couronne ne ceindra « pas la tête d'un traître et d'un meurtrier. »

CVIII.



LA nuit suivante, Meleagan sortit de la ville pour éviter de voir, d'un côté Lancelot, la reine et le sénéchal, de l'autre son père qui les avait soutenus contre lui. Tous les Bretons exilés eurent la liberté de quitter le royaume de Gorre et de retourner dans leur pays. Le lendemain au point du jour, Lancelot s'arma et partit avec quarante chevaliers, les uns du royaume de Logres, les autres de celui de Gorre, pour aller en quête de messire Gauvain, qui devait ramener la reine à la cour du roi Artus. Ils étaient près d'atteindre le *Pont-sous-l'Eau*, quand ils rencontrèrent un nain monté sur un cheval amblant.

« Lequel de vous, dit le nain, est Lance- « lot ? » On le lui montra.

« Sire, dit-il, messire Gauvain vous sa-
« lue. — Ah! tu me rends joyeux; comment « le fait-il? — Fort bien, sire : il m'a chargé « de vous parler à part. » Et, l'ayant conduit à quelques pas de là, il lui annonce que messire Gauvain était dans le lieu du monde le plus plaisant, où il avait tout à souhait : « Il sait « que vous devez souhaiter d'apprendre de ses « nouvelles, et il vous prie de venir le retrou-« ver en petite compagnie; de là, vous repren-« drez ensemble le chemin de Gorhan. — « Mais, dit Lancelot, que ferai-je de tous « ces chevaliers? — Ils peuvent vous atten-« dre ici, car vous ne tarderez guère : le che-« min que nous avons à suivre n'est pas long; « la distance est une petite lieue. — J'irai « donc. Seigneurs chevaliers, veuillez demeu-« rer ici, je reviendrai bientôt avec messire « Gauvain. »

Les chevaliers s'arrêtent, et Lancelot se laisse conduire par le nain. A quatre portées d'arc se trouvait une forêt : ils s'y engagent et arrivent devant un châtelet fortifié, précédé d'un plessis épais qu'entourait un double fossé. La porte était ouverte; ils entrent et descendent devant une grande salle de plain-pied jonchée d'herbe fraîche. Lancelot marchait à grands pas, impatient de joindre messire Gauvain. Quand il est au milieu de la salle, il sent

l'herbe fléchir sous ses pieds, il tombe dans une fosse profonde de plus de deux toises. Grâce à Dieu, il ne se fit aucun mal, l'herbe qui avait cédé le préservant; mais il reconnut trop tard qu'il était victime d'une odieuse trahison. Il eut beau toucher et tourner sur lui-même; il ne trouva ni degré, ni crevasse qui pût l'aider à sortir de là. Bientôt il entend au-dessus de sa tête marcher vingt hommes d'armes conduits par le maître du château, le sénéchal de Gorre. « Sire chevalier, » lui dit le sénéchal, « vous êtes en notre pouvoir; votre « prouesse ne vous servirait de rien : rendez-« nous votre épée et fiancez-nous prison; nous « vous l'accorderons courtoise. — Mais pour-« quoi et par qui suis-je ainsi lâchement pris? « — Il m'est défendu de le dire. — Au « moins, ne pouviez-vous, nombreux comme « vous êtes, m'attaquer en face? — Sire, je « ne voulais mettre en danger ni votre vie « ni celle de mes hommes. Le seigneur au-« quel nous sommes l'avait ainsi recom-« mandé. »

Lancelot ne douta pas que ce ne fût Meleagan qu'il devait accuser de cette nouvelle perfidie. Il rendit son épée. Les sergents s'agenouillèrent alors, et, tendant les mains vers lui, détachèrent son heaume et l'aidèrent à remonter. On le conduisit dans une vieille tour

où nous le laisserons pour revenir aux chevaliers qui l'avaient attendu.

CIX.

Les compagnons de Lancelot ne le voyant pas revenir soupçonnèrent la trahison. Quand ils virent approcher la nuit, ils allèrent demander gîte dans un château voisin où messire Gauvain qui venait justement d'y arriver leur apprit qu'il avait, peu de jours auparavant, passé le Pont-sous-l'Eau, mais que, sans l'aide des chevaliers exilés, il aurait eu grande peine à s'en tirer. Avant de gagner la rive, il avait, dit-il, bu plus d'eau qu'il n'eût voulu; et à peine à la rive, il avait dû combattre le chevalier chargé de la garde du pont. Il était sorti de l'eau tout glacé, le cœur lui tournait; mais la victoire lui était restée. Il se hâta de demander si l'on savait quelque chose de Lancelot. « Sire, » répondit un des chevaliers, « après avoir com-
« battu Meleagan et obtenu la délivrance des
« exilés bretons, nous étions sortis avec lui de
« Gorhan pour aller au-devant de vous. Mais
« nous avons rencontré un nain, sans doute
« envoyé par le traître Meleagan, qui prétendit
« venir en votre nom pour conduire Lancelot

« où vous étiez vous-même. Nous ne l'avons « pas revu, et nous ne doutons pas qu'il ne « soit tombé dans un guet-apens. »

Ces nouvelles affligèrent messire Gauvain. Après avoir hésité sur ce qu'il ferait, s'il devait commencer par se mettre en quête de Lancelot ou retourner vers la reine, il prit ce dernier parti. La joie de la reine fut grande en le revoyant; mais quand elle sut comment son ami avait disparu, elle ne put cacher sa profonde inquiétude. Le roi Baudemagus envoya partout demander des nouvelles de Lancelot, en menaçant de la mort ceux qui ne révéleraient pas ce qu'ils pourraient en apprendre. Puis il remit à la reine une lettre revêtue du scel du roi Artus, mais que Meleagan avait contrefaite. Le roi lui mandait « qu'elle n'atten« dît pas Lancelot pour revenir à Kamalot où « celui-ci était arrivé en bonne santé. » Aussitôt après avoir lu ces fausses lettres, la reine, entièrement rassurée, prit avec messire Gauvain congé du roi Baudemagus. Keu, remis enfin de ses blessures, les accompagna : et comme les passages dangereux étaient maintenant ouverts à tout le monde, ils virent bientôt se dresser devant eux les tours de Kamalot; le roi Artus vint de loin à la rencontre de la reine qu'il baisa longuement. Messire Gauvain paraissant étonné de ne pas voir Lancelot : « Lance-

« lot ? dit Artus, n'est-il pas avec vous ? — Non,
« reprit la reine : vous nous avez même mandé
« qu'il était de retour à Kamalot. — Par la foi
« que je vous dois, ma dame, je n'ai rien écrit
« de pareil. Depuis la grande cour que j'ai te-
« nue à Londres, je n'ai pas revu Lancelot. »

La reine, en écoutant le roi, sentit le cœur prêt à lui manquer ; une sueur froide inonda son pâle visage : elle serait tombée si messire Gauvain ne l'eût soutenue. Quand elle fut un peu remise de sa faiblesse, elle dit qu'elle n'aurait pas un jour de bonheur tant qu'elle serait inquiète du sort de Lancelot. Le roi, qui paraissait partager les mêmes inquiétudes, résolut de prolonger son séjour à Kamalot, ville assez peu éloignée de la terre de Gorre. La reine aimait cette ville, où Lancelot avait été armé chevalier.

CX.



AIS toute la maison du roi était en deuil : la reine se tenait enfermée et pleurait nuit et jour. Dans sa douleur, elle implorait moins Dieu et sa douce Mère que la Dame du lac, seule capable peut-être de lui apporter quelque raison d'espérer. A trois mois de là, quand vint la mi-août, le roi dut tenir cour et porter couronne.

Le jour de la grande fête, au retour de la messe, il rêvait appuyé devant une fenêtre, les yeux arrêtés sur les prés; il tardait de se mettre à table, et attendait la nouvelle de quelque aventure. Enfin il voit approcher une charrette traînée par un grand cheval dont on avait coupé la queue jusqu'à l'échine et rasé les oreilles. Un nain la conduisait, gros et court, aux cheveux noirs mêlés de blancs. Le chevalier qu'il conduisait avait les mains liées derrière le dos, la chemise déchirée, les pieds serrés étroitement aux deux limons. La charrette avance sous la fenêtre où se tenait le roi. Au blanc écu du *charreté*, au heaume et au haubert déposés près de lui, au fort et blanc cheval attaché par un licou derrière la charrette, on reconnut qu'il était chevalier, et bientôt on l'entendit s'écrier : « Qui de vous « tentera de me délivrer ? » Les compagnons de la Table ronde sortirent pour voir ce qui allait advenir.

« Nain, dit le roi, quel forfait a commis ce « chevalier ? — Le même que les autres. — Je « ne comprends pas. » Et le nain ne répondant plus, le roi prit le parti de s'adresser au charreté : « Dites-nous, chevalier, comment vous « serez délivré. — Beau seigneur, quand un « chevalier de bonne volonté me remplacera. « — Vous ne le trouverez pas facilement, » fait

le nain ; et, fouettant son cheval, il traîna par toutes les rues de la ville la charrette et le chevalier, qu'on couvrit au passage de boue et de vieilles savates.

« Maintenant, dit le roi, nous pouvons aller « manger. » Messire Gauvain revenait des chambres de la reine. On lui conta l'aventure ; et il se souvint que Lancelot avait été charreté : ce qui lui fit maudire l'invention de la charrette.

Et comme ils étaient tous à table, le chevaier charreté arrive et, sans parler, essaye de prendre place avec les autres. Chacun alors de le repousser, comme indigne de se mêler aux prud'hommes. Il parcourt les rangs : partout le même refus. Alors il prend une nappe et va pour s'asseoir parmi les écuyers ; mais il n'en est pas mieux reçu et se voit forcé d'aller manger dehors, près de la porte.

Quand messire Gauvain le voit ainsi repoussé, il se lève, va droit s'asseoir auprès de lui et lui tient compagnie ; car après tout, il est, dit-il, chevalier. On parle, les uns en bien, les autres en mal, de l'action de messire Gauvain : le roi lui envoie demander s'il n'avait pas à craindre d'abaisser l'honneur de la Table ronde. « Rapportez à monseigneur le roi que « si je suis honni pour avoir été le commensal « du chevalier charreté, je le serais plus tard

« en m'asseyant près de Lancelot. » La reine entendit sans en faire semblant; mais le roi ne comprit rien de la réponse de son neveu. Après avoir mangé, le chevalier charreté se leva et dit à messire Gauvain : « Sire, grand « merci! je vois maintenant qu'on ne m'avait « pas trompé en louant votre courtoisie. »

Il retourne à son hôtel, s'arme de toutes armes, monte et se rend avec son écuyer à l'étable du roi : il y prend un des meilleurs chevaux tout ensellé, donne le sien à l'écuyer et reparaît devant Artus. « Sire roi, dit-il, Dieu « vous sauve! Si vos chevaliers blâment mes- « sire Gauvain de ce qu'il a mangé avec moi, « je le défendrai contre le meilleur d'entre « eux. J'ai pris un de vos chevaux; quand « l'occasion se présentera, je pourrai vous en « gagner d'autres. » Puis apercevant messire Gauvain : « Monseigneur, dit-il en s'éloignant, « souvenez-vous que nous avons mangé en- « semble. — Je ne l'oublierai pas, et vous n'a- « vez pas à vous garder de moi (1). » Voilà tous les chevaliers, voilà le roi surtout, bien étonnés et confus. Sagremor va revêtir ses armes, monte et court sur les traces du chevalier; ainsi font Lucan le bouteillier, Beduer le

(1) On ne pouvait loyalement provoquer au combat celui près duquel on avait mangé.

connétable, Giflet fils-Do et Keu le sénéchal. Sagremor atteignit le charreté comme il approchait du *Gué de la forêt*, ainsi désigné parce qu'il conduisait de la rivière de Kamalot à l'entrée de la forêt.

Le chevalier s'arrête devant le gué; sur la rive opposée semblaient l'attendre quarante chevaliers et nombre de valets de sa partie. En voyant approcher Sagremor, il broche à lui des éperons : le choc fut des plus rudes. Sagremor brise son glaive et vide les arçons. Le charreté saisit les rênes du cheval et le ramène à ses gens. Puis revenant à Sagremor : « Sire « chevalier, vous direz au roi que j'ai fait sur « lui une première prise, non pas la dernière. « — Comment ! ne voulez-vous plus combattre ? « — Non ; car vous êtes à pied et je suis à « cheval : la partie ne serait pas égale. »

Sagremor retourne rouge de honte et de colère. Après lui vient Lucan le bouteillier; après Lucan, Beduer le connétable, puis Giflet : tous reçurent le même traitement que Sagremor, et comme lui revinrent à pied. Le charreté approchait de la forêt, quand accourut Keu jusqu'au milieu de la chaussée en lui criant de retourner. L'autre ne se fit pas répéter : il revint vers le sénéchal, l'atteignit de son glaive sur le bas de l'écu, et le fit tomber dans l'eau d'où il sortit bien mouillé, après avoir bu plus qu'il

n'eût voulu. Il revint, les membres brisés, vers le roi dont le chagrin fut alors plus grand qu'on ne saurait dire. « Vous le voyez, dit Gauvain, « il y en a dans votre maison de plus honnis « que ce chevalier. »

Le roi n'était pas remis de son dépit, quand il vit revenir la charrette conduite par le même nain; mais au lieu du chevalier, le banc était occupé par une demoiselle, qui vint sous la fenêtre : « Roi Artus, dit-elle, on m'avait as- « suré que tous les déconseillés trouvaient « céans aide et protection; le contraire vient « d'arriver : vous avez repoussé un des meil- « leurs chevaliers du monde, parce qu'il avait « été traîné en charrette. L'honneur et le pro- « fit que vous en aurez sera de perdre six de « vos plus beaux chevaux, puisque je ne puis « trouver qui me fera descendre. — Demoi- « selle, dit messire Gauvain, comment serez- « vous descendue ? — Par un chevalier qui « voudra bien me remplacer. » Sans lui ré- pondre, Gauvain s'élance dans la charrette, la demoiselle descend, et plusieurs chevaliers ar- més viennent aider leur dame à monter sur un superbe palefroi. Avant de s'éloigner, elle dit encore, en présence de la reine : « Roi Artus, « tu n'aurais pas dû mal accueillir le chevalier « de la charrette; tu aurais même bien fait de « prendre sa place, car il n'y était monté que

« pour l'amour de Lancelot, qui, lui, n'y « était monté que pour te ramener celle que je « vois là et qui est ta femme. Sais-tu quel est « celui qui vient d'abattre les compagnons de « la Table ronde? C'est un jouvenceau de « quinze à vingt ans, armé à la dernière Pen- « tecôte, et cousin de Lancelot : c'est le frère « de Lionel, qui s'est mis en quête de Lance- « lot, et qui prend, dans l'espoir de le retrou- « ver, une peine inutile. »

CXI.



LLE finissait, quand reparut le chevalier charreté : des écuyers suivaient, tenant en laisse les chevaux de Sagremor et des autres. Il descendit, ôta son heaume et vint s'agenouiller devant le roi : « Sire, dit-il, je vous rends vos chevaux; « mais il était permis d'attendre de votre cour- « toisie quelque chose de plus. » Le roi fait le meilleur accueil au cousin de Lancelot; il le retient compagnon de la Table ronde et lui demande son nom : « On m'appelle, dit-il, Bohor « l'exilé. — Quel est, demande la reine, la de- « moiselle qui vous a fait connaître au roi? — « Celle qui nous a nourris, Lancelot, Lionel et « moi. » La reine est alors désolée de n'avoir pas fait meilleure fête à la Dame du lac,

qui seule aurait eu le pouvoir de la consoler. Elle demande son palefroi en se promettant de tout faire pour la rejoindre. Le roi offre de l'accompagner : ils croisent au milieu de la ville mess. Gauvain, traîné par le hideux nain dans la charrette. Ils font arrêter ; la reine y monte la première, après elle le roi, puis maint chevalier de son hôtel. A compter de là, l'on cessa d'être honni pour avoir monté en charrette ; on garda dans chaque ville un vieux roncin harassé, sans oreilles et sans queue, et on lui fit traîner ceux qui avaient forfait à l'honneur.

La reine, le roi et les autres chevaliers nè restèrent pas dans la charrette après que messire Gauvain en fut descendu. Pour la reine elle eut le bonheur de rejoindre la Dame du lac, qui lui pardonna aisément de ne l'avoir pas reconnue. Elle ne manqua pas de lui demander si elle savait quelque chose de Lancelot. « Oui, il est en bonne santé, mais il « garde prison. Si vous êtes à la première as« semblée qui se fera dans le royaume de Lo« gres, vous pourrez l'y voir. »

Ces nouvelles réconfortèrent la reine. N'ayant pu retenir la Dame du lac, elle revint conter au roi ce qu'elle venait d'apprendre de Lancelot, sans ajouter qu'on le verrait paraître dans la prochaine assemblée. Seulement elle engagea le roi à faire crier le tournois sur les

marches de Gorre : « Le terme fixé, dit-elle, « pour la bataille de Meleagan approche : tous « les nouvellement déprisonnés désirent qu'il « leur soit permis de montrer leur prouesse : « peut-être aussi nous diront-ils ce que Lance- « lot est devenu. » Le roi céda à sés instances : il fit crier une assemblée à vingt jours de là, à *Pomeglai*. Lettres et messages furent envoyés de tous côtés pour que nul chevalier n'en ignorât. Maintenant nous devons retourner à Lancelot.

CXII.



L avait inspiré un vif intérêt au sénéchal de Gorre qui l'avait en sa garde; un sentiment plus tendre encore à la femme du sénéchal. Comme il avait fiancé prison, on ne lui refusait rien de ce qu'un captif avait droit d'espérer. Il pouvait même aller converser avec les gens du voisinage, et c'est ainsi qu'il entendit, non sans chagrin, annoncer la prochaine assemblée de Pomeglai. Souvent il arrivait au sénéchal de quitter le château et d'en laisser la garde à sa femme épousée. Heureuse d'adoucir les ennuis du prisonnier, elle mangeait ordinairement avec Lancelot et lui parlait volontiers d'armes et de prouesses. Plus approchait le jour de l'assemblée, plus elle

voyait augmenter la tristesse du chevalier. Elle voulut savoir la cause de son chagrin, et le conjura, par la chose qu'il aimait le mieux, de la lui apprendre. « Dame, répond-il, quand « vous me conjurez ainsi, vous me forcez à « parler. Sachez que je ne mangerai et ne « boirai, si je ne vais à l'assemblée qu'on a « criée. Je ne vous en aurais rien dit, si vous « ne m'y aviez contraint. — Sire, dans le cas « où l'on vous y ferait conduire, sauriez-vous « le reconnaître ? — Oui, par tout ce que je « pourrais donner. — Eh bien, accordez-moi « le don que j'entends vous demander, et je « vous y ferai aller, avec bonnes armes et bon « cheval. — Oh ! je vous l'accorde du meilleur « de mon cœur. — Sachez donc, Lancelot, que « vous m'avez donné votre amour. » Le voilà tout interdit ; il se tait en pensant que s'il refuse il ne sera pas de l'assemblée ; s'il accorde, il donnera ce qu'il n'est plus en son pouvoir de donner. « Eh bien ! dit la dame, me l'accor- « dez-vous ? — Dame, je vous donnerai de mon « cœur tout ce qui m'en appartient. » Elle le vit rougir, et pensa que la honte l'empêchait d'en dire davantage. Elle fait tout aussitôt disposer un cheval et des armes. Le moment de partir arrive : elle l'arme de sa propre main et lui fait jurer de revenir, dès qu'il pourra ce dégager de la mêlée.

Il arriva dans la plaine où se tenait l'assemblée, et prit hôtel à quelque distance de la place. La reine, entourée de dames et de chevaliers, était montée dans une bretèche, qui lui permettait de bien voir toutes les armes qu'on allait faire. Les joutes commencèrent, les courses, les mêlées; les mieux faisants furent Dodinel le sauvage, Guerres et Agravain, frères de mess. Gauvain, Yvain l'avoutre et Bohor l'exilé.

Lancelot s'arrêta sous la bretèche à regarder non pas les combattants, mais la reine. Il avait emmené avec lui un seul valet chargé de lances. Pour la reine, ses yeux arrêtés sur les jouteurs exprimaient le dépit de ne pas reconnaître son ami. Enfin, un chevalier portant écu de sinople à trois écuelles d'argent (1), s'avance devant tous les autres, et rencontre d'abord Élin le Roi, preux chevalier, frère du roi de Northumberland. Ils se portent des coups furieux, Élin brise sa lance; Lancelot, car c'était lui, le jette rudement à terre, au grand contentement de ceux de Gorre. Il abat ensuite plusieurs autres chevaliers, entr'autres, un des plus renommés jouteurs, Cador d'Outre-les-Marches. On crie, on acclame le chevalier inconnu. Il lui restait encore une

(1) Ces armes n'étaient ni celles que portait le plus ordinairement Lancelot, ni celles du sénéchal de Gorre : il eût été reconnu trop facilement.

lance; il la demande au valet et va se prendre à un autre champion, sénéchal du roi Claudas de la Déserte. La lance du sénéchal vole en éclats; Lancelot l'atteint à la gorge; le fer pénètre dans son gosier et le jette de toute la longueur d'une lance dans le champ. La terre est rougie de son sang. « Il est mort, » crie-t-on autour de lui. Lancelot, content de ce qu'il a fait au jeu de lance : « Quel est celui que j'ai navré ? de-« mande-t-il à son écuyer. — C'est le sénéchal « du roi Claudas de la Déserte; on ne l'a pas « relevé vivant. — Vraiment, tout est pour le « mieux. » Il tire aussitôt son épée, il frappe à droite, à gauche, tantôt de la pointe, tantôt de la pomme, arrache les heaumes, rompt les écus, pénètre dans la maille des hauberts, heurte du cheval et de son corps, si bien qu'on ne sait ce qu'il faut plus admirer : sa force, son adresse, ses mouvements imprévus et rapides. « En vé-« rité, dit mess. Gauvain, il n'y a que Lance-« lot qui puisse faire ainsi tant d'armes. Ne « le pensez-vous pas, ma dame ? — En effet : « mais pour ne pas en douter, il faut attendre la « fin. » Elle appelle une de ses pucelles (car depuis la mort de la dame de Malehaut, elle était forcée de donner à une autre sa confiance) : « Allez, lui dit-elle, à ce chevalier; « dites-lui de faire aussi mal maintenant qu'il « avait jusqu'à présent bien fait; ainsi le de-

« mande la dame qui tant l'affligea, avant de « tant le contenter. » Lancelot, dès qu'il a reçu le message, demande une nouvelle lance et s'en va jouter contre un chevalier qui le frappe et le fait tomber sur la croupe de son cheval. Il se relève péniblement pour se jeter dans la mêlée ; mais au lieu de frapper, il se retient à la crinière de son cheval, comme pour ne pas tomber. Puis il baisse la tête et s'enfuit quand il voit les autres arriver sur lui, si bien qu'il provoque les ris et les malédictions des autres chevaliers et des hérauts.

Il regagna son hôtel au milieu des huées de ceux qui avaient d'abord admiré sa prouesse. A l'assemblée du lendemain, il arriva avant d'avoir attaché son heaume, si bien qu'un héraut le reconnut, pour l'avoir vu mainte fois à la cour du roi Artus. Dès qu'il eut mis son heaume, il s'écrie : « *Voici qui l'aunera* (1) ! »

(1) Expression singulière et plus d'une fois employée dans les tournois, avec le sens : voilà qui parcourra la lice, comme s'il l'aunait ou mesurait de sa lance. Je ne pense pas qu'il y ait là l'intention d'un jeu de mots : *qui l'honneur a!* Godefroi de Lagny ajoute :

Et sachiez que dit fu lors primes :
« Or est venus qui l'aunera »!
Nostre mestres en fu li hira,
Qui à dire le nos aprist,
Car il premierement le dist.

Ce *mestre* est Chrestien, dont Godefroi achevait l'œuvre. Mais le prosateur l'avait dit avant Chrestien.

Les ribauds, les goujats commençaient à le huer quand, dans la mêlée, ils le voient abattre tous les chevaliers qu'il trouvait à sa portée. Personne n'osait plus l'attendre. Alors la reine lui manda de nouveau de ne plus rien faire de bon. Aussitôt il se comporte le plus mal qu'il peut, jusqu'à l'heure de midi : à compter de là, la reine lui mande de mieux faire : les rôles changent, il n'y a plus d'autres prouesses que les siennes. A l'entrée de la nuit, il jeta son glaive et revint à son hôtel. On ne douta plus dans l'assemblée que ce ne fût Lancelot, et qu'il n'eût voulu *gaber* les jouteurs en le faisant méchamment. Il se hâta de retourner au château où il était prisonnier, et dès qu'il eut quitté ses armes il alla voir le sénéchal. Celui-ci s'était aperçu de son absence et mourait de peur de l'avoir perdu. S'il eût pu croire que sa femme lui avait fourni les moyens de se montrer à l'assemblée, il ne lui eût jamais pardonné.

CXIII.

MELEAGAN sut bientôt qu'il y avait paru, et en ressentit un furieux dépit. Il fit construire une forte tour sur les marches du pays de Galles, en donnant à croire à son père qu'elle servirait à mieux dé-

fendre les passages de Gorre. Elle s'éleva au milieu d'un marais, et n'eut à redouter engins ni perrières, le marais étant d'une profondeur et d'une étendue qui ne permettaient pas de songer à le franchir. C'est là que Lancelot fut transporté. On lui envoyait son manger dans une petite nacelle, et comme il n'y avait qu'une étroite fenêtre au haut de la tour, le sergent auquel la garde en était confiée jetait chaque jour dans la nacelle une corde à laquelle on attachait le panier qui contenait la nourriture du prisonnier et la sienne.

Cela fait, et Lancelot ainsi enfermé, Meleagan se rendit à Londres où était le roi Artus. « Sire roi, lui dit-il, vous savez que j'ai con« quis la reine sur votre sénéchal. Lancelot vint « la réclamer ; il y eut bataille de lui à moi : « je lui laissai emmener la reine à la condition « de recommencer le combat, en votre pré« sence, quand je l'en sommerais ; de son côté « la reine a juré qu'elle me suivrait s'il ne « pouvait la défendre. Je viens sommer Lan« celot de tenir son engagement ; il ne man« quera pas de paraître s'il est aussi bon che« valier qu'on le prétend. »

Le roi fit à Meleagan bon accueil, en considération de son père, et il lui dit : « Meleagan, « Lancelot n'est pas ici ; quand la reine fut « emmenée, il y avait déjà près d'un an que je

« ne l'avais vu. Vous savez apparemment ce « que vous avez à faire. — Qu'ai-je à faire, « Sire ? — Attendre quarante jours ; et si Lan- « celot ne se présente pas, retourner en votre « terre, pour revenir à la fin de l'année. Si Lan- « celot ne paraît pas encore, vous aurez droit « d'emmener la reine. » Meleagan promit de le faire ainsi; et il attendit quarante jours. Mais nous le laissons ici pour parler d'une personne qui lui touchait d'assez près, au moins par les liens du sang.

Vous n'avez pas oublié cette demoiselle qui était venue réclamer et avait obtenu la tête d'un chevalier que Lancelot eût, sans cela, reçu à merci. Elle souhaitait une occasion de reconnaître cette insigne courtoisie, et d'un autre côté elle désirait tirer vengeance de Meleagan son frère consanguin, qui avait persuadé au roi Baudemagus de ne lui laisser qu'une faible partie de l'héritage maternel. Quand elle eut appris que Lancelot était en prison, elle ne douta pas qu'il ne fût victime de quelque trahison. Et quand elle vit la tour que Meleagan avait nouvellement construite, elle devina qu'elle avait été faite pour recevoir son héros. L'espoir de satisfaire en même temps sa reconnaissance et sa haine (1), la rendit ingénieuse et clairvoyante.

(1) Godefroi de Lagny, en ne rappelant pas les raisons

Dans sa jeunesse, elle avait nourri la femme du sergent qui gardait la tour, et elle croyait pouvoir compter sur elle. Elle alla donc la voir, lui témoigna plus d'amitié que jamais, et finit par lui offrir de demeurer avec elle, dans leur maison à l'extrémité du marais qui enfermait la tour.

Elle vit la façon dont on faisait parvenir à Lancelot son manger et ne songea plus qu'au moyen de délivrer le prisonnier. Une nuit, quand tout le monde fut endormi, elle vint, avec ses pucelles, à l'endroit où la nef était liée : le panier qu'on devait envoyer le lendemain s'y trouvait. Elle détacha la nef, la poussa jusqu'au bas de la tour, et prêtant l'oreille, elle entendit le prisonnier exhaler des plaintes amères : « Ah! messire Gauvain, disait-il, si vous étiez en prison « comme je suis, il n'y a pas de tour ou de « forteresse où je n'allasse à votre recherche. « Et vous, madame, quelle douleur ne ressen-

que la sœur de Meleagan avait d'intervenir ici, rend inexplicable cette animosité d'une sœur contre son frère, en faveur d'un chevalier qu'elle semble n'avoir jamais vu. Il se contente de dire :

Et sachiés bien que ce fu celle
Qui n'est pas liée à mon conte.
(V. 6378.)

Nouvelle preuve palpable de l'antériorité du roman en prose.

« tirez-vous pas en apprenant ma mort ! » La demoiselle agita le panier jusqu'à ce que Lancelot l'entendant, passa la tête à l'ouverture de la fenêtre. « Lancelot, Lancelot ! dit-elle. — « Qui êtes-vous ? — Une amie affligée de vos « peines et qui se met en aventure pour vous « délivrer (1). »

Elle attache alors à la corde menue qui transportait le panier une corde plus forte que Lancelot retient. Il la noue solidement par dedans, et se laisse glisser jusque dans la nef et de là dans la maison du sergent. La demoiselle le fait coucher dans la chambre qui touchait à la sienne, et le matin, il s'enveloppe de la meilleure robe de la demoiselle, monte son palefroi et sort à la vue de tous ceux de la maison qui ne devinent pas quelle peut être la compagne de leur dame. Ils gagnèrent ainsi le château où elle résidait d'ordinaire. Lancelot y demeura plusieurs jours pour se refaire de la mauvaise vie qu'il avait menée dans la tour. La demoiselle savait que Meleagan, à la cour du roi Artus, attendait le terme des quarante jours qui lui avait été assigné. Quand le messager qu'elle avait envoyé revint, Lancelot avait recouvré ses forces et sa bonne

(1) La sœur de Meleagan ressemble bien à la demoiselle qui vint en aide à messire Gauvain dans la Tour Douloureuse. (Voy. *Lancelot*, t. II, p. 264 et suiv.)

santé. Elle lui fit préparer des armes et dresser un cheval de bataille : « Sire, lui dit-elle, vous « êtes aux derniers jours de la quarantaine ; « puissiez-vous nous venger de celui qui vous a « si méchamment pris, comme vous avez fait « de celui dont vous m'avez accordé la tête ! « Meleagan est à présent l'homme que je hais « le plus au monde : je ne le tiens pas pour « mon frère depuis les peines qu'il m'a causées. « Il m'a séparé de celui que j'aimais, il m'a « déshéritée. Ne soyez donc pas étonné de me « voir désirer la vengeance de tant de trahi-« sons. »

Le roi tenait sa cour à Carlion, quand Meleagan vint, tout armé, déclarer fièrement que, personne ne se présentant pour faire la bataille, il n'avait plus qu'à retourner en Gorre. Bohor l'exilé offrit alors de remplacer son cousin. — « J'aimerais mieux Lancelot, dit Meleagan. — « Cela peut être, fit messire Gauvain, mais je « crois bien que si Lancelot était présent, « vous ne seriez pas si impatient de combat-« tre. — Vous vous trompez, répond Melea-« gan ; il n'est pas de chevalier avec lequel « j'aimerais autant à me mesurer. »

Bohor l'exilé va revêtir ses armes ; le roi choisit pour le lieu du combat les prés qui entourent la ville. Comme ils s'y rendaient, Lancelot entrait dans le château, armé de toutes

armes. Messire Gauvain et lui se reconnaissent avec joie. Le bruit de son arrivée se répand ; le roi, la reine viennent le baiser, et tous les chevaliers à l'envi lui font honneur.

CXIV.

Meleagan le vit approcher, non sans une certaine émotion : « Meleagan, « Meleagan, lui dit Lancelot, vous « avez longtemps réclamé la bataille : « vous l'aurez quand vous ne vous en donniez « plus de garde, grâce à la Tour des marais, « où vous m'aviez traîtreusement enfermé. J'en « suis dehors, grâce à Dieu et à celle qui m'en « ouvrit la porte. Mais je ne vous donnerai « pas le temps de punir la courtoisie qu'elle « m'a faite. »

Ils entrent dans le champ; on pose les gardes. Sans perdre de temps, ils laissent courre les chevaux et s'entre-donnent de grands coups multipliés. Le glaive de Meleagan éclate le premier; Lancelot fait entrer le sien dans l'écu; il perce jusqu'au bras, et cloue le bras au haubert. Meleagan est renversé sur l'arçon, puis abattu sous le ventre de son cheval. Cela fait, Lancelot descend, tire son épée, et, l'écu devant lui, court sur Meleagan qui avait eu le temps de se rele-

ver. Les coups succèdent aux coups, les heaumes étincellent, les écus s'entr'ouvrent, les mailles se détachent des hauberts, le sang rougit leurs bras, leurs épaules. Ainsi chamaillent-ils durant près de trois heures. Mais vers midi, Meleagan commence à faiblir, il cède à la lassitude. Lancelot, qui semble redoubler de force, lui fait vomir le sang de la bouche et du nez, il le pousse, il le presse. La reine est heureuse de toucher au moment où Lancelot la vengera de la honte dont Meleagan a tenté de la couvrir. Enfin, Lancelot hausse à deux mains l'épée, il va frapper le dernier coup: l'autre veut l'éviter en se rejetant sur son rude adversaire; mais la boucle de l'écu le renverse à terre tout de son long. Lancelot lui saute sur le corps, lui arrache le heaume de la tête, et lui abat la ventaille. « Merci! merci! » crie Meleagan : Lancelot ne veut rien entendre. Le roi Baudemagus accourt et conjure le vainqueur d'épargner son fils : prières inutiles. Un signe de la reine lui dit de ne plus lui faire grâce.

Meleagan recule d'effroi; Lancelot le rejoint, et d'un dernier coup d'épée fait voler sa tête dans le champ. Comme il remettait la lame au fourreau, Keu passe vers lui, et dit en lui détachant son écu : « Sire! le monde entier vous « salue comme la fleur de tous les chevaliers! »

Après Keu s'avance le roi Artus qui n'attend pas que Lancelot soit désarmé pour l'embrasser. Il veut lui-même détacher son heaume, et quand il l'a tendu à messire Yvain, il baise le vainqueur sur la bouche. Gauvain court à lui les bras levés, puis la reine, qui s'efforce de cacher l'excès de sa joie. On l'emmène au palais au milieu des acclamations. Le roi fait dresser les tables, et pour honorer dans Lancelot le plus preux des chevaliers, il le fait asseoir à la haute place, près de lui et sur un siége aussi haut que le sien. Lancelot voulait s'en défendre, mais il dut céder au désir du roi et de celle à qui il ne pouvait rien refuser.

CXV.



Ils étaient encore à table, quand on voit hardiment avancer devant le siége du roi un grand chevalier à cheval, couvert d'armes vermeilles. Il ne salue personne; mais, après avoir promené son regard sur tous les barons assis au manger : « Où, s'écria-t-il, est Lancelot, le « traître Lancelot, le plus mauvais entre les « mauvais; celui qui occit monseigneur Me- « leagan, le fils du roi Baudemagus? Où est-il, « celui qui a ravi l'honneur du pays de Gorre,

« et qui, sans égard aux prières du bon roi, a « vilainement frappé le meilleur des cheva« liers ? Il avait cependant promis de l'épar« gner, et il aurait dû tenir sa promesse plus « que personne, s'il n'eût oublié tous les hon« neurs qu'il avait reçus, lui et la reine Ge« nièvre, de notre roi Baudemagus. Il eût « mieux fait de se souvenir de Claudas, et de « lui demander compte de la mort du roi Ban « son père, du déshéritement du roi Bohor son « oncle, des maux infligés à sa mère et à sa « tante, réduites à se cacher dans les forêts ! « C'est Claudas qu'il eût dû immoler, non « monseigneur Meleagan qui ne lui avait ja« mais causé le moindre dommage. »

Lancelot, étrangement troublé en entendant ainsi parler le chevalier inconnu, baissa la tête et ne trouva pas à répondre un mot. Il pensait en lui-même que ces reproches n'étaient pas sans fondement, puisqu'il avait si longtemps tardé à se venger de celui qu'il devait accuser de la mort de son père et de la ruine de sa famille. « Au moins, se disait-il, encore « bien que la vengeance soit tardive, elle arri« vera pourtant. » Le jeune Bohor, de son côté, avait frémi quand il avait entendu prononcer le nom de son père. Pour le chevalier, voyant que Lancelot ne répondait pas, il ajouta : « Sire roi, on vous estime le plus loyal des

« hommes ; comment donc recevez-vous à « votre table le plus déloyal des chevaliers? »

Alors Lancelot se leva vivement de siége : « Sire chevalier, dit-il, vous êtes peu courtois « de m'outrager ainsi publiquement. — Que « Dieu m'abandonne, répond l'autre, si je ne « suis pas en droit de vous dire encore pis, « quand vous avez vilainement mis à mort mon « cousin Meleagan. — L'ai-je donc frappé à « l'improviste ; et ne m'avait-il pas défié à « deux reprises devant tous les chevaliers, au « point de m'obliger à le vaincre ? Il est vrai « qu'il ne croyait pas me trouver ici, après « m'avoir arrêté dans un guet-apens, et fait « jeter dans une forte tour, dont soit louée la « bonne demoiselle qui m'en fit sortir! — Oh! « Par sainte croix! nous savons de qui vous en- « tendez parler. C'est la même qui vous avait « déjà réclamé la tête du bon Aglut, le che- « valier chargé de garder le pont à l'épée. Elle « en mourra, la déloyale. — Par sainte croix! « reprend Lancelot, elle n'aura garde de vous « tant que je vivrai. Et si quelqu'un ose m'ac- « cuser d'avoir vilainement agi à l'égard de « Meleagan, je saurai bien lui faire rendre « gorge, de mon corps contre le sien. — Moi, « je répète qu'en le tuant après qu'il eut im- « ploré merci, vous avez déloyalement agi, et « je suis prêt à le soutenir en toute autre cour

« que celle-ci, si vous osez jamais vous y pré« senter. — Il n'y a cour au monde où je ne « sois prêt à jurer que, de mon côté du moins, « on ne trouvera le moindre semblant de félo« nie. — Oserez-vous le soutenir devant les ba« rons du roi Baudemagus ? — Assurément, et « de grand cœur. — Rendez-vous donc au pays « de Gorre, dans un mois, le jour de la Made« laine ? J'y serai de mon côté, si je ne suis « mort ou prisonnier. — Également y serai-je, « si mort ou prison ne me détiennent. »

Le chevalier vermeil s'éloigna, et Lancelot, sur l'invitation du roi Artus, reprit son siége. Chacun alors de s'indigner de l'insolence de cet étranger qui, sans propos ni raison, était venu rappeler à Lancelot la mort non vengée de son père. « Que Dieu m'abandonne, dit à son tour « Lancelot, si, dès que j'aurai fourni ma bataille « contre ce chevalier, je songe à autre chose « qu'à déshériter et tuer le roi Claudas. » Regardant alors autour de lui, il aperçut un chevalier dont le conte a déjà parlé, comme ayant été longtemps au service de son père (1) : « Banin, Banin ! lui dit-il, approchez. Pour re« connaître le bon service que vous fîtes autre-

(1) Voyez les deux premières laisses du *Lancelot*, tome I. Claudas avait offert à Banin le don du royaume de Gannes, après la mort du traître Aleaume, mais Banin n'avait voulu rien tenir de lui.

« fois au roi Ban, mon père, je vous investis de « la Terre déserte, que possède en ce moment « le roi Claudas ; et sachez-le bien : d'ici à deux « ans je le tuerai s'il ne me tue. »

« Rien, dit Banin, ne pouvait autant répondre « à mes souhaits qu'une bonne prise d'armes « contre Claudas. » Et il tomba aux pieds de Lancelot qui, comme droit héritier du roi Ban, l'investit de la terre qu'il venait de lui donner. Le roi Artus, de son côté, promit d'aider Lancelot de tout son pouvoir contre le roi Claudas. Dagonet vint interrompre leur entretien en annonçant qu'il avait vu le Chevalier vermeil transporter le corps de Meleagan dans une somptueuse litière escortée par vingt chevaliers des plus braves (1). « Si vous le dési- « rez, ajouta-t-il, je vais aller leur reprendre. — « Oui ! dit Keu en riant, allez-y, j'en suis fort « d'avis. » Les paroles de Keu déplurent grandement au roi : « Maudite soit votre langue, « sénéchal ! voulez-vous la mort de ce pauvre « fou ? Gardez-vous d'y aller, Dagonet ! as- « seyez-vous. Mais combien j'aurais préféré « que ce combat n'eût pas été rendu néces-

(1) Comme vaincu en champ clos, le corps de Meleagan, selon les lois du combat judiciaire, devait être mis aux fourches. C'était donc une violation de la loi que d'emporter honorablement ce corps.

« saire ! non pour Meleagan, mais pour Bau-
« demagus, le meilleur des rois. »

Dès que les tables furent levées, le roi, la reine, messire Gauvain, Lancelot et Bohor de Gannes s'assirent sur la même couche, et d'après l'invitation du roi, Lancelot rendit compte de tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il était allé en quête de messire Gauvain. Il ne lui était permis comme on sait d'en rien cacher. Les grands clercs chargés d'en former un livre sincère les ajoutèrent à toutes celles qui leur avaient été déjà racontées. Puis Lancelot demanda des nouvelles de Lionel, depuis longtemps parti dans l'espoir de le retrouver. De son côté, Artus rappela la façon dont Bohor était arrivé à la cour, ses prouesses contre tous les chevaliers de sa maison, et comment il les avait obligés à monter dans la charrette. Ce récit fut des plus agréables pour Lancelot. « Beau cousin, dit-il à Bohor en l'embrassant,
« continuez à faire parler le monde de vos
« prouesses, et ne vous arrêtez pas en si beau
« chemin. Jamais ne refusez votre aide à de-
« moiselle opprimée, ni votre conseil à toutes
« celles qui en auront besoin. — Ah ! Lan-
« celot ! Je ne serais pas votre cousin, si j'y
« manquais un seul jour de ma vie. »

La semaine fut des plus heureuses pour Lancelot. Le roi lui faisait plus d'honneur qu'il ne

pouvait souhaiter ; il voyait à son gré la reine qui volontiers cédait à tout ce qu'il lui plaisait de demander. Cependant, il lui fallut partir pour s'acquitter à l'égard du Chevalier vermeil. La reine lui donna congé en cachant ses larmes et ses tristes pressentiments. Il chevaucha trois jours sans trouver aventures. Le quatrième, ayant pris un chemin assez rarement fréquenté, il aperçut, quelque peu devant lui, un chevalier seul, couvert de riches et fortes armes, heaume, haubert, écu, lance et épée. Il le joignit, le salua et satisfit à sa demande en lui apprenant qu'il était Gaulois d'origine.

« Mais, dit le chevalier, avez-vous jamais « été à la cour du roi Artus ? — Oui, souvent « même. — Et, sans doute, vous y avez vu la « reine ? — Assurément. — Vous pouvez donc « hardiment dire que vous avez vu la plus dé- « loyale de toutes les dames. — Pourquoi ? « fait vivement Lancelot. — Vous allez le sa- « voir. Comme je me trouvais à la cour du « preux et noble roi Artus, une demoiselle « arriva sur un palefroi, venant annoncer au « roi que Lancelot était mort en implorant « son pardon pour avoir partagé la couche de « la reine. La demoiselle avait ajouté qu'elle « apportait la preuve de ce qu'elle avait dit. — « Et quelle était cette preuve ? — L'anneau « même que la reine avait donné comme

« druerie à Lancelot et que celui-ci voulait qu'on
« lui rendît. La reine avait repris l'anneau,
« l'avait reconnu pour celui qu'elle avait donné,
« et même avait avoué qu'elle aimait Lancelot
« et ne lui avait rien refusé de ce qu'il avait
« demandé. Que vous en semble, chevalier ?
« N'est-elle pas telle que j'ai dit tout à l'heure ?
« — Sire chevalier, » dit Lancelot, après un moment de silence, « vous avez dît folles paroles, si vous n'êtes en mesure de les soutenir. — Il n'y a qu'un chevalier au monde
« devant qui je n'oserais le répéter. — Et
« quel est ce chevalier ? — C'est Lancelot du
« Lac, le fils du roi Ban de Benoic. Mais il y
« a plus d'un an qu'on le tient pour mort ; lui
« donc excepté, je soutiendrai toujours que la
« reine est la plus déloyale des femmes, pour
« avoir, au lieu du plus preux des rois qu'elle
« avait épousé devant sainte église, donné son
« corps et son cœur à un autre. — Par le nom
« de Dieu ! reprit Lancelot, il y a maint chevalier en ce pays qui, s'il vous entendait ainsi
« parler, prendrait contre vous la défense de
« l'honneur de la reine. — Vous n'êtes pas de
« ceux-là, j'imagine ? — Qu'en savez-vous ? —
« Si vous en êtes, montrez-le, car je soutiens
« tout ce que j'ai avancé contre elle. — Vous
« avez menti ! — Gardez-vous donc de moi ?
« — Vous de moi également, » fait Lancelot.

Ils laissent aussitôt courir leurs chevaux et reviennent l'un sur l'autre. Ils frappent d'abord sur les écus peinturés, dont ils font éclater le vernis, l'or et l'azur. Le chevalier brise son glaive, Lancelot le frappe assez durement pour le renverser sous les pieds de son cheval. Puis il retire à lui le glaive et le pose droit contre un arbre, comme pouvant encore lui être utile. Il descend, attache son cheval au même arbre et revient au chevalier, qui déjà s'était relevé et mis en état de bien le recevoir. Le feu semble jaillir des heaumes à chacun de leurs coups, car le chevalier était de grand cœur; mais sa défense ne pouvait longtemps durer contre Lancelot. Après avoir reçu plus de trente blessures, il se vit contraint de crier merci, en rendant son épée. « Je ne veux pas de ton épée, fait Lan-« celot, je veux ta vie. — Ah! franc cheva-« lier, recevez-moi à merci! vous ne pouvez « loyalement me refuser. — Eh bien, je l'ac-« corderai si tu consens à faire tout ce que je « dirai. — J'y consens d'avance. — Vous allez « d'abord déclarer que ma dame la reine est « de toutes les dames de la terre la plus loyale. — Oui, Sire, je le reconnais. — Ce n'est pas tout : « sans prendre répit, vous allez vous rendre à « la cour, et vous implorerez le pardon de la « reine, pour tout ce que vous avez osé dire. « Si elle vous demande qui vous envoie, vous

« lui direz que c'est son chevalier. Et gardez-« vous à l'avenir de jamais rien dire qui ne « soit à l'honneur et à la louange de la reine, « si vous ne voulez en être rudement châtié. « Maintenant, j'entends savoir votre nom.

« — J'ai, dit-il, nom Margonde du Noir-« Chastel. — Et où alliez-vous ? — A un tour-« noi qui doit avoir lieu demain. Il est donné « à l'issue de cette forêt par les chevaliers du « Chastel-aux-dames contre ceux du Chastel-« aux-pucelles. Les deux camps seront nom-« breux, riches en vaillants et puissants jou-« teurs. Je n'irai pas, puisqu'il faut me rendre « à la cour du roi; mais, sire, avant de m'é-« loigner, ne voudrez-vous pas m'apprendre « le nom de celui qui m'a outré ? — Vous le « demanderez à la reine qui saura bien vous le « dire. » Le chevalier s'éloigna en se dirigeant vers Karadigan où il avait appris que se trouvait la reine. Nous l'y laissons aller pour retourner à Lancelot.

CXVI.

Lancelot, après avoir quitté Margonde, ne chevaucha pas longtemps sans croiser un écuyer monté sur un vigoureux roncin, et soutenant dans ses bras un chevalier navré. « Bel ami,

« lui dit-il, je te prie de me dire par qui ce « chevalier fut ainsi navré. — C'est, répond l'é- « cuyer, par celui qui se tient au Plessis. — Et « pour quelle raison ? — Parce que mon seigneur « est chevalier de la reine Genièvre. C'est Do- « dinel le sauvage, le frère du duc de Cla- « rence. » Lancelot connaissait bien Dodinel; il demanda à quelle distance était le Plessis. — « A la distance d'une demie lieue; si vous vou- « lez y aller, voici le droit chemin. »

Lancelot broche des éperons et bientôt arrive devant une haute tour bâtie sur marais : dans le pré voisin étaient tendus quatre riches pavillons. Un grand chevalier armé de toutes pièces paraît et vient lui demander qui il est? — « Je « suis de la maison du roi Artus. — Si vous êtes « des chevaliers de la reine, gardez-vous, je « vous défie; et sachez que vous aurez à vous « défendre non-seulement de moi, mais de « tous mes hommes. — Je suis des chevaliers « de la reine : mais je voudrais savoir comment « vous pouvez haïr la plus loyale dame du « monde. — Je hais non-seulement la reine, « mais tous ceux qui l'aiment. — Par sainte « Marie ! vous mourrez, vous et tous ceux que « je saurai ses ennemis. — Vengez-la donc, si « pourtant vous le pouvez. »

Cela dit, ils s'éloignent, embrassent leurs écus, baissent leurs lances et reviennent l'un sur

l'autre. Les écus sont frappés, faussés, dépecés : le chevalier tranche même un coin de celui de Lancelot, mais son glaive éclate sur les mailles du haubert. Lancelot, plus adroit, fend l'écu, entr'ouvre le haubert, perce les entrailles du chevalier et le jette mort devant son pavillon. Il retirait à lui le glaive sanglant, quand sortent des autres pavillons dix chevaliers, le glaive dressé, l'écu suspendu au cou. Lancelot retourne son cheval, et fort heureusement pour lui, jamais en ce temps-là plusieurs chevaliers n'auraient attaqué de front un seul adversaire. Il eut donc facilement raison des deux premiers; son glaive éclata dans le corps du troisième. Alors mettant l'épée au poing, il s'élance tour à tour sur chacun des autres, il fend le heaume, traverse la coiffe et pénètre dans le crâne du premier. Lui mort, il se prend au cinquième et l'abat sans connaissance; les autres ont beau courir de droite et de gauche sur lui, il est assez vif, assez léger, assez vigoureux, son épée est d'assez bonne trempe pour les cribler de blessures et si bien les éparpiller, que désespérant de le vaincre ils prennent le parti de rester à distance. Comme ils rentraient dans leur pavillon, un grand chevalier couvert d'armes noires sort de la tour et les gourmande de reculer devant un seul homme. Lui-même approche de Lancelot : « Vous allez, dit-il,

« m'apprendre qui vous êtes. — Je suis un che-« valier de madame la reine Genièvre. — J'en « ai regret; car vous êtes de grande prouesse. « — Pourquoi ce regret? — Parce que vous ne « m'échapperez pas vivant. » Il va aux pavillons, y prend deux glaives au bois gros et court, au fer bien tranchant : il en donne un à Lancelot et garde l'autre. Leur premier choc fut des plus rudes; le noir chevalier entr'ouvre l'écu, démaille le haubert, mais ne peut effleurer les chairs. Lancelot, plus heureux, après avoir percé l'écu et le haubert, enfonce dans l'épaule le fer de sa lance; le chevalier roule à terre. Lancelot allait descendre pour continuer le combat s'il en était besoin; mais voilà que ceux qu'il venait de contraindre à quitter la partie sortent pour la seconde fois du pavillon pour prendre leur revanche. Lancelot avance sur eux l'épée au poing, fait voler des arçons le premier, tranche heaume, écu, haubert, et les décide tous à tourner encore le dos. Ils se perdent dans la forêt voisine où il n'essaie pas de les poursuivre. Mais il revient au noir chevalier à demi relevé, et lui arrachant le heaume : « Rends-« toi, si mieux n'aimes mourir. » Il haussait déjà l'épée et allait frapper : « Pour Dieu, « arrêtez, gentil chevalier! Voici mon épée; « recevez-la.

« — Apprends-moi d'abord, dit Lancelot, d'où

« provient ta haine contre les chevaliers qui
« se réclament de la reine. — Je vais vous le
« dire : L'an passé, nous chevauchions moi et
« mes deux frères dans la forêt des Epes;
« c'était un lundi, le roi Artus y chassait, et
« la reine l'avait accompagné. Bientôt, nous
« rencontrâmes un chevalier qui nous devait
« compte du meurtre d'un de nos cousins;
« nous parvînmes à le saisir et nous le liâmes
« à la queue d'un de nos chevaux. Ainsi le traî-
« nions-nous, quand vint à passer la reine.
« Touchée de pitié, elle nous pria de le déta-
« cher, en ajoutant que nous en avions assez
« fait; mais voyant que nous refusions de la
« satisfaire : Vous le ferez donc malgré vous,
« dit-elle, mes chevaliers sauront bien vous y
« contraindre. Le combat s'engagea; mes deux
« frères y perdirent la vie, notre ennemi fut
« délivré, et j'aurais eu le sort de mes frères
« si je n'avais pris le parti de fuir. Dévoré de
« douleur et de courroux, je gagnai cette tour
« qui m'appartenait et je fis, en présence de
« mes hommes, le serment de ne laisser passer
« aucun chevalier qui se réclamerait de la
« reine, sans le mettre à mort ou le retenir en
« prison. J'ai eu déjà fréquemment l'occasion
« d'exercer ma vengeance; plus d'un chevalier
« en est mort, d'autres sont demeurés prison-
« niers. Aujourd'hui, je suis à mon tour vaincu :

« il dépend de vous de me prendre à merci ou « de me tuer : mais si, comme il me semble, « vous êtes le meilleur chevalier du monde, « vous devez en être le plus débonnaire et le « plus compatissant. — Dieu, dit Lancelot, « m'est témoin que tu n'auras merci qu'en « faisant ce que j'ordonnerai. — J'y consens « d'avance. — Tu promettras en loyal cheva- « lier de ne provoquer jamais homme qui se « réclamerait de la reine. De plus, tu te ren- « dras à la cour du roi Artus, tu te présenteras « devant la reine de la part de son chevalier, « et tu demeureras son prisonnier. — Je le « ferai, puisque j'y suis tenu. Mais, sire, le « jour baisse, vous plairait-il d'héberger chez « moi cette nuit? — Non, répond Lancelot, je « dois faire diligence pour gagner à temps le « Chastel aux pucelles, où se doit tenir un « tournoi. Avant de nous séparer, apprenez- « moi votre nom. — On m'appelle Meliadus « le noir. »

Ils se séparèrent, et Lancelot chevaucha rapidement sur un chemin ferré qui traversait une belle prairie. Quand la nuit tomba, il s'en alla frapper à la porte d'un ermitage. L'ermite ouvrit, mit le cheval à couvert, et pendant que notre chevalier se désarmait, le prud'homme alla couper dans son courtil une charge d'herbes pour la litière et la nourriture du cheval :

car d'avoine ou de foin, on n'en trouvait pas chez lui. Lancelot ne dormit jamais mieux que cette nuit, après avoir pris de bon appétit le pain, le vin qui lui étaient offerts dans cet humble asile. Le lendemain au point du jour, l'ermite lui chanta une messe du Saint-Esprit, puis il s'arma, monta et prit congé du bon homme, pour entrer dans la forêt de Gueudeberc. Quand il fut à la sortie, il aperçut deux camps distincts occupés par plus de deux mille chevaliers. C'était l'assemblée que Margonde lui avait indiquée. En approchant davantage, il découvrit les deux châteaux appelés le Chastel aux dames et le Chastel aux pucelles, tous deux de belle apparence et séparés par un grand cours d'eau appelé l'*Oscure*.

Après s'être arrêté quelque temps à les regarder, il se rapprocha de la plaine où le tournoi commençait. Il vit fournir de nombreuses joutes, il vit bien des champions plus ou moins rudement renversés. Ceux du Chastel aux pucelles, quoique moins nombreux, gardaient cependant l'avantage, grâce à deux chevaliers dont Lancelot suivait des yeux les mouvements et les prouesses. Ils étaient armés d'armes blanches, aucun de ceux de l'autre camp ne pouvait soutenir leur atteinte. Ils ne revinrent sur leurs pas qu'après avoir vu ceux du Chastel aux dames quitter une seconde fois la

partie pour essayer de défendre leurs retranchements. Mais les chevaliers aux Pucelles profitant de leurs avantages les tinrent assez de court pour les obliger à lâcher encore pied en rentrant avec précipitation dans leur château.

Lancelot avait toujours suivi des yeux les deux chevaliers, et leurs prouesses lui donnaient grande envie de les mieux connaître. Assurément, pensait-il, ils doivent être de la maison du roi Artus. Un valet s'approchant alors de lui : « Sire, dit-il, les dames assises « devant les créneaux vous saluent, et, par la « chose que vous aimez le mieux, elles dé« sirent savoir lesquelles, des Dames ou des « Pucelles, vous entendez défendre. Elles vous « verraient volontiers soutenir leur cause, et « elles sont un peu surprises que vous n'ayez « encore pris aucune part au tournoi. — Bel « ami, répond Lancelot, annonce-leur qu'elles « verront bientôt de quel côté j'entends me « ranger. » Le valet s'éloignait quand approche une demoiselle : « Sire chevalier, dit-elle à « Lancelot, passez-moi votre écu. — Eh demoi« selle! qu'en voulez-vous faire? — L'em« ployer mieux que vous ne faites. — Mais « enfin de quelle façon? — Je l'attacherai à « la queue de mon cheval, et je le ferai pro« mener entre les deux camps, en l'honneur

« des bons chevaliers qui viennent aux tour-
« nois regarder ce que font les autres et n'osent
« y prendre part. »

Lancelot confus de ces paroles baisse la tête au lieu de répondre : il broche des éperons vers le Chastel aux dames, et s'arrête entre les fuyards et ceux qui les poursuivaient. Puis serrant l'écu contre sa poitrine et brandissant le glaive, il s'élance dans la presse des chevaliers aux Pucelles. Après avoir abattu le premier qu'il rencontre, il empoigne son épée et commence à faire plus d'armes que n'en avaient même accompli les deux chevaliers de l'autre parti. Les fuyards reprennent courage; ils le rejoignent : on le voit occire chevaux et chevaliers tout ensemble, couper poings, bras, têtes, épaules, pieds et cuisses en se frayant un passage où son cheval l'entraîne. Rien ne peut garantir celui qui reste à portée de sa furieuse épée : on s'émerveille; les uns perdent, les autres reprennent courage.

Les deux chevaliers qui s'étaient si vaillamment montrés et qui avaient assuré la victoire aux Pucelles, reparaissent alors et viennent l'un après l'autre essaier d'arrêter le champion des Dames. Lancelot en les voyant approcher se détourne; il sent que, dans la fureur où l'ont mis les brocards de la demoiselle, il pourrait bien les blesser trop gravement ou même les

tuer ; ce qui pour la chevalerie serait un trop grand dommage. Mais l'un des deux lui ferme la voie, et de son glaive allongé l'atteint assez rudement pour le renverser sur l'arçon de la selle : peu s'en fallut qu'il ne tombât. Lancelot se redresse, hausse l'épée et la fait descendre sur le heaume qu'il entr'ouvre ; elle pénètre dans le crâne. Le chevalier tombe et vingt chevaux lui passent et repassent sur le corps. Son compagnon le croit mortellement frappé : il veut le venger en frappant Lancelot de son glaive en pleine poitrine : les mailles du haubert ne l'arrêtent pas, et si le fer ne se fût pas détaché de la hante, c'en était fait de notre héros. A son tour Lancelot entr'ouvre les mailles du haubert, coule son épée jusqu'au gros os : le chevalier quitte les arçons et semble avoir reçu le coup mortel. Les champions des Pucelles désespérant de vaincre les champions des Dames regagnent leurs retranchements. Peu à peu le silence se fait autour des victimes de la journée. Mais Lancelot s'inquiète des deux chevaliers dont il avait seul arrêté les prouesses. Le premier à demi relevé cessa de se plaindre en reconnaissant Lancelot, quand il approcha la tête découverte. « Sire, dit-il, « soyez le bien venu, comme le meilleur che- « valier du monde ! Vous auriez voulu ne pas « m'assaillir, je l'ai vu ; c'est moi qui vous y

« contraignis et je fus justement payé de mon « outrecuidance. — J'ai grand regret de vous « avoir blessé : veuillez, sire, m'apprendre qui « vous êtes, je vous prie. — Je suis de la mai« son du roi Artus, et mon nom est Hector « des Mares ; mon compagnon que vous avez « plus gravement blessé est Lionel, votre cou« sin germain.

« — Sainte Marie ! » s'écrie Lancelot. Et sans ajouter un mot, il se fait conduire auprès de Lionel dont l'extrême pâleur accusait assez le sang qu'il avait perdu. « Bel ami, lui dit-il, « je suis votre malheureux cousin Lancelot : je « ne veux pas vous survivre si j'ai causé votre « mort. » Ces paroles semblent faire oublier à Lionel toutes ses douleurs. « Je me sens « guéri en vous voyant, » s'écrie-t-il. Lancelot le soulève et le presse dans ses bras. « Il y « a, dit Lionel, plus d'un an que je suis « en quête de vous : grâce à Dieu ! je vous ai « trouvé. Mais à vos grands coups, j'aurais dû « plutôt vous reconnaître. Quel autre pouvait « montrer tant de prouesse ! »

Tout ce que disait Lionel ne rassurait pas Lancelot sur la gravité de ses blessures. Lionel de son côté demandait avec inquiétude des nouvelles d'Hector. Lancelot l'ayant assuré que ses plaies n'étaient pas mortelles, il fit un grand effort et accompagna son cousin jusqu'au lit

de son ami. Cependant qui pourrait dire la joie des Dames, pour la victoire que leurs champions venaient de remporter ! Elles allèrent au-devant de Lancelot, parées de leurs plus riches atours. « Bien venu soit, disaient-elles, « le meilleur des bons, la fleur de tous les « prud'hommes présents et futurs ! »

Il consentit à passer la nuit dans leur château avec ses deux amis. Après un somptueux manger, ils allèrent s'asseoir au bout d'un banc (1) où Lancelot voulut bien les satisfaire en leur contant comment il avait eu raison de Meleagan, et comment il allait se justifier à la cour de Baudemagus contre l'accusation de l'avoir déloyalement mis à mort.

« Le terme approche, dit-il, où je dois être « à Huidesan ; je partirai donc demain matin. « Vous, Lionel, vous retournerez à la cour du « roi Artus ; vous y trouverez votre frère Bohor, et vous lui direz de par moi que jamais chevalier ne peut monter en prix, s'il « s'arrête à la cour trop longtemps. S'il veut « faire bien parler de lui, il ne doit pas demeurer plus d'un jour dans les mêmes lieux. »

Après avoir passé une partie de la nuit à danser et caroler avec les dames, Lancelot fut

(1) « Ils s'assirent ensemble au chief d'un banc. » (Msc. 339, f° 114.)

conduit à son lit et dormit quelques heures. Au point du jour, il revêtit ses armes, monta et recommanda à Dieu les dames du château, Hector et son cousin Lionel. Bientôt il se trouva dans la grande forêt de Sarpenne. Mais ici notre conte le quitte pour revenir à Margonde du Noir-chastel et à Meliadus le noir qu'il avait envoyés à la reine Genièvre.

Margonde arriva à Camalot vers Primes. A son heaume décerclé, à son écu déchiqueté, à son haubert démaillé, il était aisé de voir qu'il avait soutenu une lutte terrible. En descendant de cheval il demanda qu'on le conduisît devant la reine. « Savez-vous, dit Genièvre « quand il approcha, quel est ce chevalier? « — Non : seulement il semble avoir été mis « à rançon, tant ses armes sont en mau« vais état. » Elle se lève pour se rendre dans la salle. Margonde se jette à ses pieds et lui crie merci : « Dame, je vous suis envoyé par « celui qui m'a conquis. » Il conte alors fidèlement pour quelle raison il avait lutté contre un preux chevalier qui ne voulut pas lui dire son nom, mais lui conseilla de le demander à la reine. « Quelles armes portait ce cheva« lier? » Margonde les devise (1), et recon-

(1) Il portait alors d'or à la face d'azur chargée de trois macles.

naissant celles de Lancelot, elle se mit à rire involontairement. « A qui, reprit-elle, pen-« siez-vous avoir affaire ? — Je ne sais, ma-« dame, mais assurément au meilleur chevalier « que j'aie jamais rencontré. — Vous dites vrai, « il n'a pas son pareil au monde ; et vous avez « donc été peu sensé quand, en sa présence, « vous avez médit de moi. Je suis même éton-« née qu'après vous avoir entendu il vous « ait reçu à merci. Apprenez que c'est Lan-« celot, le bon, le cent fois renommé. — Par « Sainte croix, reprit Margonde, je ne me sou-« cie plus d'avoir été vaincu : ce m'est, au « contraire, grand honneur d'avoir quelques « instants lutté contre un si merveilleux che-« valier. Je m'en serais bien gardé, si j'avais pu « deviner qui il était. — Margonde, fait la reine, « pour l'amour de Lancelot, vous n'aurez pas « à vous plaindre de votre prison. Prenez le « temps de guérir vos plaies, puis retournez « dans vos terres, libre comme vous le fûtes « jamais. » Il rendit grâces à la reine, et elle s'éloigna en le recommandant à Dieu.

Pendant que Margonde était encore retenu à la cour pour y rétablir sa santé, Meliadus le noir y arriva, se présenta devant la reine, et se reconnut prisonnier de par son chevalier. Il conta sa mésaventure et la mauvaise coutume qu'il avait suivie devant sa maison du

Plessis. Au lieu d'en concevoir un ressentiment trop mérité, la reine qui le savait bon chevalier le retint de sa maison. Meliadus fit depuis maintes prouesses qui lui acquirent un grand renom. On en reparlera dans le livre du Graal (1), quand on racontera la guerre que Lancelot fit à Claudas de la Deserte, pour venger la mort de son père le roi Ban de Benoïc.

La semaine ne passa pas sans que Lionel et Hector ne reparussent à la cour. En entendant raconter les nouveaux exploits de Lancelot devant le Chastel aux dames, le roi Artus répétait volontiers qu'on ne pouvait lui comparer en valeur et bonté un seul chevalier vivant. « Mais « je gémis, ajoutait-il, de le voir toujours er- « rant ; car il y a maintes gens qui, pour sa « grande chevalerie, voudraient bien qu'il ne « fût plus au monde. »

Lionel eut grand soin de rapporter à son frère Bohor les recommandations de Lancelot;

(1) Je crois que l'auteur du *Lancelot* et de la *Quête du Graal* emprunte, en passant, à la légende poétique de Tristan (bien plus ancienne que le roman en prose de *Tristan*), le nom du père de Tristan, Meliadus le Noir (originairement *Meriadec*). Au récit des faits de Meliadus sont consacrées plusieurs *laisses* de la Quête du Graal, et la première partie du roman de *Guiron le courtois*, composé vers la fin du treizième siècle, longtemps après celui de Tristan.

et Bohor les entendit avec une certaine honte. « Monseigneur Lancelot, dit-il, a raison : ce « n'est pas dans l'oisiveté qu'on peut jamais es-« pérer de monter en prix. » Et aussitôt, rentrant à son hôtel, il se fait armer, sauf de la tête et des mains, puis revient demander congé à la reine et au roi. Pour Lionel, il était contraint de séjourner pour laisser à ses plaies le temps de se fermer. C'est maintenant de Bohor et de ce qui lui arriva que nous devons parler.

CXVII.


OHOR avait pris la voie qui conduisait au royaume de Gorre, dans l'espérance de rencontrer Lancelot. Après avoir chevauché deux jours sans trouver aventure, il s'engagea dans la forêt de Landone, pour avoir moins à souffrir de la chaleur du jour ; car on était autour de la Saint-Jean le bouillant. Il venait d'ôter son heaume, quand il fit rencontre d'une belle demoiselle qu'il s'empressa de saluer. Elle le regarda, et frappée de sa beauté, de sa jeunesse et de sa bonne mine : « Sire, dit-elle, je ne sais qui « vous êtes ; mais si vous avez une bonté égale « à la beauté que Notre-seigneur vous a don-« née, vous devez être grandement prisé.

« — Demoiselle, répond Bohor, vous me « raillez peut-être ; mais si vous pensez ce que « vous dites, la beauté que vous croyez voir « en moi serait bien mal employée, si la bonté « n'y répondait pas.

« — Voulez-vous consentir à me suivre ? « L'occasion ne vous manquera pas de mon- « trer ce que vous pouvez valoir.

« — Mais, demoiselle, si Dieu m'a donné « la bonté que vous dites, je devrais l'igno- « rer, pour ne pas tomber dans le péché d'or- « gueil. Je vous suivrai cependant, partout où « il vous plaira d'aller. »

Ils arrivèrent vers le soir à l'issue de la forêt, et bientôt ils se trouvèrent devant un château de somptueuse apparence. « Ce château, « dit la demoiselle, ne vous semble-t-il pas « fort et plaisant d'aspect ? — Assurément. — « Plaignez donc celle qui devrait en être dame « et qu'on a déshéritée ? — Je la plaindrais plus « volontiers, répond Bohor, si elle avait à re- « gretter un ami. Quant à la perte d'un héri- « tage, elle doit savoir que Dieu peut le lui « rendre, et elle n'en doit pas démener grand « deuil. Mais de quelle dame entendez-vous « parler ?

« — De ma sœur, sire, plus belle et plus « vaillante que je ne puis être. Ce château lui « appartenait et tout le pays d'alentour, nommé

« la terre des Bruières. Le comte Alou qui « en était seigneur avait en mourant laissé ses « domaines à nous, ses deux filles (1). L'année « même de sa mort, notre oncle Galides, le sei- « gneur du Blanc chastel, à l'entrée de Gorre, « vint nous visiter et reçut de nous le bon ac- « cueil auquel il avait droit. Le lendemain, il « nous prit à part : — « Belle nièce, dit-il à ma « sœur, je vous ai mariée. — A qui, bel on- « cle ? fit-elle. — A mon sénéchal, bon et « preux chevalier ; vous ne pouviez être mieux « pourvue. — Bel oncle, reprit ma sœur, c'est « au contraire le plus déloial des chevaliers ; « sachez que j'aimerais mieux être brûlée vive « que de jamais être sa femme épousée.

« — Vous l'épouserez pourtant, fit notre « oncle, de votre bon ou mauvais gré. — Par « bonheur, oncle, vous n'êtes pas mon suze- « rain, et vous n'avez pas le droit de me con- « traindre. — Au moins puis-je jurer de vous « dessaisir de votre terre. » Il nous quitta « sans prendre congé, et reparut bientôt ac- « compagné d'une grande armée. De tout notre « héritage ils ne nous ont laissé qu'un seul « château dans lequel nous vivons enfermées.

(1) Les filles pouvaient hériter du fief paternel, mais à la condition de recevoir un époux, présenté ou, pour le moins, agréé par le suzerain ou le chef de la famille.

« Vainement ma sœur essaya de le fléchir, Ga-
«. lides jouit de ce qu'il nous a enlevé. Un
« jour cependant, nos chevaliers eurent le
« bonheur de ramener prisonnier son fils :
« nous le retiendrons tant que notre terre ne
« nous sera pas rendue. Mon oncle assiége
« maintenant le seul château qui nous reste,
« et il a juré de ne pas retourner avant qu'on
« ne lui ait ramené son fils. Nous avons déjà
« perdu plus de cent chevaliers; mais heu-
« reusement le château est fort et peut sou-
« tenir bien des assauts.

« — Certes, demoiselle, dit Bohor, votre
« oncle a le cœur très-cruel : pourrais-je pé-
« nétrer dans votre château?

« — Si vous voulez bien le souhaiter, je
« puis vous y introduire. — Ah demoiselle,
« je ne dormirai pas d'un bon somme, tant
« que je n'aurai pas éprouvé comment les gens
« de votre oncle savent armes porter. »

La nuit tombait, ils s'arrêtèrent chez un va-
vasseur, homme de la demoiselle. A l'aube
du jour, Bohor revêtit ses armes et demanda
à quelle distance était le château? « A dix
« lieues anglaises (1), répondit la demoiselle,
« nous y serions dans quelques heures; mais
« pour y pénétrer en trompant la surveillance

(1) Dix milles.

« des assiégeants, nous devrons attendre le « soir. Nous entrerons par une fausse poterne « que j'ouvrirai, la nuit venue (1). » Elle parlait encore quand ils voient approcher quatre chevaliers bien armés et bien montés. « Je suis « perdue, s'écrie la demoiselle. Voyez-vous le « premier de ces hommes ? C'est le Sénéchal, « que ma sœur refuse d'épouser. Il me tuera « si vous ne me sauvez de sa fureur.

« — N'ayez garde, demoiselle ; rendez plutôt « grâce à Notre-seigneur de nous l'avoir ainsi « livré. » Bohor replace son heaume, prend de la main des écuyers son glaive et son écu, pendant que le Sénéchal reconnaissant la demoiselle s'écriait : « Amide, Amide ! Vous allez « mettre fin à la guerre, ou vous subirez la « prison de monseigneur votre oncle. — Par « le nom de Dieu ! répond Bohor, vous avez « trouvé qui saura l'en défendre. — Serait-ce « vous, par hasard ? — Au moins le ferai-je à « mon pouvoir. » Aussitôt ils lancent leurs chevaux l'un contre l'autre : mais le glaive du

(1) Poterne, *Porta externa* ou, suivant Littré, *posturale*, sentier dérobé, ou *posterior porta* suivant Ducange. C'est une porte secrète qui permettait aux assiégés de sortir sans être vus. *Fausse* poterne, c'est-à-dire porte dissimulée. Il est à regretter de ne pas trouver, dans le beau Dictionnaire de M. Viollet-le-Duc, l'article *poterne*, ou *fausse poterne*.

Sénéchal éclate sur l'écu de Bohor, et Bohor, plus heureux, traverse l'écu et le haubert pour enfoncer le fer dans l'épaule gauche : le Sénéchal est jeté hors des arçons. Bohor retire à lui son glaive et va frapper un des trois autres qu'il étend mort à quelques pas de là. Mais, cette fois, il a laissé le fer dans la blessure : il tire l'épée, laisse les deux autres chevaliers rompre sur lui leurs lances, et frappant le premier sur son heaume, il le fait glisser de cheval, il passe et repasse sur son corps, en attendant le quatrième. Celui-ci juge mieux à propos d'éviter le sort de ses compagnons et s'enfuit rapidement. Au lieu de le poursuivre, Bohor revient au Sénéchal, comme il venait de se redresser à demi. Il le prend par le heaume, le lui arrache en lui criant de se rendre s'il ne veut pas mourir. Mais il n'avait plus la force de répondre; Bohor lui abat la ventaille et rejette sur le dos la coiffe de son haubert : le Sénéchal alors ouvre les yeux ; à la vue de l'épée levée sur sa tête : « Merci ! dit-il, je ne vous « ai de rien méfait. — Promets que tu te ren- « dras prisonnier où je t'enverrai. — J'irai par- « tout où vous voudrez, sauf dans le château « d'Honguefort. — N'est-ce pas celui que vous « assiégez? — Oui, sire; j'irais plutôt au bout « du monde. — C'est pourtant où je t'ordonne « d'aller. Tu tiendras la prison de la dame du

« château, et tu lui diras que celui qui t'envoie « se met à son service.

« — Beau sire, j'aime mieux mourir de vo- « tre main que de la sienne. — Ainsi soit! « reprend Bohor, en levant une seconde fois « l'épée sur lui. — Ah sire, arrêtez! J'irai. Mais « si l'on m'y fait mal ou villenie, le dommage « en sera pour moi, pour vous la honte. — « Tu n'as rien à craindre. Engage-moi ta foi « que tu iras. » Le Sénéchal jure, et Bohor revient à l'autre chevalier qui, tremblant de peur, lui fiance également prison. Les écuyers bandent leurs plaies, on les remonte, ils prennent le chemin de Honguefort. « En vérité, « dit la demoiselle toute émerveillée, je n'ai « rien vu de comparable à ce que vous venez « de faire : je ne crains plus rien pour ma « sœur; elle sera délivrée. »

Ils chevauchaient assez lentement, car ils devaient attendre la nuit fermée pour entrer dans le château. A l'heure de tierce, ils frappèrent à une abbaye que les ancêtres de la demoiselle avaient établie; ils s'y arrêtèrent, et laissèrent le Sénéchal et son compagnon continuer leur route jusqu'aux abords du château de Honguefort. Ils apprirent à Galides qu'un seul chevalier les avait outrés et leur avait ordonné d'aller tenir la prison de la châtelaine. — « Sé- « néchal, dit Galides, n'entrez pas dans le

« château. — Nous serions donc foi-menties ;
« nous avons juré : vous-même ne feriez pas ce
« que vous nous conseillez. — Ah Sénéchal !
« tu dois bien savoir que ma nièce ne t'épar-
« gnera pas, et qu'elle ne déteste personne
« autant que toi. — Je n'en puis mais ; ne
« dois-je pas m'acquitter ? »

Cela dit, ils appellent les gardiens de la porte, entrent dans Honguefort. La demoiselle apprend que deux prisonniers lui arrivent ; elle va au-devant d'eux. Le Sénéchal ôte son heaume, détache son épée et la lui jette aux pieds. — « Demoiselle, dit-il, je vous suis envoié par « un chevalier que je rencontrai hier matin « conduisant votre sœur. Il nous a conquis, « et nous eût tranché la tête, si nous n'a- « vions promis de nous rendre vos prisonniers. « Nous voici, faites de nos corps ce qu'il vous « plaira. »

En entendant, en reconnaissant le Sénéchal, la demoiselle sent son cœur tressaillir. Elle rougit et, d'une voix tremblante de fureur satisfaite : « Certes, Sénéchal, rien ne pouvait « autant que votre arrivée me transporter de « joie. Je vous tiens donc enfin, vous par qui « j'ai perdu mon héritage et ma liberté ! Liez- « lui, cria-t-elle à ses hommes, les pieds et les « poings ; faites disposer la perrière sur les « murs, en face du pavillon de mon oncle ;

« j'entends qu'il voie de ses yeux comment
« j'apprends ses chevaliers à voler. »

On fit ce qu'elle avait commandé. Les deux prisonniers furent introduits dans la perrière et lancés dans le camp des assiégeants, par-dessus les murs du château. Le Sénéchal vivait encore quand il tomba devant le pavillon de Galides qui reçut son dernier soupir.

Galides eût donné la moitié de sa terre pour ne pas voir son sénéchal aussi cruellement traité. Il jura de rendre la pareille à tous ceux des assiégés qui tomberaient entre ses mains. Pendant que la châtelaine se réjouissait de cette odieuse vengeance, Bohor et Amide entraient ensemble par la fausse poterne. Elle vint à leur rencontre et reçut Bohor avec les plus vives actions de grâces. Elle le conduisit dans la haute salle, le désarma, lui fit apporter une robe d'écarlate fourrée d'ermine que les deux sœurs l'aidèrent à revêtir.

« Belle sœur, dit Amide, ce preux cheva-
« lier est venu pour mettre fin à la guerre que
« nous soutenons. Je serais morte si, par sa
« prouesse, il ne m'eût arraché des mains du
« Sénéchal et de ses trois compagnons. » La demoiselle tombe alors aux genoux de Bohor :
« Ce château, dit-elle, est vôtre, et tout ce
« qu'il contient. Nous sommes tous à vous de
« cœur et de corps. — Grands mercis, demoi-

« selle, je n'exige et ne réclame rien de plus « que les moyens de vous aider. » Ils vont alors aux flambeaux visiter les chambres, les allées, plates-formes et réduits du château. De la maîtresse tour, ils voient se développer l'ost de Galides. Entre l'ost et le château s'élevait un tertre sur le plateau duquel était un pin de hauteur merveilleuse. « Quelle est, demande Bohor, « cette position? — C'est l'angarde (1), répond « Amide. Chaque jour Galides y envoie un de « ses chevaliers pour répondre au défi des nô- « tres. Nous y gagnons ou perdons tour à tour. « — S'il est ainsi, demoiselle, je voudrais « bien qu'il me fût permis d'y aller demain « tout armé, pour demander à mon tour celui « que j'aurais le désir de combattre. — Je ne « doute pas qu'on ne réponde à votre appel. ».

Revenus au palais, ils y trouvent les tables dressées et le manger apprêté. Bohor lave le premier, onzième de chevaliers; on les sert à qui mieux mieux. Les tables levées, les deux sœurs le conduisent dans un pré riant, et l'aînée ne se lasse pas de le regarder. Elle s'émerveille de la beauté dont Dieu l'a doué; elle es-

(1) Défense avancée sur une éminence; à la différence de la bretêche qui était construite en rase campagne. Ce mot *angarde* n'est pas dans le Dictionnaire d'architecture de M. Viollet-le-Duc.

time bien heureuse la demoiselle qui en serait aimée.

Les lits étaient disposés, Bohor est conduit dans la plus belle chambre et couché dans le lit le plus riche. Les demoiselles attendent pour le quitter qu'il soit endormi, et, de grand matin, leur premier soin est d'aller tous entendre la messe à la chapelle. Bohor demande ensuite ses armes : comme il laçoit son heaume, la sœur aînée vient à lui : « Sire, dit-elle, Dieu « vous donne bon jour comme il peut le faire ! « — Et vous, demoiselle, que Dieu vous bé- « nisse ! — Sire, pourquoi vous faites-vous ar- « mer de si bonne heure ? — Parce que j'ai l'in- « tention de me rendre à votre angarde. Faites « avancer mon cheval tout appareillé, » dit-il à ses écuyers. Le cheval arrive ; il allait monter, quand la demoiselle le rappelle : « Atten- « dez-moi, dit-elle, je reviens dans un instant. » Elle part et reparaît bientôt, apportant un glaive dont la hante est grosse et courte, le fer aigu et tranchant ; une riche enseigne de samit blanc y était fixée par cinq clous d'or. « Sire, dit- « elle, portez cette enseigne de par moi, et Dieu « vous accorde honneur et joie ! Si vous avez « la prud'homie de celui pour lequel elle fut « faite, vous n'aurez garde de dix des meilleurs « chevaliers de cet ost. — Pour qui fut-elle « donc faite ? reprend Bohor. — Pour Lancelot

« du Lac; mais il avait préféré celle qu'il portait « auparavant. — Demoiselle, je la garderai pour « l'amour de Lancelot; vous ne pouviez me « faire un plus riche don. » Il broche des éperons, gravit le tertre et voit plus de vingt glaives disposés autour du pin : Voilà, pensa-t-il, de quoi soutenir bien des joutes. Quand ceux du camp l'aperçoivent, on va prévenir Galides, qui faisant aussitôt approcher son neveu : « Prends tes armes, beau neveu, dit-il, et va « répondre à ce nouveau chevalier du tertre. « Mais garde-toi de lui donner un coup mortel : « quand tu l'auras outré, tu le ramèneras ici; « j'entends en faire la justice qu'ils ont faite à « mon sénéchal. »

Dès que le neveu fut à portée de Bohor : « Rends-toi, chevalier, lui dit-il, ou tu es mort. « — Par mon Dieu, répond Bohor, je ne suis « pas venu ici pour mourir ou me rendre. Gar- « dez-vous de moi. » Ils laissent courir leurs vigoureux chevaux, puis échangent de grands coups sur leurs écus qu'ils fendent et écartèlent. Celui de Bohor est le plus endommagé; mais le haubert résiste et le glaive du neveu se brise. D'un bras plus vigoureux, Bohor pénètre dans le haubert, et plonge le fer dans le cœur du chevalier qui ressent une angoisse, prélude de mort prochaine. Bohor, après avoir fait son tour, voit son enseigne devenue rouge, de

blanche qu'elle était. Il descend, attache son cheval aux branches du pin, dépose son enseigne, et, l'épée au poing, revient sur le chevalier. Comme il le voit immobile, il lui arrache le heaume et lui dit de se rendre. « Sire, « répond l'autre faiblement, pourquoi me ren-« drai-je ? — Pour sauver ta vie. — Vous pou-« vez hâter ma mort, non l'empêcher de me « saisir. — Dieu me garde de la hâter! je vais « t'aider à remonter, si tu consens à te rendre « prisonnier de la demoiselle du château. » Ce disant, il tranche un pan du cendal qui couvrait son haubert, il bande sa plaie, le remonte et le suit des yeux, comme il descendait le tertre.

Quand le vaincu se présenta devant la demoiselle, elle rendit grâces à Dieu du vaillant défenseur qu'il lui avait envoyé. On désarma le nouveau prisonnier; mais il mourut entre les bras des valets qui détachaient son haubert. Elle en ressentit une joie mêlée de tristesse, car il était de sa parenté.

Mais la douleur de Galides fut extrême en ne voyant pas revenir son neveu. Il demanda ses armes, et voulait aller lui-même le venger. Ses hommes eurent grande peine à le retenir : il consentit donc encore à envoyer ses dix meilleurs chevaliers à l'angarde. « Vous vous arrê-« terez, dit-il, au pied du tertre; et l'un après « l'autre vous avancerez. Si le premier est outré,

« le second prendra sa place jusqu'à ce qu'en-
« fin le chevalier du château soit obligé de crier
« merci. Mais gardez-vous, pour ne pas être
« honnis, de l'assaillir tous ensemble. »

Les chevaliers suivirent l'ordre; ils furent, chacun à leur tour, abattus et reçus à merci. Quand le premier entendit qu'il devait aller tenir la prison de la demoiselle, il dit qu'il aimerait mieux recevoir la mort de la main du chevalier qui l'avait outré; au moins ne sera-t-elle pas honteuse. — « Qu'en savez-vous? dit Bohor.
« — Je sais qu'on ne m'y traiterait pas avec plus
« de pitié que le Sénéchal et son compagnon,
« qu'ils ont jetés dans leur perrière et lancé du
« haut des murs dans notre camp. — Se peut-
« il que le Sénéchal ait été traité de cette façon?
« — Il n'est que trop vrai, de par Dieu! — J'en
« ai grande douleur; toutefois, il vous faut ren-
« dre à la demoiselle, ou recevoir de ma main
« la mort. — J'irai, Sire; mais si je meurs, la
« honte en retombera sur vous. — Je le sais, et
« je veux bien te dire que dans peu de temps
« ta mort serait vengée. Dis-moi ton nom, avant
« de t'éloigner. — Sire, je me nomme Pe-
« trone. »

Bohor venait de mettre hors de combat le sixième de ces chevaliers, quand parut une demoiselle montée sur un riche palefroi, vêtue d'une belle robe de samit et si bien enveloppée de sa

guimpe qu'il ne paraissait de son visage que les yeux. « Arrêtez-vous, Sire, lui dit-elle, et ne « touchez plus ce chevalier. — Pourquoi, de- « moiselle? — Je le prends sous ma garde. — « Par ma foi, avec un tel garant, il n'a plus rien « à craindre, si pourtant il jure de ne plus guer- « royer jamais la demoiselle de ce château. — « Je le promets, et rends grâce à vous, demoi- « selle, dont le secours m'est à propos venu. »

Le vaincu descend le tertre; la demoiselle s'assoit près de Bohor à l'ombre du pin, mais sans se découvrir. A mesure que Bohor abattait les champions de Galides, il les envoyait au château, à leur grand regret. Quand il fut au dixième : « Sire chevalier, lui dit-il, je vous « tiens quitte, en échange d'un petit service qui « ne vous coûtera guère. Retournez à votre « seigneur, et dites-lui que j'étais ici venu seu- « lement dans l'espoir de le combattre. Je prise « moins la prouesse dont il se vante, en lui « voyant charger dix de ses hommes de combat- « tre à sa place. N'eût-il pas mieux fait de venir « mesurer son corps contre le mien, et d'es- « saier de me conquérir? Voilà ce que je vous « charge de lui mander. — Je n'y manquerai « pas, » répond le chevalier. Et il retourna au camp, la tête, les bras et les épaules ensanglantés, le heaume bosselé, l'écu semé de trous dans lesquels on pouvait passer la main.

Il aborda Galides et lui dit : « Le chevalier du « tertre vous mande qu'il était venu en l'an« garde dans le seul espoir de vous combattre, « et il s'émerveille que vous n'ayez pas même « tenté de venger les douze chevaliers qu'il a « tués ou conquis. Il vous tient donc à moins « vaillant qu'on ne lui avait fait entendre.

« — Dieu me pardonne! il a dit vrai, répond « Galides ; je n'ai que trop attendu. » Il demande ses armes; ses écuyers lui passent sur le dos un haubert léger à doubles mailles ; un vert heaume de dur acier lui enferme la tête ; à son côté une bonne épée claire et tranchante. On lui amène son cheval entre tous le meilleur; sans aucune aide il s'élance sur les arçons. Alors le glaive levé, l'écu devant la poitrine, il broche vers le tertre qu'il gravit sans être accompagné. Bohor, à sa belle et brillante armure, à son grand destrier, juge que ce doit être Galides. Il avance sur lui, l'écu au cou, le glaive au poing. De son premier coup, Galides vise assez justement pour que le fer traverse l'écu et passe dans le haubert ; si le glaive n'eût ployé, il faisait à Bohor une blessure profonde et peut-être mortelle. Mais Bohor l'atteint sous la boucle, pénètre dans son haubert et arrive au côté gauche ; le fer de son glaive ressort dans le dos de plusieurs lignes. Les lances ayant éclaté en même temps, ils n'essaient pas une autre

course, mais se jettent à corps perdu l'un sur l'autre, en se frappant rudement des poings : leurs yeux semblent sortir de leur orbite ; puis harassés, ne se soutenant plus en selle, ils tombent étendus à quelques pas l'un de l'autre. Mais Bohor, le premier relevé, revient l'épée droite sur Galides déjà prêt à le recevoir. D'un premier coup, Galides fait entrer deux doigts de son épée dans le heaume de notre chevalier qui le repaie de la même monnaie. On voit leur sang ruisseler à travers les mailles, et le jour baissait sans qu'on pût encore présumer quel serait le vainqueur.

Enfin, Bohor commençait à prendre l'avantage, quand intervient la demoiselle qui s'était arrêtée à les regarder. « Bohor, dit-elle, par « la foi que vous devez à votre dame du Lac « et à votre cousin Lancelot, accordez-moi un « don. — Demoiselle, vous m'avez conjuré de « façon à réclamer tout ce qu'il vous plaira. « — Donnez-moi votre épée. — J'en ai plus « que jamais besoin ; la voici pourtant. — Bien ! « répond la demoiselle, je vois que vous êtes « de la bonne race. » Galides reprend cœur alors et pense qu'il aura facilement raison d'un ennemi désarmé. Il rassemble toutes ses forces et s'élance sur Bohor qui se couvre de son écu le mieux qu'il peut et lui laisse le temps de se fatiguer à force de chamailler sur lui. Puis,

quand il voit le moment propice, il s'élance, et de la boucle de son écu, lui aplatit le nazel et fait jaillir de son nez des flots de sang. Galides étourdi d'un pareil coup tombe à demi pâmé et laisse échapper son épée. Bohor s'en empare, et quand Galides revenant à lui se relève et veut la reprendre, il ne la retrouve pas et recule effrayé de plusieurs pas, opposant au moins son écu aux coups qu'il voit venir. Bohor ne perd pas de temps ; il achève de déchiqueter l'écu du malheureux Galides, en fait voler les morceaux autour de lui, dépèce et martelle son heaume, enfonce les mailles de son haubert dans la chair des bras et des épaules. Trois fois il le fait tomber à genoux et semble attendre qu'il se relève pour le renverser de nouveau. Enfin, d'un coup bien assené, il tranche les fils de fer de son heaume, appuie le genou sur sa poitrine, abaisse sa ventaille et l'avertit qu'il va lui couper la tête s'il ne crie merci. — « Merci! « merci! Je ferai tout ce qui vous plaira. —Tu « promettras donc de rendre à ta nièce la terre « que tu lui as ravie ; tu maintiendras toute ta « vie la paix avec elle ; tu lui porteras aide et se« cours contre ceux qui voudraient la dépossé« der. — Je promets tout cela. — De plus, tu « iras la trouver, et, de par moi, tu garderas « sa prison. Tu lui diras que j'ai sujet de me « plaindre d'elle ; car je lui avais envoyé le Sé-

« néchal pour tenir prison, non pour être im-
« molé, comme elle eut la cruauté de le faire.
« Ainsi permet-elle à tout le monde de m'accu-
« ser de déloyauté. J'aurais mieux aimé qu'une
« lame d'épée m'eût percé les deux cuisses. »

Galides se fit péniblement remonter en selle pour se rendre au château. Bohor cependant retournait vers la demoiselle qui lui avait demandé son épée : « Vous êtes, dit-il, la bien
« venue ! Comment connaissez-vous la Dame du
« lac, Lancelot et moi-même ? » La demoiselle alors se développe ; il reconnaît celle qui, dans la ville de Gannes, les avait autrefois conduits, son frère Lyonel et lui, à la cour de Claudas (1).
« Ah, Saraïde ! soyez mieux encore la bien ve-
« nue ! » s'écrie-t-il, et il court vers elle les bras tendus. « Quelle est donc la raison de votre ar-
« rivée ici ? — Ma dame m'a envoyée pour vous
« aviser de vous trouver, sur le midi de diman-
« che en huit, à l'issue de la forêt de Roevenc.
« Une belle aventure vous y attend. » Bohor répondit que la mort seule pourrait l'empêcher de s'y rendre. « Je vous ai, ajoute Saraïde,
« demandé votre épée, savez-vous pourquoi ?
« Ce fut pour éprouver jusqu'à quel point vous
« pouviez vous oublier pour répondre au bon
« plaisir d'une demoiselle. Je le vois mainte-

(1) Lancelot, tome I, *laisses* X et XI.

« nant : la nourriture que vous a donnée ma
« dame n'a pas été mal employée ; car vous n'a-
« vez pas hésité à vous désarmer, avant même de
« savoir qui j'étais. » Bohor l'écoute en souriant, et Saraïde lui ramène son cheval qu'il monte non sans peine, tant il était las et travaillé. En quittant le tertre, ils s'éloignèrent du château, Bohor ne voulant pas revoir la demoiselle de Honguefort. Ils entrent dans la forêt de Lonegue. A l'endroit le moins fréquenté, ils distinguent un pavillon dressé au bord d'une fontaine. Un chevalier, assis à l'entrée, se faisait désarmer par un nain et une demoiselle. Bohor lui fait un salut que l'autre lui rend courtoisement; puis Saraïde lui demande s'il voudrait bien héberger un chevalier las et harassé. — « Du
« meilleur cœur, demoiselle. » Ils descendent de cheval; trois écuyers approchent, désarment Bohor, et, l'ayant trouvé tout sanglant sous le haubert, ils vont en avertir leur seigneur qui examine et découvre que le sang provient d'une plaie au côté droit et de blessures légères. Il les humecte d'huile et les bande en déclarant qu'on n'en devait rien craindre et que Bohor ne perdrait pas une journée. Le soir, en quittant la table, le maître du pavillon lui demanda où il allait? — « En la terre de Gorre,
« et à la recherche d'un bon chevalier, messire
« Lancelot du Lac. — Le cherchez-vous pour

« son mal ou pour son bien? Si c'est pour son « mal, je voudrais que vous l'eussiez déjà trou- « vé, il vous aurait plutôt fait raison. Si pour « son bien, soyez encore mieux le bien venu, « car il n'est pas de service que je ne sois prêt « à vous rendre pour l'amour de lui. — Appre- « nez donc que Lancelot est mon seigneur lige « et mon cousin germain. Je me nomme Bohor « l'exilé. Vous plairait-il de me dire aussi à qui « je dois un si courtois accueil? — Mon nom est « Maradot le brun. »

On dressa pour Bohor un riche et beau lit au milieu du pavillon; un autre lit fut dressé pour Saraïde. Nous leur permettrons d'y attendre le jour, pour revenir à Galides que nous avons laissé comme il entrait dans le château de Honguefort.

Les deux sœurs avaient, du haut de leur donjon, assisté à tous les glorieux combats de leur chevalier. Ils avaient vu tomber Galides et ne doutaient pas qu'il n'eût perdu la liberté ou la vie. Quand on leur vint dire qu'il demandait à entrer dans le château, elles firent sonner les cloches du moûtier, les danses commencèrent, les rondes et les caroles. Les murailles du château furent couvertes de courtines et de tapisseries pour recevoir plus dignement celui qui venait de mettre à la guerre une fin si inattendue. Tous ceux qui formaient la popu-

lation, chevaliers, seigneurs et bourgeois, furent invités à prendre leurs robes de fête, et chacun de répondre :

Or i parra
Qui plus grande joie fera !

Galides arrivait tout couvert de sang et descendait devant la grande salle. Il monte au palais à grand'peine. Alors il se met à genoux devant sa nièce, lui présente son épée et se rend prisonnier, de par celui qui l'a conquis. « Belle nièce, dit-il, je vous ai fait bien des « ennuis; aujourd'hui, je vous rends toute la « terre que je vous avais enlevée; je ne vous « guerroyerai plus de ma vie et je vous défen- « drai contre tous ceux dont vous auriez à vous « plaindre. » La demoiselle, radieuse de joie, relève son oncle et lui pardonne tous les maux qu'il lui avait causés. Elle fait délivrer son fils de prison et le lui remet entre les mains.

Cela fait, elle passe dans une chambre pour revêtir sa plus riche robe ; mais Galides, qui devine ce qu'elle espère, lui dit : « Vous pen- « sez peut-être que votre chevalier va venir ? — « Assurément, sire. — Il ne viendra pas, et il « vous mande par moi qu'il croit avoir grand « sujet de se plaindre de vous. En vous en- « voyant le Sénéchal, il l'avait assuré contre « toute espèce de violence : vous lui avez fait su-

« bir un cruel supplice, et vous êtes ainsi cause « qu'il a faussé sa parole. Il eût mieux aimé, « dit-il, avoir les deux cuisses percées d'une « épée. »

La demoiselle, en entendant Galides, éclata en sanglots : « Se peut-il, hélas! s'écria-t-elle, « que j'aie, par ma folie, perdu le plus gentil « des chevaliers! Est-ce ainsi que je devais « reconnaître ses bontés? Mais si ma con- « duite a été des plus vilaines, j'entends tirer « de moi-même une vengeance digne du méfait. « Je fais vœu de partir demain matin, et de « ne m'arrêter dans aucune ville au delà d'une « nuit. Je ne mettrai qu'une haire, au lieu de « linge, sur mon corps. Je ne mangerai ni chair « ni poisson, mais seulement du pain et du vin. « Je ne monterai pas de cheval qui n'ait la « queue coupée et qui ait d'autre frein qu'un « mauvais licou de corde. Ainsi chevauche- « rai-je jusqu'à ce que je trouve mon chevalier. « Ma douce sœur qui me l'aviez amené, je « vous confie ma terre à garder, et s'il arrive « que je meure en cette quête, vous en de- « meurerez la seule dame. »

Tous ceux qui l'entendirent furent émus de grande pitié. Elle choisit pour l'accompagner quatre chevaliers, sept écuyers et trois demoiselles. Sa sœur et son oncle la convoyèrent le lendemain jusqu'à l'entrée de la forêt où Bohor

avait passé la nuit. Des quatorze personnes qu'elle emmena, il n'y en eut pas une seule qui n'eût sa robe retournée et dont le cheval n'eût la racine de la queue ensanglantée. Ici le conte laisse à parler d'elle, pour retourner à Bohor que Maradot le brun avait hébergé.

CXVIII.

Nous raconterons rapidement ses aventures, tout en regrettant de leur enlever ainsi une partie de leur agrément. L'écuyer qu'il avait laissé à Honguefort venait de le rejoindre, quand la nuit les surprit dans une grande forêt : ils y attendirent le jour. La faim commençant à les presser, l'écuyer alla à la découverte de quelque habitation, et bientôt revint annoncer qu'assez près de là se trouvaient deux pavillons bien éclairés. Ils s'y acheminèrent. Bohor entra seul dans le premier pavillon où étaient réunis deux chevaliers, deux demoiselles et deux écuyers. « Sei-
« gneurs, leur dit-il, pourriez-vous héberger un
« chevalier errant, égaré dans cette longue fo-
« rêt et mourant de faim ? — Soyez, chevalier,
« le bien venu ! » Aussitôt, les deux valets s'avancent pour le désarmer et les demoiselles leur servent à manger. Comme ils étaient à table,

Bohor entend partir du second pavillon des plaintes douloureuses. « C'est, lui dit-on, une « demoiselle, la plus malheureuse du monde, « bien qu'elle soit fille de roi et de reine, et « que son père vive encore. — Veuillez, dit-il, « me permettre de la voir. » On allume deux torches, on le conduit dans le second pavillon; il voit une demoiselle gisant étendue sur un somptueux lit. Elle était jaune et maigre, elle poussait de longs gémissements. « D'où provient « votre mal, demoiselle? lui demande Bohor. — « Vous allez le savoir, chevalier. » Elle écarte le samit qui l'enveloppait et se découvre jusqu'au nombril. Une ceinture de fer lui étreignait la poitrine au point d'en faire jaillir le sang. Une autre ceinture était rivée un peu plus bas. — « Sire chevalier, ne suis-je pas digne de com- « passion? » Alors elle lui raconta son histoire.

Elle était fille du roi Agrippe auquel le roi Nadalon, frère du roi de Norgales, reprochait la mort d'un autre de ses frères. Nadalon était venu l'assiéger dans son château de la Roche-Nabain, et avait fini par réduire les hommes qui le gardaient à la plus extrême disette. En même temps, la grande chaleur de la saison avait desséché toutes les sources de la contrée : une seule fontaine vive permettait encore aux gens de Nadalon de continuer leurs assauts. « Alors, continua la fille d'Agrippe, je jugeai

« qu'en leur ôtant l'usage de cette fontaine, je « les obligerais à décamper. Je sortis une nuit « secrètement du château, et munie d'une « fiole remplie d'un venin subtil, je vuidai cette « fiole dans la fontaine. A compter de ce mo« ment tous ceux qui en burent sentirent la « force du venin; plus de quinze cents hommes « en moururent, et Nadalon se vit contraint de « lever le siége.

« Mais ayant su, bientôt après, que c'était à « moi qu'il devait la mort de ses hommes et le « mauvais succès de son entreprise, il n'eut « plus qu'un désir, celui de se venger. J'ignorais « qu'on l'eût informé de ce que j'avais fait, et « comme un jour je chevauchais sans défiance « sur ses terres, je fus épiée, prise et con« duite devant lui. — Ne crains rien pour ta « vie, me dit-il, je te réserve à des souffran« ces plus longues. Il fit apporter ces deux « bandes de fer dans lesquelles il enferma, « comme vous voyez, mon misérable corps. — « Ah Nadalon! lui dis-je, votre vengeance est « trop cruelle. — Elle n'égale pas ton forfait. — « Au moins ai-je l'espoir de trouver quelque « jour le chevalier qui m'osera déferrer en me « vengeant de vous. — Soit! reprit Nadalon : « mais je voudrais pouvoir reconnaître celui qui « prendra ta défense. — Il portera, durant un « an et jour, l'écu que portait votre frère. — Et

« moi, dit Nadalon, je fais serment de combattre « ce vengeur, si jamais il ose se montrer. — En « ce moment, sire, je me rends à la cour du roi « Artus, dans l'espoir d'y trouver celui qui vou- « dra bien me délivrer. Mais les douleurs que je « ressens m'obligent à chevaucher à petites jour- « nées ; voilà deux mois que je suis en route. »

Bohor demanda s'il lui conviendrait d'être par lui déferrée. « Assurément ; mais, avant « de l'essaier, il vous faudra jurer sur saints « que vous me vengerez du roi Nadalon et de « tous ceux qui approuveraient mon enferre- « ment. — Je le jure. — Ce n'est pas tout : vous « porterez durant un an et jour l'écu que vous « voyez ici : s'il vient à rompre, vous le rempla- « cerez par un autre semblable. — J'y consens. « — Maintenant, vous pouvez me déferrer. »

Bohor dut user de toute la force de ses mains pour briser les deux cercles de fer. La demoiselle délivrée se fit oindre d'un onguent qui avait la vertu de raviver les chairs et de cicatriser les plaies. On disposa dans le pavillon un bon lit pour Bohor ; il y dormit profondément, ayant près de lui son écuyer. Avant de monter, le lendemain matin, la demoiselle souhaita de savoir le nom de son généreux chevalier, pour le redire à son père. « J'ai nom, lui dit-il, Bohor « l'exilé ; je suis cousin de Lancelot du Lac. » Alors ayant pris en échange du sien l'écu mi-

parti du frère de Nadalon, il demanda congé à la demoiselle et s'éloigna (1).

Un écuyer qu'il rencontra bientôt lui apprit que dans la prairie du château de la Marche, à quatre lieues anglaises de là, le roi Brangoine allait célébrer les octaves de son tournoi (2). Tous ceux qui désiraient monter en prix étaient invités à s'y rendre. Les demoiselles devaient désigner les mieux faisants ; une chaise d'or était réservée au plus fort jouteur, qui devait occuper la plus haute place à la table où seraient assis les douze chevaliers reconnus pour avoir, après lui, le mieux exploité. Il devait encore être servi du premier mets, avoir le droit de prendre pour lui la plus belle des demoiselles et de désigner celles qui seraient données aux douze autres chevaliers.

Bohor se promit bien de ne pas manquer cette occasion d'éprouver à quel degré de prouesse il pouvait monter. La rencontre de l'écuyer est

(1) Cette demoiselle enferrée et le chevalier aux mains percées d'une lame d'épée qui va suivre, ressemblent bien à Madian le Gai que Lancelot avait déferré, en arrivant à la cour. Tous ces récits qui doivent être fondés sur quelque souvenir réel, nous font entrer, mieux que les livres purement historiques, dans le secret des mœurs et des habitudes du douzième siècle.

(2) « Li rois Brangoines doit tenir les uitieves de son tornoiement. » (Msc. 339, f° 129.) *Octaves* a peut-être ici le sens de huit jours de fête.

suivie de celle d'une demoiselle montée sur palefroi pommelé. « Êtes-vous, lui dit-elle, de « ces chevaliers de la maison du roi Artus qui « vont partout en quête d'aventures ? — Oui, « demoiselle. — Suivez-moi donc et je vous « en montrerai une des plus merveilleuses. Si « vous pouvez l'achever, vous aurez droit de « vous estimer le meilleur chevalier du monde. « — Demoiselle, il y aurait folie de ma part à « me présumer tel ; pourtant, je ne refuse pas « de vous suivre. »

Ils arrivent à une maison forte, fermée de murs (1) et de fossés. La demoiselle appelle à la porte, on ouvre. Ils passent le pont tournant et descendent dans la cour où se tenait une autre demoiselle conduisant un chevalier armé de toutes pièces. « Suivez-moi, » dit la première. Ils entrent dans une belle salle, et de là dans une chambre richement ornée où, sur la plus belle couche, reposait un chevalier pâle et maigre. La demoiselle s'adressant à lui : « Sire, veuillez montrer à ce chevalier ce qu'il « est venu dans l'espoir d'apprendre. — Vous « n'avez, répond-il, qu'à lever le samit qui « couvre mon bras. » Elle tire le samit, et Bohor voit une épée que le malade tenait par la

(1) « Close de murs bateilliez et de fossez », c'est-à-dire garnis de tourelles, comme les murs d'Avignon.

poignée, et dont la pointe avait traversé la paume de son autre main. « Vous allez éprou- « ver, dit-il, si vous êtes le meilleur chevalier « du monde; car à celui-là seul est réservé « le pouvoir de me délivrer. » Alors survint le chevalier qu'ils avaient trouvé dans la cour et qui demanda à tenter le premier l'épreuve. Bohor y consentit, mais ce fut en vain qu'il essaia de remuer l'épée. — « Retirez-vous, dit le « navré, vous avez failli à l'aventure; laissez « approcher cet autre chevalier qui ne s'est « pas hâté comme vous. — Beau sire, dit Bo- « hor, est-il bien vrai que vous ne deviez es- « pérer votre délivrance que du meilleur che- « valier du monde? — Rien n'est plus certain. « — Je ne tenterai donc pas l'aventure; car je « ne suis pas le meilleur de tous. Un seul au- « rait droit de le tenter. — Vous avez raison, « reprend le chevalier qui venait d'essaier en « vain. Vous entendez parler de monseigneur « Gauvain.

« — Non, je ne songeais pas à messire « Gauvain, tout en reconnaissant que peu de « chevaliers le valent. Mais si celui auquel « je pensais tenait monseigneur Gauvain en « champ clos, et que votre vie fût en jeu, je ne « voudrais pas, pour la terre du roi Artus, être « à votre place. — Vous ne dites pas la vérité : « celui qui outrera monseigneur Gauvain n'est

« pas encore né. — Il ne naîtra donc jamais.
« — Mais, reprit le chevalier, quel est donç ce-
« lui que vous estimez le meilleur? — Je ne
« crains pas de le nommer, c'est messire Lan-
« celot du Lac. — Lancelot! Jamais on n'a pu
« dire de lui qu'il l'emportât sur monseigneur
« Gauvain; et je crois que ce n'est pas vous
« qui pourriez le soutenir. — Je le prouverais
« contre meilleur que vous n'êtes : oui, Lance-
« lot est meilleur chevalier que monseigneur
« Gauvain. — Je saurai vous contraindre à dé-
« clarer le contraire. Montons (1). »

En dépit des prières du chevalier malade, ils demandent leurs chevaux et montent. Mais avant de s'entre-frapper, Bohor prie encore l'autre de confesser la supériorité de Lancelot. — « Bien loin de là! répond-il, je vous tiens à
« menteur, et je soutiens que votre Lancelot n'a
« jamais rien fait de comparable aux prouesses

(1) On peut reconnaître ici l'antagonisme de la tradition romanesque armoricaine, et de la tradition purement galloise. Gauvain et ses frères étaient, avant Lancelot et Tristan, le type de la perfection chevaleresque. L'auteur de notre roman essaya le premier assez discrètement de lui substituer les héros de l'Armorique : Lancelot, son frère Hector et ses cousins Lionel et Bohor. L'auteur du roman de *Tristan* poursuivit le même but, et alla plus loin que l'auteur du *Lancelot*, en dénaturant le caractère consacré de Gauvain, au profit du héros de notre Cornouaille.

« de monseigneur Gauvain. — C'est ce que « nous allons voir. » Ils laissent alors courir leurs chevaux, et ils jouent si rudement des glaives que les écus sont bientôt mis à jour. Les hauberts résistent, mais le glaive du champion de messire Gauvain éclate, et lui-même est lancé par-dessus la croupe de son cheval. Bohor descend et marche l'épée en main sur le chevalier déjà relevé. Ils chamaillent pendant plus d'une heure et ne s'arrêtent un instant que par l'effet d'une égale lassitude. Le chevalier avait tant perdu de sang que, sentant le cœur lui manquer, il fléchit et tombe sans mouvement; son épée lui échappe des mains. Bohor pose le genou sur sa poitrine, arrache son heaume et jure de le tuer s'il ne se tient pour outré. — « Jamais de ma vie je ne prononce« rai ce mot! »

Bohor continuait à le frapper du pommeau de son épée. Puis il lui abat la ventaille et haussait déjà l'épée pour lui donner le coup mortel. — « Ne me tuez pas, je suis outré, je le recon« nais. — Consentez-vous à faire ma volonté? — « Sans doute. — Vous allez donc confesser que « Lancelot est meilleur chevalier que monsei« gneur Gauvain. — Hélas! je le confesse. — « Une fois guéri de vos plaies, vous irez en « quête de Lancelot, et vous lui crierez merci « des vilaines paroles que nous avons enten-

« dues. — Je le ferai. — Maintenant, quel est « votre nom? — On me nomme Agravain l'Or« gueilleux. » Il ne dit pas qu'il était frère de messire Gauvain, pour ne pas ajouter à sa confusion.

Les demoiselles et les écuyers accoururent désarmer Bohor. On le ramena dans la chambre du malade auquel il répéta que Lancelot du Lac pourrait seul le guérir. « C'est, ajouta« t-il, le plus beau chevalier du monde. » En même temps on désarmait Agravain, on examinait ses plaies qui étaient profondes. On les humecta de vin, on les couvrit d'un excellent onguent. Il resta cependant alité deux mois avant de se mettre en quête de Lancelot.

Pour Bohor, après avoir passé la nuit dans un bon lit que lui dressèrent les deux demoiselles, il prit congé du chevalier navré, et se rendit dans la prairie où devait avoir lieu le tournoi du roi Brangoine.

Son attention fut d'abord attirée par une construction en forme de loge, réservée aux demoiselles, juges du tournoi. La fille du roi, une des plus belles princesses du monde, était aux galeries; mais Bohor, qui s'était arrêté sous la loge, ne voyant pas et ne pensant pas être vu, ôta son heaume pour mieux le remettre d'aplomb. La demoiselle frappée de sa beauté le suivait des yeux et le voyait monter et se

tenir en selle comme s'il n'eût fait qu'un avec le cheval. Appelant alors une de ses compagnes : « Regardez ce chevalier, dit-elle ; que « vous en semble ? — Par Dieu, fait l'autre, s'il « est aussi bon qu'il est beau, c'est le plus ac- « compli des hommes. »

Le tournoi avait commencé ; de l'un et de l'autre parti, il y avait bien mille chevaliers. « De quel côté nous rangerons-nous ? demanda « Bohor à son écuyer ; soutiendrons-nous les « dames ou les demoiselles ? — Sire, avant de « vous répondre, regardez la plus belle des « pucelles : à ses riches habits, ce doit être la « fille du roi. » Bohor lève la tête, et la princesse se hâte de lui crier : « Sire chevalier, « vous n'arrivez pas assurément des premiers : « il faut que vous n'aiez pas d'amie, ou que « vous n'aiez aucun souci de lui agréer. » Pour toute réponse, il s'élance dans la mêlée.

Le lecteur s'attend à le voir abattant chevaliers et chevaux, rompant des lances, frappant d'estoc et de taille ; en un mot, attirant sur lui les yeux de toutes les dames. Les joutes et combats terminés, la fille du roi s'adresse à ses compagnes : « C'est à nous maintenant, demoi- « selles, d'asseoir notre jugement. Nous de- « vons désigner le mieux faisant de tous, et, « après lui, les douze meilleurs chevaliers du « tournoi. » Elles se retirent à l'écart et, sans

hésitation, elles conviennent de donner le prix au chevalier portant l'écu mi-parti. La fille du roi entend la décision et l'approuve de tout son cœur. Les demoiselles reviennent aux loges, et les chevaliers du roi y conduisent Bohor. Là, en présence de Brangoine, le prix des mieux faisants lui est décerné. Les demoiselles désignent ensuite les douze chevaliers qui avaient le plus approché des prouesses de Bohor, et le signal de la fête est donné. Elles désarment Bohor, lui lavent le visage et la poitrine que les armes avaient salis. La fille du roi fait apporter une riche robe de samit vermeil fourrée d'ermine; elle l'en revêt elle-même, sans avoir égard à la confusion dont tant de soins le remplissent.

On dresse les tables le long des prés; deux pavillons sont tendus autour d'un grand pin : dans l'un est placée la chaire d'or et la table des douze meilleurs après Bohor : dans l'autre est la table du roi et des anciens chevaliers. Bohor est contraint malgré lui d'occuper la chaire d'or; sa rougeur ne l'en fait paraître que plus beau. Les douze chevaliers élus lui présentent à genoux le premier mets; puis ils se replacent à table. Les dames servent du second mets; le roi et les vieux chevaliers du troisième; les demoiselles servent des autres à l'exception des épices que la fille du roi se

réserve de présenter. Durant le banquet, les caroles se déroulaient parmi les prés : on ne se lasse pas d'admirer la beauté, la bonne grâce, les riches atours de tant de dames et pucelles ; mais au milieu d'elles se détachait la fille du roi, et chacun s'accordait à dire que jamais n'était venue au monde dame qui pût lui être comparée en beauté, si ce n'était Marie, la très-sainte Vierge.

« Sire chevalier, dit le roi à Bohor, vous avez « conquis un grand honneur en recevant le prix « des mieux faisants. Veuillez, en conséquence, « prendre pour vous et à votre choix celle de « tant de nobles pucelles qui vous semblera la « plus belle. Vous donnerez ensuite à chacun « de ces douze chevaliers, une des plus belles « que vous aurez reconnues, après celle que « vous aurez choisie. — Est-ce, Sire, une obli- « gation pour moi de faire ce que vous venez « de dire ? — Oui ; ainsi le voulut mon père « durant son vivant, et je n'entends pas faire « autrement que lui.

« — Mais, reprend Bohor, s'il plaît au cheva- « lier qui doit choisir de ne pas user de son « droit ? — Il le peut, répond Brangoine, en se « contentant de désigner celles que devront « prendre les douze chevaliers. — Et s'il ne « choisit pas au goût de chaque parti, qu'en « arrivera-t-il ? La honte n'en retombera-t-elle

« pas sur lui? — S'il a pris conseil avant de « faire ses choix, le blâme qu'il craint ne l'at- « teindra pas. — Eh bien! Sire, vous serez donc « mon conseil : veuillez choisir à ma place. — « Je le veux bien, aussitôt que vous aurez « choisi pour vous. — Par malheur, Sire, j'ai « entrepris une quête, et il m'est interdit de « prendre femme avant de l'avoir achevée. — « Oh! la demoiselle consentirait à vous attendre. « — Sire, je sens tout le prix du don qui m'est « accordé; mais je ne suis pas libre d'en profiter. « Veuillez départir ces demoiselles à vos cheva- « liers; seulement, vous ne comprendrez pas « dans vos choix la demoiselle qui m'a donné « cette robe hier soir : il n'est pas ici de cheva- « lier digne de l'obtenir. »

Le roi fit ce que Bohor désirait : il prit tour à tour chacune des douze demoiselles et la présenta à celui qui devait l'épouser (1). Quand la

(1) Ces douze demoiselles étaient apparemment autant d'héritières de fiefs qu'elles ne pouvaient tenir qu'en épousant le chevalier désigné par le suzerain. On ne peut trop dire qu'au douzième siècle le mariage des nobles femmes était un acte politique fait sous les auspices du suzerain. Le mari recevait le *corps* avec les droits et devoirs du fief. Il pouvait aussi gagner le *cœur*, mais il n'avait pas droit de l'exiger. Les filles de rois sont encore aujourd'hui dans le même cas; et, ce qu'il y a de plus fâcheux, on leur fait un rigoureux de-

fille du roi se vit exclue de tous les choix, elle ne sut que penser; elle cacha pourtant son dépit bien mieux que les demoiselles leur surprise. « Ce chevalier, dirent-elles, si vaillant « dans les tournois, ne l'est guères au jeu des « dames; il mériterait qu'on l'appelât le beau « *mal-né* (1). »

La fille du roi ne les écoute pas : elle s'approche de la table des Douze, et s'adressant au premier :

« Sire, je vous ai mis au nombre des douze « preux; quelle récompense m'en donnerez-« vous?

« — Demoiselle, durant une année, je ne « jouterai pas sans avoir une jambe levée sur « le cou de mon cheval, et je vous enverrai les « hauberts et les armes de tous ceux que j'aurai « vaincus. » Ce chevalier avait à nom Caléas le Petit.

« — Et vous? » dit-elle au second qui se nommait Cabilor aux dures mains.

« — Je ferai tendre mon pavillon à l'entrée

voir d'accorder leur cœur à celui qui n'a pas même eu besoin d'obtenir leur agrément pour le don de leur corps.

(1) « Si devroit avoir nom li beaus malnés. » La difficulté de distinguer dans les anciens manuscrits la lettre *n* de la lettre *u* fait qu'on pourrait lire : *malvés* (mauvais).

« de la première forêt où je passerai. J'y serai « chaque jour armé, et j'y resterai jusqu'à ce « que j'aie conquis dix chevaliers, ou que je « sois moi-même conquis. Tous les chevaux « des vaincus vous seront envoyés. »

Le troisième dit : « Je n'entrerai pas dans « un seul château avant d'avoir outré six cheva- « liers dont vous recevrez les heaumes. » C'était Alfasar le Gros.

Le quatrième, Sardou le Blanc : « Je ne par- « tagerai nu à nu le lit d'aucune demoiselle, « avant d'avoir conquis quatre chevaliers dont « je vous enverrai les épées. »

Le cinquième, Maillot de l'Espine : « Pen- « dant un an, je ne rencontrerai pas de cheva- « lier conducteur de demoiselles, sans l'obliger « à combattre. Si je suis vainqueur, les demoi- « selles, prix de ma victoire, deviendront vos « servantes. »

Le sixième : « Pendant un an, je ne livrera « que des combats à outrance, et les têtes « que j'aurai tranchées, demoiselle, vous seront « envoyées. » C'était Angaire le Félon.

Le septième, Paride au Cercle d'or : « Je ne « rencontrerai nulle demoiselle conduite par « chevalier, sans obtenir d'elle un baiser, de « gré ou de force. »

Le huitième, Meldon l'Enjoué : « Pendant un « mois, je chevaucherai, la poitrine seulement

« couverte d'une chemise, le heaume en tête,
« l'écu au cou, là lance au poing, l'épée au flanc.
« Ainsi jouterai-je contre tous les chevaliers
« que je rencontrerai; et je vous enverrai les
« chevaux de tous ceux que j'aurai abattus. »

Le neuvième, Gauruscalin le Fort : « Pour
« l'amour de vous, demoiselle, je tenterai de
« saisir la reine Genièvre, fût-elle conduite par
« quatre chevaliers de sa maison, et je me ferai
« tuer si je ne parviens à vous l'amener.

« — Voilà, disent ici les chevaliers, un vœu
« bien téméraire. »

Le dixième : « Je chevaucherai sans arrêter
« tant que je n'aurai pas trouvé la plus belle
« des demoiselles : je la disputerai à qui la con-
« duira, et je vous l'offrirai comme votre serve,
« si je ne suis pas outré et occis. » C'était Ma-
laquin le Gallois.

Le onzième : « Pour tout vêtement, je n'au-
« rai que deux chemises : la mienne et celle de
« mon amie. Sa guimpe me couvrira le visage,
« mes seules armes seront la lance et l'écu. Je
« jouterai dans cet attirail contre dix chevaliers,
« et vous enverrai prisonniers tous ceux que
« j'aurai abattus. » C'était Agricol le Beau par-
leur.

Enfin, le douzième, le Laid Hardi : « Durant
« un an, le cheval que je monterai n'aura ni
« frein ni bride. Il ira où et comme il voudra,

« et je jouterai contre tous les chevaliers que je « trouverai sur mon chemin, s'ils ne sont pas « quatre. Vous recevrez les ceintures, le fer« mal, les aumônières de toutes les amies de « ceux que j'aurai pris à merci. »

Bohor seul n'avait pas encore fait de vœu : « Sire, lui dit la fille du roi, n'aurai-je à attendre « de vous aucun guerdon? — Demoiselle, à « moins d'être involontairement engagé, je se« rai votre chevalier et je soutiendrai votre droit « envers et contre tous. Une fois ma quête ache« vée, je réclamerai la conduite de la reine « Genièvre, au détriment des quatre chevaliers « qui en auront la charge, pourvu que l'un « d'eux ne soit pas messire Lancelot du Lac. — « Sire, grands mercis! » répond la fille du roi.

Les danses et les caroles se prolongèrent jusqu'à la nuit. Puis, le roi rentra au château et ses chevaliers le suivirent. A Bohor fut réservée la plus belle chambre. Mais la fille du roi avait le cœur mal à l'aise : elle savait que Bohor n'avait pas répondu à l'offre de son père, et elle en ressentait une grande douleur qu'elle ne put cacher à sa maîtresse, vieille dame, savante dans l'art des charmes et des enchantements.

« Que pouvez-vous donc avoir, belle fille? « demanda la vieille, en la voyant trembler. — « Ce qui va m'échapper et me fera mourir. — « Mourir? Ne pourrai-je donc vous venir en

« aide? Parlez; si mon sens et mon savoir ne « me trompent pas, vous jouirez de ce que « vous désirez. — Non; jamais je ne le dirai. « — Vous me le direz, belle fille; et le secret « sera gardé. Ne m'avez-vous pas toujours trou- « vée loyale, prête à tout faire pour vous? Par- « lez donc : est-ce d'amour que vous souffrez? « En ce cas, personne ne peut aussi bien que « moi vous venir en aide. — Oui, maîtresse, « j'aime plus qu'on n'a jamais aimé; et si je « suis dédaignée, je m'occirai de mes mains. « — Et quel est celui que vous aimez? — Le « meilleur, le plus beau chevalier du monde. « C'est le vainqueur du tournoi : c'est mon « cœur et mon corps, ma perte et mon gain, « ma douleur et ma joie, ma richesse et ma « misère, mon Dieu, ma croyance, mon esprit, « ma vie et, s'il faut renoncer à lui, ma mort. « — Mieux vaudrait pourtant, si vous n'êtes pas « aimée, n'y plus penser. — Comment le pour- « rai-je? Je serais aux créneaux d'une tour haute « de cent toises : si je le voyais au bas, je « m'élancerais vers lui, persuadée que l'amour, « maître de toutes les choses terriennes, me « soutiendrait dans ma chute. Ah! maîtresse, « ayez pitié de moi, si vous ne voulez pas me « voir mourir. — Rassurez-vous, belle fille, et « allez retrouver votre lit. Regardez bien cet an- « neau : je vais aller le lui présenter de votre

« part. Aussitôt, il se sentira pris d'amour et ne « manquera pas de me suivre. — Allez donc, « maîtresse, et surtout ne me trompez pas! »

La fille du roi se mit au lit : la maîtresse, un manteau sur les épaules, pénètre dans la chambre où Bohor gisait, sans être encore endormi. Quatre cierges étaient allumés. « Sire, « dit-elle, Dieu vous donne la nuit bonne! « — Soyez, dame, la bien venue! Quelle occa- « sion vous amène à cette heure? — Sire, je « viens de par ma demoiselle, fille du roi Bran- « goine. Elle se plaint durement de vous avoir « vu si mal reconnaître ce qu'elle avait fait pour « vous. —Comment donc ai-je pu lui méfaire? « — Je vous le dirai. Le tournoi avait été cé- « lébré pour donner au roi, son père, un moyen « de reconnaître celui qui méritait le mieux de « devenir l'époux de sa fille. Comme le mieux « faisant, vous aviez droit à sa main : cepen- « dant vous n'avez pas daigné la choisir. Assu- « rément elle est d'âge à être mariée; com- « ment l'avez-vous seule oubliée, bien que la « plus belle et la plus vaillante de toutes celles « que vous avez présentées aux autres cheva- « liers? Mais son dépit ne l'empêche pas de « vous envoyer son anneau, en vous priant de « le porter désormais. »

Bohor prend l'anneau et le passe à son doigt. A peine en a-t-il senti la légère pression, qu'il

est agité d'un mouvement involontaire. Jusque-là, il était demeuré vierge de corps et de pensée ; et le voilà ne songeant plus qu'à cette jeune demoiselle qu'il avait, une heure auparavant, regardée avec tant d'indifférence. « Ah ! « maîtresse, dit-il, croyez-vous que je puisse « avoir mon pardon ? Je vous crie merci : faites « que je sois accordé, au prix de telle amende « qu'il lui conviendra d'exiger.

« — Le mieux que j'y voie, répond la maî« tresse, serait d'aller lui crier à elle-même « merci, en vous mettant à son service. Si vous « le voulez, je puis vous conduire. » Bohor ne répond pas, mais passe sa chemise, ses braies(1) ; il s'enveloppe d'un manteau et suit la vieille. Quand il entre dans la chambre, la fille du roi paraît se réveiller. Elle se lève à demi, et Bohor tombant à ses genoux : « Demoiselle ! je « viens vous crier merci : prenez telle ven« geance qu'il vous plaira. » Et il tend le pan de son manteau en signe de soumission absolue.

« Sire, fait la demoiselle, levez-vous, et puis« que vous vous abandonnez à ma merci, ce « serait vilenie de vous éconduire. Je vous par« donne. » La vieille reprend : « C'est moi qui

(1) On sait qu'au douzième siècle l'usage était encore de ne pas garder de linge en se mettant au lit. Les *braies* répondaient à notre caleçon.

« décider ai de l'amende. J'ordonne, à vous « chevalier, de demeurer; à vous demoiselle, « de le bien recevoir. Soyez, à compter de ce « moment, elle à vous et vous à lui. » Cela dit, elle sort et ferme la porte sur eux.

Ainsi, les deux vierges, fils de roi et fille de roi, apprirent ce qu'ils avaient jusqu'alors ignoré : les fleurs de virginité furent répandues entre eux (1); et par la volonté divine, la demoiselle conçut cette nuit Helain le Blanc qui, depuis, fut empereur de Constantinople et passa les bornes d'Alexandre (2), comme on lit dans l'histoire de sa vie, et comme on en parlera dans la *Quête du Graal*. Dieu pardonna leur assemblement, parce qu'il ne provenait pas de péché mais d'entraînement involontaire :

(1) « Einsint sunt li dui virge mis ensemble ; fils de « roi et fille de roi. Et ce dou ques il n'avoient riens seu, « lor aprent nature. Si s'entraprochent si charnelment « que les flors de virginité sont espandues entr'aus. » (Msc. 339, f° 122.)

(2) « Et passa les bones Alexandre, » c'est-à-dire : les colonnes d'Hercule, qu'Alexandre avait à son tour franchies, si l'on en croit sa geste :

« Sire, bons conquereurs jamais teus n'ert véus ;
« Le monde avés conquis dusqu'és bones Arcu. »

Et non pas *Artu*, comme on lit dans l'édition curieusement fantaisiste de M. le comte de la Villethaseth (Dinan, 1861, p. 465). — Je ne me souviens pas d'avoir vu ce roman d'*Helain le Blanc*.

il ne voulut pas que leur virginité fût sacrifiée en pure perte ; il en fit venir un fruit meilleur et plus beau que jamais tige n'en produisit. Le vigneron donne à la vigne la façon ; le haut Seigneur insinue le surplus, c'est-à-dire le fruit. Vainement le démon se flatta d'avoir conquis Bohor ; il fut déçu, et avec lui la Dame du Lac, qui avait trouvé dans ses sorts que Bohor conserverait sa virginité (1).

Au point du jour, la maîtresse vint avertir Bohor de retourner dans sa couche. Mais en quittant ses braies, l'anneau que la vieille avait passé à son doigt tomba, et avec lui le charme qui l'avait trompé. Il en conçut un certain dépit, mais il ne laissa pas de se lever pour aller à la messe. Au retour, il se fit armer avant de prendre congé du roi. Son amie le voyant adoubé l'attira dans sa chambre : « Sire, dit-elle, vous « savez ce que nous sommes, vous à moi et moi « à vous ; cependant vous partez sans me dire « quand vous reviendrez. Prenez au moins de « mes mains ce fermail, et promettez-moi de « revenir dans six mois. Si par la volonté de

(1) La critique peut noter ici la preuve des remaniements successifs de la légende du *Graal*, dont un chevalier vierge était destiné à conclure les merveilles. Ce fut tour à tour *Bohor* de Gannes, *Lancelot du Lac* dont le premier nom avait été Galaad ; *Perlevaus* ou Perceval ; et enfin *Galaad*, fils de Lancelot.

« Dieu, vous me laissez enceinte, il conviendra « que mon père apprenne de votre bouche que « l'enfant vous appartient. » Bohor prit le fermail, l'attacha à son cou et promit de revenir dès qu'il le pourrait. Puis, ayant recommandé la demoiselle à Dieu, il monta et partit. Son écuyer, qui avait été blessé durant le tournoi, ne l'accompagna pas, contraint de rester au château de la Marche pour se remettre en état de bientôt le rejoindre.

Arrivé dans la forêt de Gloevent, notre chevalier fit rencontre d'une compagnie de gens qui, tous, voyageaient avec robes retournées et chevaux dont les queues étaient rasées. C'était la suite de la dame de Honguefort, alors en quête du bon chevalier qui l'avait réconciliée avec son oncle. Bohor salue, sans lever son heaume, la dame dont il ne voyait pas les traits sous les voiles qui l'enveloppaient : « Sire, lui dit-elle, « pourriez-vous me donner des nouvelles d'un « chevalier portant les armes blanches ? — « Pourquoi, demoiselle, le souhaitez-vous ? — « Je vous le dirai volontiers. » Et elle lui conte ce qu'il savait déjà et ce qui lui fait reconnaître la dame. Mais le juste ressentiment qu'il conservait de la mort du Sénéchal l'empêcha de se découvrir : « Je ne sais rien, dit-« il, de ce chevalier aux armes blanches, » et il s'éloigna sans plus se soucier de l'entretenir.

Au sortir de la forêt, il se trouva dans une vallée qu'une large rivière arrosait; mais il cherchait vainement un gué ou un pont qui lui permît de passer à l'autre bord, où l'on voyait s'élever un beau château entouré de murs bastillés. Comment traverser cette rivière ? Un instant après, il voit quatre ribaus sortir du château et traîner par les tresses une demoiselle en pure chemise. Il entendait ses cris déchirants : « Gentil chevalier, disait-elle en tendant les bras vers lui, secourez-moi contre « ces gloutons qui vont m'arracher la vie. »

Bohor, en l'entendant implorer son aide, reste un instant incertain de ce qu'il peut faire. L'eau était noire et profonde; son cheval, prêt à s'affaisser sous le poids des armes, semblait incapable de le passer à l'autre rive; mais il était tellement ému de pitié qu'enfin il fait un signe de croix, embrasse son écu et pousse, à renfort d'éperons, le cheval dans la rivière. L'animal, dès qu'il a perdu terre, nage et arrive à l'autre bord. Aussitôt Bohor court aux ribaus : de son glaive il atteint le premier qui tombe pour ne plus se relever; les autres étant désarmés se hâtent de fuir, et laissent la demoiselle avec son libérateur.

Elle lui rendit de justes actions de grâces, et elle allait raconter son histoire quand parut le seigneur du château : « Vous vous repentirez,

« cria-t-il, d'avoir osé prendre parti pour cette « femme. Défendez-vous! » Bohor avait eu le temps de tirer à lui le glaive resté dans le corps du ribaut; il se mit en défense, tint bon contre le premier choc et atteignit de telle force le châtelain qu'en l'abattant il lui rompit la *canole* ou colonne vertébrale. « Maintenant, fait « Bohor, veuillez, dame, me dire quelles raisons « avait ce chevalier de vous tourmenter.

« — Sire, je chevauchais ce matin sous la « conduite d'un chevalier mon ami, quand je « fus aperçue par le frère de celui que vous venez d'occire. Il m'aimait depuis longtemps, « saisit mon cheval par le frein et déjà m'em- « menait de force, quand mon ami l'arrêta, le « défia et l'abattit sans vie. Son frère accourut « avec une foule de vilains; ils entourèrent mon « ami, le saisirent et l'immolèrent devant mes « yeux. Le châtelain qui me réservait une ven- « geance plus raffinée, m'entraîna dans son « château : après mille tourments, il m'avait « condamnée à périr dans les flots. Vous m'a- « vez arrachée des mains de ses ribaus, et si « vous voulez mettre le comble à ce que je vous « dois, vous me conduirez à mon château qui « n'est pas éloigné. » Bohor l'aida de grand cœur à monter sur le col de son cheval, et, dans l'après-midi, ils arrivèrent devant le beau château de la demoiselle. Deux écuyers en ce

moment rentraient chargés d'une abondante venaison prise dans un bosquet voisin. Ils apprirent le danger que leur dame avait couru et comment elle avait dû sa délivrance à la prouesse du chevalier qui l'accompagnait. L'un des deux écuyers hâta le pas, pour les devancer dans le château. Cependant la demoiselle apprenait à Bohor que le manoir dont il venait d'immoler le maître se nommait Calidon, sur le bord de la rivière Calede. Quand elle rentra dans son château, elle fut saluée par des flots de dames, demoiselles et chevaliers qui dansaient et carolaient en criant : « Bien soit « venu le preux chevalier qui nous a rendu « notre dame! » On les aide à descendre, on conduit Bohor au maître-palais où on le désarme malgré lui; car il n'estimait pas qu'il fût temps encore de reposer. Les tables dressées, on l'assied à la plus honorable place. La demoiselle, en sortant de table, n'oublia pas de lui demander son nom. « On m'appelle Bohor l'Exilé! « Et vous, demoiselle? — J'ai nom Blecine, dame « de Glocedon, le château dans lequel je vous « reçois. »

En ce moment entre un écuyer qui dit en se mettant à genoux devant la demoiselle : « Ma« dame de Honguefort, votre cousine, vous sa« lue et arrive avec l'intention de passer avec « vous cette nuit. — J'en suis ravie, répond la

« demoiselle de Glocedon; où est-elle? — A de-
« mie lieue. — Qu'on me prépare un palefroi;
« j'entends aller à sa rencontre. » Elle monte aussitôt, accompagnée de six chevaliers, et laisse les autres avec Bohor. Mais celui-ci, qui entend parler de la dame de Honguefort, hésite sur ce qu'il doit faire : s'il demeure, il n'évitera pas de la voir, et il en aurait grand dépit. Il prend le parti de demander ses armes. — « Eh sire, lui
« dit-on, qu'en voulez-vous faire? — Je veux
« aller m'ébattre jusqu'à ce bosquet; je ne
« tarderai pas longtemps. » On n'ose le contredire; on l'arme, et il s'en va prendre la poterne qui donnait sur le bosquet. Quand il n'est plus en vue du château, il se dirige vers une haute forêt où il chevaucha à l'aventure jusqu'à ce qu'il entendît le son d'une cloche. C'était l'indice d'un ermitage, et il y arriva bientôt. L'ermite lui ouvrit, le désarma, puis alla couper des herbes pour la litière du cheval et la couche du chevalier.

Pendant ce temps, la demoiselle de Glocedon joignait la dame de Honguefort et s'étonnait, en l'embrassant, de la voir si étrangement atournée, elle et sa suite; elle en demanda la raison : « Je suis, répond la dame, en quête d'un
« jeune chevalier, le meilleur que j'aie jamais
« vu. Je lui dois tout et j'ai reconnu si mal ce
« qu'il a fait pour moi, que j'en ressens un

« regret mortel. — Par Dieu, belle cousine, « mon aventure n'est pas moins belle que la « vôtre. » Et elle conte ce qui lui était arrivé : la rencontre du chevalier, sa beauté, sa valeur, sa jeunesse ; si bien que la dame de Honguefort soupçonne que le sauveur de sa cousine pourrait bien être le sien. Il lui tarde d'arriver au château pour confirmer ce qu'elle espère. En descendant de son palefroi, la demoiselle de Glocedon s'enquiert de son hôte. — « Il a de« mandé ses armes et il est sorti en parlant de « revenir. — Il faut, dit-elle, que vous suiviez « ses traces et le rameniez. » Dix chevaliers montent, parcourent le bosquet et reviennent sans l'avoir trouvé. La dame de Honguefort demande quelles armes portait le chevalier ; on les lui devise. « Elles ne sont pas, dit-elle, « celles de mon bienfaiteur. — Mais, cousine, « fait la demoiselle, il avait pu les changer. « Croyez-moi ; votre chevalier et le mien ne font « qu'un seul, et je partage si bien vos regrets « de l'avoir perdu que je suis prête à vous ac« compagner dans votre quête. — J'en serai « ravie, » répond la dame.

Et dès le lendemain matin, elles firent disposer leurs palefrois et se mirent à la voie. Laissons-les chevaucher, pendant que nous reviendrons à notre Lancelot.

CXIX.

La forêt de Sarpeine dans laquelle venait de s'engager Lancelot, était, comme nous avons dit, à l'entrée du pays de Gorre. Il la traversa sans trouver aventure; mais, au moment d'en sortir, il fit rencontre d'une belle demoiselle démenant grand deuil. Elle montait un riche palefroi dont la selle était d'œuvre anglaise (1). Il salua, en la priant de lui confier le sujet de ses larmes. « Volontiers, Sire. Sachez qu'au « temps où Meleagan, le fils du roi Baudemagus, vint réclamer la reine Genièvre à la cour « du roi Artus, sa sœur avait délivré Lancelot « de l'odieuse prison où il était retenu. Il put « ainsi reparaître à la cour; défier, vaincre et « tuer son déloial ennemi. Quand les parents de « Meleagan apprirent que Lancelot avait dû sa « délivrance à la demoiselle, ils dirent qu'elle « l'avait fait pour satisfaire la haine qu'elle « portait à son frère : ils l'accusèrent d'avoir « été cause de sa mort; elle fut condamnée à « être brûlée si elle ne trouvait champion « pour la défendre. Or, personne ne s'est pré-

(1) « Si chevauchoit un palefroi à un moult riche « lorain et à moult cointe selle de l'uevre d'Engleterre. »

« senté pour elle, et demain matin on doit « la jeter dans les flammes. N'ai-je pas sujet « de la plaindre, elle une des plus hautes et « des plus vaillantes demoiselles du monde? « — Demoiselle, si demain quelqu'un se pré- « sentait pour la défendre, serait-il trop tard? « — Je ne sais; mais si vous voulez le tenter, « elle doit être menée à six lieues anglaises « d'ici; vous pourrez, en vous levant matin, « arriver avant Primes. Vous trouverez peut- « être déjà le feu allumé à l'entrée de la forêt « de Floege. — Fort bien : soyez, demoiselle, « à Dieu recommandée! » Et il la quitta pour gagner une maison de religion assez voisine où il comptait attendre le point du jour.

Devant la porte de la maison étaient quatre frères prenant le frais, après avoir chanté Complies. Ils le saluent, l'aident à descendre et lui demandent s'il mangerait volontiers? « Assu- « rément, frères. » Aussitôt la table est dressée, la nappe est tendue, le pain apporté. Mais avant de s'asseoir, Lancelot veut aller dire ses oraisons. Il ôte son épée et entre dans l'église. Comme il s'agenouillait, il aperçoit à sa droite un prône, ou enceinte grillée, d'argent parsemé de fleurons d'or, de bêtes et d'oiseaux de formes diverses. Dans l'intérieur du prône étaient cinq chevaliers armés de toutes armes, le heaume en tête et l'épée en main, prêts à

résister à qui tenterait de les assaillir. Lancelot tout émerveillé se lève et va saluer les chevaliers. Il pénètre par une petite ouverture dans le prône, et il en admire le beau travail et la richesse vraiment royale. Les cinq chevaliers entouraient une tombe d'or pur incrusté de pierres précieuses; jamais Lancelot n'en avait vu de plus grande. Quel pouvait être le prince qui s'y trouvait enfermé, et pourquoi ces chevaliers faisaient-ils la garde? « Sire, lui disent-« ils, nous sommes là pour empêcher qu'on « n'enlève cette tombe. Un frère de la maison « nous a prévenus qu'un chevalier devait l'em-« porter de force pour la conduire hors de ce « pays. — C'est donc un vaillant prince qui re-« pose ici?—Assurément, le plus haut, le plus « puissant, le plus preux des hommes. — Quel « était son nom? — Si vous avez été mis aux « lettres, vous pouvez le voir écrit au haut de « cette lame. » Lancelot fit quelques pas, et quelle ne fut pas son émotion en lisant :

ICI GIST GALEHAUT LE FILS A LA GÉANTE
MORT POUR L'AMOUR DE LANCELOT.

Il sentit fléchir ses genoux et tomba sans connaissance. Quand les chevaliers le relevèrent : « Ah! s'écria-t-il, quelle douleur et quel dom-« mage! » Il se frappe des poings, il arrache

ses cheveux, il déchire son visage. « Quelle « perte ! répétait-il. Se peut-il que le plus grand « des princes soit mort pour le dernier des « chevaliers ! » Les cinq gardiens le regardaient et le priaient de calmer une douleur dont ils ne comprenaient pas la cause. Au lieu de leur répondre, il restait les yeux fixés sur ces lettres : *mort pour l'amour de Lancelot.*

« Je serais le plus vil des hommes si je pou« vais vivre un jour de plus. » Et il sortit du prône pour aller reprendre son épée. Mais en sortant de l'église, il est arrêté par la demoiselle du Lac, celle qui, naguères, avait parlé à Bohor devant Honguefort : « Lancelot ! Lan« celot ! dit-elle en le retenant par le pan de « sa robe de samit, où allez-vous ainsi ? — « Laissez-moi : je n'attends plus rien du siècle ; « j'ai hâte de m'en délivrer. — Écoutez pour« tant. » Mais au lieu de répondre il échappe de ses mains : « Par ce que vous aimez le plus « au monde, lui crie-t-elle, je vous défends « d'aller plus avant sans parler à moi. » Il s'arrête, la regarde et la reconnaît. « Ah ! dit-elle, « Lancelot, vous devriez faire plus belle chère « à la messagère de ma dame du Lac. — Hélas ! « quelle joie pourrai-je encore attendre du « monde, quand Galehaut n'y est plus ? — « Écoutez : ma dame vous mande d'emporter « le corps de votre grand ami, et de le faire

« conduire à la Douloureuse Garde (1). Vous « le déposerez dans une tombe voisine de celle « où votre nom est depuis longtemps écrit (2), « où vous-même reposerez un jour. » Ranimé par ces paroles, Lancelot promit de ne pas attenter à sa vie et d'accomplir ce qui lui était demandé. « Comment le fait madame ? dit-il. — « Elle fut ces jours derniers en mauvais point ; « ses sorts lui avaient appris que vous étiez en « danger de mourir de douleur en découvrant « la tombe de Galehaut. Elle m'a envoyée pour « prévenir ce malheur, et elle vous mande de « ne pas vous désespérer pour un mal sans « remède. Si vous lui désobéissez, elle ne « vous viendra plus en aide quand vous aurez « besoin d'elle. Allez reprendre vos armes ; « car les cinq chevaliers feront de leur mieux « pour vous empêcher d'emporter le corps de « votre grand ami. » Il alla s'armer pendant que la demoiselle engageait en vain les gardiens à ne pas tenter de retenir ce qui leur devait être enlevé. « Quand le chevalier, dirent-« ils, dont vous nous parlez serait plus preux

(1) Ici le romancier nous avertit que dans la ville et le château, on avait substitué au nom de la *Douloureuse* celui de la *Joyeuse* garde. Mais, ajoute-t-il, les gens du dehors n'avaient pas adopté le changement, et s'en tenaient à l'ancien nom.

(2) Voyez *Lancelot*, t. I, p. 166.

« que Lancelot, nous ne laisserions pas de dé-
« fendre ce trésor. » En ce moment reparaissait Lancelot : « Que voulez-vous? demandent « les chevaliers. — Emporter d'ici le corps que « vous gardez. — Nous le défendrons jusqu'à « la mort. » Il rentre dans le prône; les chevaliers se jettent sur lui pour l'en faire sortir, et le frappent à qui mieux mieux. Mais il a l'épée nue au poing; il la brandit, abat le premier et lui ouvre le crâne sans être arrêté par le heaume d'acier ou la coiffe. Les autres chevaliers fendent son écu, démaillent son haubert; mais son épée suffit à tout : deux sont déjà hors de combat. Le plus grand et le mieux armé tombe lui-même couvert de sang et l'épaule ouverte; les deux derniers prennent le parti de sauter à leur tour par-dessus le prône. Lancelot les poursuit et le seul qui ne soit pas gravement blessé lui demande merci. « Je l'ac-
« corde, si vous promettez de conduire le corps
« de mon seigneur Galehaut à la Douloureuse
« Garde, où vous le veillerez jusqu'à mon ar-
« rivée. A ceux qui demanderont quel est celui
« qui vous envoie, vous répondrez que c'est
« celui qui portait les armes blanches quand la
« place fut conquise. » Le chevalier promit tout ce qui lui était demandé.

Alors, Lancelot saisit la lame par le haut : à grand'peine parvint-il à la soulever. La vue

du corps de son grand ami réveilla son désespoir. Galehaut portait à son côté une belle et riche épée ; Lancelot la tire et il allait s'en percer, quand la demoiselle la lui arrache des mains. Cédant une seconde fois à ses prières, il donna l'ordre de tailler une large bierre ; puis il la couvrit des plus riches pailles qui se trouvaient dans la maison. La litière posée sur deux palefrois amblans se mit en marche, et la nuit n'était pas encore passée qu'elle était déjà à plus de vingt lieues anglaises de la maison. Les religieux l'avaient vue s'éloigner avec peine et non sans mêler leurs larmes à celles que Lancelot ne cessait de verser.

Le jour reparut ; il se leva, entendit la messe, s'arma et partit avec la demoiselle du Lac. Il apprit d'elle alors comment Bohor avait quitté la cour, avait défendu les dames de Honguefort, et ne voulait se reposer qu'après l'avoir retrouvé lui-même. « Si vous le ren-
« contrez avant moi, dit Lancelot, je vous prie,
« demoiselle, de lui remettre l'épée de monsei-
« gneur Galehaut ; elle est des meilleures : je
« désire qu'il la porte pour l'amour de moi. —
« Je n'y manquerai pas, » répondit Saraïde en prenant congé, comme il suivait la voie qui conduisait au château de Flege.

Au lieu d'entrer dans la ville, il tourna vers un grand feu allumé au milieu des prés. Dans

la crainte d'arriver trop tard, il pressait les flancs de son cheval, lorsqu'il aperçut une demoiselle en pure chemise, tenue par six gloutons qui semblaient attendre le signal des juges pour la jeter dans le feu. Elle pleurait et invoquait Lancelot : « Gentil chevalier, criait-elle, que ne « savez-vous ma détresse! mes ennemis, tout « nombreux qu'ils sont, ne vous effraieraient « pas. Hélas! je pleure non pour moi, mais pour « le regret que vous aurez de ma mort. Au « moins suis-je assurée que désormais nulle « demoiselle ne se réclamera de moi sans vous « avoir pour défenseur. Je meurs en me sa- « chant gré de vous avoir arraché de la prison « où l'odieux Meleagan vous aurait à jamais « retenu; car le siècle a plus besoin de vous « que de moi.

Lancelot qui l'avait entendue approche alors des six gloutons : « Laissez, leur dit-il, cette de- « moiselle! »

« — Pourquoi la laisseraient-ils? répond un « chevalier qui les accompagnait. Cette mau- « vaise femme est convaincue de meurtre, et « nul chevalier ne s'est présenté pour la dé- « fendre. — Quel est son crime? — Elle a déli- « vré Lancelot, pour lui permettre de tuer Me- « leagan. — Si vous dites qu'en délivrant Lance- « lot elle a commis meurtre ou trahison, je suis « prêt à vous démentir. — En bonne foi, je pour-

« rais refuser le combat, puisqu'hier elle fut ju-
« gée et condamnée. Mais mon droit est si bien
« établi que je suis prêt à le soutenir contre tout
« chevalier qui oserait la dire innocente. — Elle
« est innocente ! et je vous défie. — Attendez-
« vous donc à subir la mort des traîtres. »

On éloigna du feu la demoiselle; les deux chevaliers prirent du champ et revinrent l'un sur l'autre de toute la vigueur de leurs chevaux. Leurs glaives volent en éclats; ils se prennent aux bras, ils se heurtent du corps et du visage. Le chevalier, moins ferme que Lancelot, ne se soutient pas à cheval; il tombe sur le coin de son heaume et peu s'en faut qu'il ne se rompe le cou. Lancelot ne veut pas garder l'avantage du cheval. Il descend; l'autre en se relevant reçoit un coup sur la tête qui le fait retomber sur les genoux. Lancelot le frappe encore et l'étend de son long à terre; puis il le saisit par le heaume, le soulève et va le jeter au milieu des flammes qui le réduisent en charbon. Alors ceux qui avaient la garde du camp approchent et disent à Lancelot qu'il en a fait assez. Ils ôtent la demoiselle des mains des gloutons et la font revêtir : Lancelot lui demande ce qu'elle peut souhaiter encore. — « Que vous me reconduisiez, Sire, à mon château : il n'est pas éloigné. » C'était là où il avait été déjà conduit en sortant de prison. Il

était bâti sur une petite rivière et se nommait Galefort. Lancelot l'y accompagna, et on l'y reçut comme un dieu sauveur : car les habitants avaient su avant son arrivée ce qu'il avait fait pour leur dame.

Quand il voulut prendre congé, la dame de Galefort arrêtant son cheval au frein : « Par sainte Croix, chevalier, dit-elle, vous ne m'é-« chapperez pas ainsi ! » Il se laissa donc désarmer et, quand il eut ôté son heaume, la dame eut la joie de le reconnaître. Elle courut à lui les bras tendus et voulait le baiser sur la bouche ; mais il se détourna et elle dut se contenter de presser des lèvres son cou, son menton, ses yeux et son visage. « Ah ! gen-« til chevalier, je ne demandais à Dieu que « le bonheur de vous voir avant de mourir. » Lancelot lui conta comment il avait appris le danger qu'elle avait couru ; puis comment il devait se rendre à la cour du roi Baudemagus, pour se justifier de la mort de Meleagan. « Je connais, dit la demoiselle, celui qui « vous accuse : c'est Argodras le roux, père « de celui que vous venez de jeter dans les « flammes. Mais mon père, le roi Baudema-« gus, ne sait pas encore qu'il a perdu son « fils ; on lui en a fait un secret : quand il le « saura, je tremble qu'il ne soit obligé de « poursuivre la vengeance de sa mort. »

Le lendemain, au point du jour il quitta Galefort ; et le soir, il se trouva devant la rivière nommée Agloude dont l'eau était noire et profonde. Sur la rive étaient tendus trois pavillons, l'un plus riche que les deux autres. Un chevalier tout armé en sortit et lui donna la bienvenue. « Vous semblez, dit-il, chevalier errant « comme je le suis moi-même : consentez à prendre ici quelque repos ; autrement vous iriez « loin sans rencontrer un gîte au milieu de cette « forêt sauvage. — Beau sire, reprit Lancelot, « je cède à votre prière, et je passerai volontiers la nuit près de vous. »

Les valets arrivent, le désarment et lui jettent sur les épaules un léger manteau de samit, car la chaleur était grande. Il satisfait son hôte en contant une partie de ses aventures et comment il allait répondre à une accusation de trahison devant le roi Baudemagus. La table était dressée ; ils lavèrent et s'assirent au manger. Le chevalier avait une amie, demoiselle belle et plaisante, qui ne cessait de regarder Lancelot, frappée de son grand air et de sa merveilleuse beauté. Les écuyers enlevèrent le premier mets avant qu'elle eût touché à la moindre chose ; et dès ce moment, un violent amour s'empara d'elle et lui descendit au cœur : jamais femme n'en fut aussi vivement surprise. On verra plus tard ce qui

en arriva; comment elle ne put se contraindre devant le chevalier qui l'aimait, et comment elle mourut des refus que Lancelot lui opposa. Mais, avant tout, disons ce qu'il fit encore dans ce pavillon.

CXX.



OMME on venait de servir le second mets, parut devant la table un chevalier couvert d'armes vermeilles et accompagné de bon nombre de chevaliers. Il s'approche d'un écuyer, frère du maître du pavillon, comme il servait à table (1), se baisse, le soulève par les épaules, le lance sur son arçon de selle et s'éloigne. « Ah Sire! « dit à Lancelot le chevalier du pavillon, c'en « est fait de mon frère, s'il n'est secouru. »

(1) On voit ici un nouvel exemple de ce qu'était encore au douzième siècle la domesticité dans les nobles familles : une sorte d'apprentissage de la chevalerie, réservée aux jeunes amis ou parents du chevalier qui les entretenait. Au dix-septième siècle encore, l'emploi de fille de chambre et de compagnie était de préférence donné aux parentes les moins fortunées; tandis qu'aujourd'hui, nous rougirions de confier des fonctions de ce genre à de pauvres cousins, pour ne pas donner à supposer que nous soyons des parvenus. C'est là un des nombreux travers de notre démocratique époque.

Lancelot demande ses armes : « Par ma foi, « Sire, répond un des écuyers, les armes, les « chevaux, ils ont tout emmené. — Je les sui« vrai donc à pied. Viendrez-vous avec moi, « chevalier ? — Assurément. » Ils se hâtent et de loin ils aperçoivent les ravisseurs passant de l'autre côté de la rivière sur un pont de bois.

Arrivés à ce pont, ils passent à leur tour et commencent à gravir un tertre que les autres avaient franchi. Ils font alors rencontre d'un chevalier couvert d'armes noires qui, reconnaissant Lancelot, lui demande où ils vont ainsi désarmés et sans chevaux. Ils répondent qu'ils poursuivent un inconnu qui s'est emparé de leurs chevaux et de leurs armes. « Que « me donnerez-vous bien, Sire, dit le chevalier « à Lancelot, si je vous cède mon cheval et « mes armes ? — Ce qu'il vous plairait de« mander. — Eh bien ! promettez de me céder « à votre tour vos armes, quand je vous les « réclamerai. — Soit ! dit Lancelot, pourvu que « vous ne les demandiez pas quand je serais en « train de combattre. »

Le chevalier descend et quitte ses armes : Lancelot s'en revêt, monte et laisse retourner son hôte. Parvenu au sommet du tertre, il a devant ses yeux la forêt des *Trois-Perrons*, où déjà ceux qu'il poursuivait venaient de s'engager.

Il suit la trace des chevaux, et d'abord, à l'entrée de la forêt, il rencontre une dame sur le retour de l'âge, chevauchant les tresses déliées sur les épaules, avec une couronne de roses sur la tête : on était alors à la Saint-Jean (1). Après s'être salués : « Demoiselle, « lui demande Lancelot, pourriez-vous m'indiquer la route qu'a prise un chevalier aux « armes vermeilles ? — Oui ; mais si vous promettez de me suivre, à la première requête « que je vous en ferai. — Je le promets, » dit Lancelot. Il eut plus tard sujet de le regretter. « Suivez, répond la demoiselle, cet étroit « sentier devant vous ; à demie lieue d'ici, vous « verrez trois pavillons tendus sur un vivier ; « dans l'un d'eux sera le chevalier que vous « cherchez. On le nomme Aramont le gros. « Adieu ! mais j'ai besoin de savoir votre nom. » Lancelot la satisfit d'assez mauvais gré.

Le voilà devant les pavillons : un chevalier armé de toutes armes répond à son appel. Dès la

(1) Ce jour (le 6 mai), l'usage était de porter un chapeau, chapelet ou guirlande de roses ; les barons en devaient donner à toutes les gens de leur maison. Dom Carpentier cite encore pour l'année 1554, dans le compte des revenus du Ponthieu, des « chapeaux de roses vermeilles chascun an, au jour saint Jean-Baptiste. » Au mot *Capellus*, le 22 juin fête de saint Paulin, on portait des chapeaux de boutons rouges.

première rencontre, Lancelot le fait rouler à terre, demi-mort. Il retire le fer engagé dans la poitrine et il en frappe non moins rudement celui qui venait pour venger son compagnon. Dix autres s'élancent sur lui : quand il a rompu son glaive, il lui suffit de son épée pour fendre les écus, rompre les heaumes, dépecer les hauberts et faire en sorte qu'il ne reste plus en selle que le chevalier vermeil. A son tour, il le fait voler hors des arçons et le force à demander merci. Son premier soin est de délier l'écuyer qu'on avait emmené, puis il revient au chevalier vermeil, lui laisse reprendre haleine et puis lui demande pourquoi il était venu les surprendre, emporter l'écuyer, dérober leurs armes : « Sire, répond-il, j'avais en-
« core, avant-hier, un frère, jeune et preux.
« Il vint à rencontrer cet écuyer qu'il omit de
« saluer, par dédain, ou parce qu'il rêvait. L'é-
« cuyer lui en demanda raison, et l'ayant défié,
« il le frappa de telle sorte qu'il en mourut
« à trois jours de là. Je résolus de le venger :
« aujourd'hui, un de mes valets m'apprit que
« vous vous étiez arrêté chez le frère de l'é-
« cuyer qui avait occis mon frère ; je surpris
« le valet, je l'emportai comme vous avez vu,
« et connaissant votre merveilleuse prouesse,
« je donnai l'ordre à mes gens d'emmener
« en même temps votre cheval et vos armes,

« pour vous ôter les moyens de nous poursui-
« vre. Si je ne vous avais pas reconnu, j'aurais
« frappé le chevalier et non son frère : mais
« en me gardant de tuer celui-ci qui n'était pas
« chevalier, je lui aurais fait tenir prison le
« reste de sa vie (1).

« Sire, ajouta-t-il, je sais que vous êtes Lan-
« celot du lac : mais vous ne savez pas que je
« suis le cousin d'un des hommes qui vous
« aiment le plus : Melian le gai, celui que vous
« avez autrefois déferré à Kamalot (2). » Lancelot, ravi de la rencontre, leva son heaume et courut l'accoler, en regrettant de l'avoir si mal traité, lui et les siens. « Seigneur chevalier,
« lui dit-il, la nuit approche, et j'ai trop à faire
« pour demeurer plus longtemps. Je vous re-
« commande à Dieu en vous priant de faire
« votre paix avec le chevalier qui m'avait
« hébergé. »

Ils se séparèrent ainsi bons amis. La lune

(1) On voit dans notre roman qu'un chevalier ne pouvait sans déshonneur porter la main sur un écuyer, valet, nain, bourgeois ou paysan ; sauf dans le cas de légitime défense. De là, la sécurité de ces gens-là, et la fréquente impunité de leurs insolences. De là aussi, cet article du point d'honneur qui défendait au prince d'accepter le défi du simple gentilhomme, et à celui-ci défi d'un roturier.

(2) Voyez *Lancelot*, tome I, p. 132.

venait de se lever : Lancelot avança dans la forêt et trouva bientôt la maison d'un forestier, entièrement formée de murs bastillés. Le lendemain, comme il se disposait à partir, le forestier lui demanda où il se proposait d'aller : « Je dois être, dit-il, à Huidesan sur mer, le « jour de la Madeleine, pour me justifier à la « cour du roi Baudemagus d'un cas de trahi- « son. — Sire, je vous conduirais volontiers. — « N'en prenez pas la peine ; mettez-moi seule- « ment sur la voie la plus droite. » Ils chevauchent quelque temps par la forêt ; et Lancelot apprenant au forestier qu'il était de la maison du roi Artus : « Soyez le bienvenu, « Sire ! Vous savez apparemment que toute « la cour est en deuil, parce que Lancelot « du lac a été retenu par Meleagan, fils de « Baudemagus. On craint que Meleagan ne « l'ait fait mourir, et chacun déplore la perte de « ce chevalier, le meilleur du monde ; le roi « dit qu'il a tout perdu en le perdant et nous « avons raison de le dire comme lui ; car il y « a dans cette forêt une tour appelée la tour « Merlin, où se passent des choses plus mer- « veilleuses même qu'on n'en raconte du Saint- « Graal. Bien des chevaliers du pays et des « terres étrangères, venus dans l'espoir d'en « mettre les aventures à fin, n'ont jamais re- « paru ; on ne sait rien de ce qui leur est ar-

« rivé. Seulement, sur une tombe placée à
« l'entrée de la porte, on a vu des lettres qui
« disent : *Les merveilles de la tour Merlin ne*
« *cesseront qu'à la venue de Lancelot du lac.*
« Ainsi, nous n'avons plus l'espoir de les voir
« finir, puisque Lancelot est mort.

« — Et cette tour, reprend Lancelot, est-elle
« bien éloignée d'ici ? — Elle est au couchant
« et vers la fin de la forêt, entre le Blanc-chas-
« tel et la ville de Gazan. — Croyez-vous que
« je puisse y arriver sans manquer à mon ren-
« dez-vous du jour de la Madeleine, à Huide-
« san ? — Non, Sire, quand vous chevaucheriez
« jour et nuit. — Je vous recommande donc à
« Dieu et je n'ai plus qu'à suivre le chemin de
« Huidesan. »

Il n'avait plus de temps à perdre. Après avoir passé les deux nuits suivantes sans trouver de gîte, il arriva le troisième jour au château de Flege, que protégeaient d'un côté la mer, de l'autre la forêt et de plantureuses terres. On n'y voyait cependant pas de vignes, bien qu'il en existât dans la Grande-Bretagne, tant que les merveilles du Saint-Graal ne furent pas achevées. Une dame de grand âge le reçut dans ce beau château, et le lendemain matin, jour de la Madeleine, il arriva à Huidesan.

Le roi Baudemagus tenait sa cour dans une belle prairie, en face du château. C'était le jour

anniversaire de son couronnement : on avait tendu son pavillon à l'extrémité de la prairie, à quelque distance des autres. Le roi était assis dans un grand fauteuil d'ivoire, ayant devant lui un harpeur qui lui notait la lai d'Orphée (1); il l'écoutait avec plaisir et tout le monde observait le plus grand silence.

Lancelot reconnut le pavillon du roi à l'aigle d'or qui le surmontait. Dès qu'il approcha, les écuyers coururent à son étrier pour l'aider à descendre ; mais ne voulant pas laisser deviner qui il était, il parut devant le roi, le heaume fermé. Après l'avoir salué : « Sire, dit-il à haute « voix, vous saurez qu'à la cour du roi Artus il « m'est arrivé de combattre un chevalier que « je frappai d'un coup mortel. Le même jour, « comme nous étions à table, un chevalier vint « prétendre devant le roi Artus que mon ad- « versaire avait été tué déloyalement, et promit « même de le prouver devant votre cour, si je « ne craignais pas d'y paraître, le jour de la « Madeleine. Je viens pour soutenir qu'il en « a menti. — Moi, repartit un chevalier, me « voici prêt à soutenir que vous avez traîtreuse-

(1) Les Bretons s'étaient approprié plusieurs anciennes légendes mythologiques. On connaissait déjà les lais de *Narcisse* et de *Piramus*. Celui d'*Orphée* nous est ici révélé. Les *Métamorphoses* d'Ovide avaient fourni le sujet de tous les trois.

« ment occis le chevalier dont j'ai parlé, et je « le prouverai, si vous l'osez contredire. — « Apparemment ne suis-je pas venu de si loin « pour autre chose. Voici mon gage, sire roi : « je suis prêt à soutenir que j'ai fait ce que « j'avais droit de faire. » Le chevalier présenta son gage en même temps, et le roi les reçut l'un et l'autre. Baudemagus eût bien voulu savoir le nom des deux champions, mais Lancelot le pria de souffrir qu'ils demeurassent inconnus.

Le chevalier accusateur se fit armer d'un haubert fort et léger, d'un heaume d'acier des mieux trempés : il choisit une grande épée tranchante et un écu jugé impénétrable. Le bois de sa lance était dur, le fer en était aigu; un pennoncel y était attaché, vermeil comme les couvertures de son cheval, ce qui lui faisait donner le nom de Chevalier vermeil. Il monte en même temps que Lancelot. Autour d'eux était un grand cercle de chevaliers qui tous s'accordaient à accuser de folie celui qui osait lutter contre Argodras, le plus fort et le plus habile jouteur du pays. Du premier choc, les deux glaives éclatèrent ; le fer en resta dans le heaume de l'un et dans l'écu de l'autre. Ils se maintinrent pourtant sur les arçons, jusqu'à ce que Lancelot heurtant du corps et de l'écu, contraignit Argodras à mesurer la terre. Il

tomba la tête la première. Mais aussitôt il se redressa, et jetant l'écu sur sa tête il attendit l'épée en main que Lancelot eût fait son tour et revînt à lui. C'est au cheval qu'il s'en prit d'abord ; il le frappa, le fit tomber. Lancelot s'étant dépêtré : « C'est fort bien, sire chevalier, « dit Argodras, vous laissez votre cheval pour « ne pas abuser de vos avantages. » Lancelot, au lieu de répondre, s'élance sur lui l'écu d'une main, l'épée de l'autre. Ce fut durant une heure un échange de coups qui rompaient les hauberts, trouaient les écus, tiraient des heaumes mille étincelles. Ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine, mais on ne distinguait pas encore qui des deux aurait le meilleur. Enfin le Chevalier vermeil fléchit, étourdi d'un dernier coup plus terrible que les autres; il n'avait plus qu'un lambeau d'écu, son heaume était entamé, son haubert démaillé : en reculant, il laissait derrière lui une trace de sang. Il comptait encore sur la force de son corps : abandonnant donc ce qui lui restait d'écu et même son épée, il revient rapidement, jette ses bras autour de Lancelot qui lui répond par une étreinte plus forte encore, le soulève d'un demi-pied, le rejette à terre de son long et retombe sur lui. Comme il le voit sans mouvement, il lui arrache le heaume, et du pommeau de son épée le frappe au visage : enfin il lui tranche la tête

comme il avait fait de Meleagan, et il va la déposer aux pieds du roi Baudemagus, en disant : « Sire, en ai-je assez fait ? — Oui, cheva-« lier ; mais, par ce que vous aimez le mieux, « nous vous prions de lever votre heaume et « de nous laisser reconnaître le vainqueur. » Lancelot ne pouvant plus refuser se découvre et le roi tend vers lui les bras comme pour l'embrasser. « Ah ! Sire, dit vivement Lance-« lot en le retenant, ne me montrez pas si belle « chère ; quand vous saurez ce que j'ai fait, « vous me prendrez en haine mortelle. — « Assez, Lancelot ! je crains de deviner votre « pensée, et je ne veux rien savoir, pour n'a-« voir pas sujet de vous aimer moins et de vous « faire moins bon accueil. »

Baudemagus, en effet, sachant que Lancelot avait dû répondre à l'appel de son fils Meleagan, tremblait de voir ses doutes confirmés : il ne voulait pas être sitôt obligé de haïr celui dont il aurait voulu garder la compagnie. Lancelot, entouré des hauts barons de Gore, fut désarmé. Il eût mieux aimé s'éloigner ; mais il dut céder aux prières de Baudemagus, qui ce jour-là refusa de lui donner congé.

Le lendemain il put enfin l'obtenir. Baudemagus lui fit présenter le meilleur de ses chevaux et lui dit : « Bel ami, il n'est pas d'homme « dont la compagnie me serait aussi chère : si

« vous m'accordez votre amitié, je m'estimerai « plus riche que si j'avais la meilleure cité du « monde. — Sire, répondit Lancelot, votre com« pagnie me serait aussi douce que la mienne « vous pourrait être. Mais je ne m'appartiens « pas, je suis plus à autrui qu'à moi-même. « Partout où vous me trouverez, vous pourrez « compter sur moi comme sur votre ami, sur « votre chevalier. — Grand merci, doux ami! « ne dites-vous pas que vous ayez méfait en« vers moi? S'il en est ainsi, je ne veux pas « le savoir de votre bouche : mandez-le-moi « dans trois jours, et que je ne sois pas forcé « de vous témoigner mon ressentiment, tant « que vous serez mon hôte. Je vous recom« mande à Dieu; puisse-t-il me faire la grâce « d'être en mourant aussi bien avec vous que « je l'ai toujours désiré. »

Ils se séparèrent le cœur gros de larmes, et Lancelot prit la voie qui devait le conduire à la Douloureuse garde. La première nuit il s'arrêta dans une maison de nonnes. Le lendemain, après avoir entendu la messe, il allait monter à cheval, quand une demoiselle qui avait passé la nuit dans la même maison vint lui demander où il entendait aller : « A la Dou« loureuse garde. — Voulez-vous bien me per« mettre de suivre la même voie, sous votre « conduite ? — J'y consens volontiers. » La

demoiselle fit alors avancer son palefroi; ils chevauchèrent de compagnie. Vers midi, à l'entrée de la forêt, ils aperçurent un chevalier armé de toutes armes qui, après avoir salué la demoiselle, s'approche, la saisit par le bras et veut à toute force l'embrasser. Elle résiste du mieux qu'elle peut et se réclame de Lancelot qui dit au chevalier : « Arrêtez, Sire, vous êtes « peu courtois, de prendre d'une demoiselle ce « qu'elle ne veut pas accorder. — Auriez-vous « l'intention de la défendre ? Sachez que je la « baiserai ou qu'il vous faudra combattre pour « m'en empêcher.

« — Je ne refuse pas la bataille que vous de« mandez ; gardez-vous de moi. » Ils laissent courir leurs chevaux, puis s'entre-frappent sur les écus. Le chevalier brise son glaive, Lancelot lui enfonce le sien à travers l'écu dans le haubert; l'inconnu, gravement blessé, abandonne les arçons, et Lancelot descend, retire le fer arrêté dans les mailles du haubert et s'assoit sur le chevalier navré qui peut à peine crier merci. « Qui êtes-vous ? lui dit Lancelot, et pour« quoi vouliez-vous baiser de force cette de« moiselle ? — Pour acquitter un vœu. Vous « saurez qu'il y a quinze jours, je me trou« vais à un tournoi dont un jeune chevalier « emporta le prix. Après lui, douze autres « avaient été désignés par les demoiselles

« pour avoir, après ce jeune preux, le mieux « combattu. Je fus du nombre; et chacun de « nous ayant été tenu de faire un vœu, le mien « fut de ne rencontrer pendant une année au- « cune demoiselle en compagnie de chevalier, « sans l'embrasser de gré ou de force. Je re- « connais aujourd'hui la folie d'un tel engage- « ment; mais un autre en prit un plus témé- « raire encore. Il fit vœu de saisir et emmener « la reine Genievre en dépit des quatre che- « valiers qui la conduiraient, quels qu'ils fus- « sent. — Vous avez raison de trouver insensé « ce dernier vœu. Le vôtre n'était pas déjà « trop raisonnable; mais enfin vous vous en « êtes acquitté en vous avouant vaincu. Je vous « impose une seule condition : c'est d'aller trou- « ver le roi Baudemagus et de lui crier merci « de la part de Lancelot qui l'a privé de son « fils. Quel est votre nom ?

« — On me nomme Paride au cercle d'or. » Lancelot, voyant couler le sang de ce chevalier, tranche le pan de son samit et enveloppe de son mieux la plaie qu'il a faite. Il apprend avec joie que celui qui avait le mieux combattu au tournoi de la Marche était Bohor l'exilé; et laissant aussitôt Paride, il arrive avec la demoiselle à la Douloureuse garde. D'abord il va voir où l'on avait déposé le corps de Galehaut; et il commandait pour lui une tombe des plus

riches, quand une vieille dame lui remontre qu'il n'en était pas besoin. « Il y a, dit-elle, « dans le château une tombe plus belle et plus « riche qu'on ne pourrait la faire. Si vous vou- « lez savoir où elle est déposée, mandez les « vieillards de céans, ils pourront vous le dire. » Lancelot suivit cet avis; il réunit les hommes les plus anciens qui, après en avoir conseillé, dirent que la tombe devait être près de l'autel, dans la maîtresse chapelle. « Elle avait été « faite, ajoutèrent-ils, par le roi Narbaduc, « celui qui avait trouvé la loi que tiennent les « Sarrasins. Car ce château leur appartenait « avant le temps de Joseph d'Arimathie (1). « Narbaduc y fut enfermé, comme dans un « sanctuaire. Quand arrivèrent les chrétiens, ils « ôtèrent ses os et les jetèrent hors de la ville. « La tombe resta où elle était. »

Lancelot ne manqua pas de faire creuser à l'endroit qu'on lui indiquait. On trouva la tombe, qui lui sembla d'un travail admirable. Elle n'était pas faite sur métal, mais complétement formée de pierres précieuses jointes ensemble sans le moindre intervalle. On la transporta près d'une autre tombe où Lancelot avait lu

(1) Pour tempérer les anachronismes de ce passage, il ne faut pas oublier que par *Sarrasins*, notre romancier entend les *Païens* aussi bien que les *Mahométans*.

autrefois son nom : on y porta le corps de Galehaut après avoir eu soin de le revêtir de ses armes, suivant la coutume de ces temps-là (1). Lancelot voulut coucher lui-même Galehaut dans la tombe : il le baisa trois fois sur la bouche, mais avec un tel serrement de cœur qu'on craignit de le voir expirer. Il couvrit ensuite les armes d'un riche samit orné d'or et de pierreries, et il étendit la lame par-dessus. Puis il demanda son cheval et prit congé des habitants du château, en les recommandant à Dieu. De la Douloureuse garde, il revint à Kamalot, où séjournait Artus. Le roi et les barons, la reine et les demoiselles vinrent à sa rencontre. Il y trouva Lyonel, Hector et Meliadus le Noir, qui le reçurent comme s'il eût été Dieu lui-même. Il conta ses dernières aventures, et les grands clercs les mirent aussitôt en écrit. D'après ce qu'il rapporta du chevalier qui avait fait vœu d'emmener la reine, le roi choisit quatre chevaliers chargés de la garder, toutes les fois qu'elle le suivrait à la chasse. Le premier fut Lancelot; les autres, Sagremor le

(1) C'était assurément la coutume des temps mérovingiens. Dans les tombeaux de cette époque reconnus de nos jours et à l'ouverture desquels il m'est arrivé de prendre part, on trouve des fragments plus ou moins nombreux, plus ou moins conservés de fers de lance, de grandes épées, de casques et de ceinturons.

desréé, Keu le sénéchal et Dodinel le sauvage. La précaution ne fut pas inutile, comme on le verra plus tard. Mais ici le conte revient à Bohor, toujours en quête de son cousin Lancelot.

CXXI.



ous l'avons laissé au moment où, pour éviter la demoiselle de Hongue-fort, il quittait le château de Glocedon. Il entra dans la forêt de Roevant à l'heure que la demoiselle lui avait recommandée : et d'abord, il s'arrêta devant une chapelle, pendit son écu et attacha son cheval devant la porte. Comme il allait se mettre en oraison, il entend du bruit, tourne la tête et voit approcher une litière : les neuf chevaliers qui la conduisaient en descendent une bierre et la portent dans la chapelle. Ces chevaliers faisaient grand deuil; le plus âgé s'arrachait les cheveux et meurtrissait son visage. « Beau fils, s'écriait-il, si preux et si vaillant, « comment la mort osa-t-elle vous prendre! « Où est le traître, le déloyal qui m'a tué mon « enfant? » Les chevaliers font alors approcher un homme en braies et pure chemise, que Bohor reconnut aisément; c'était Lambegue

son ancien maître (1). Il va reprendre aussitôt son écu et revient aux chevaliers, l'épée levée : « Laissez ce preud'homme, leur crie-t-il, « ne faites pas un seul pas, ou vous êtes tous « morts. » Comme ils ne semblaient pas émus de ces menaces, il s'élance sur le premier et le fend jusqu'au menton ; il n'était pas armé. Des deux autres qui tenaient Lambegue, il tue l'un, fait tomber le bras de l'autre, et les huit derniers se répandent dans le moutier pour éviter le même sort. Bohor, au lieu de les poursuivre, s'approche de Lambegue et l'engage à monter sur son destrier ; lui-même s'accommode du cheval noir (2) qui avait traîné la litière. Ils s'éloignent ainsi de compagnie ; mais Lambégue n'avait pas oublié le titre de *maître* que lui avait donné le chevalier. « En vérité, « Sire, lui dit-il, je dois bien vous aimer pour « m'avoir ainsi délivré au péril de votre vie. « Veuillez ôter votre heaume et me laisser con« naître mon bienfaiteur. » Bohor leva son heaume ; Lambegue le reconnaît et transporté de joie lui tend les bras : « Ah ! Sire, « soyez le bienvenu ! Comment l'avez-vous « fait, depuis que vous avez pris congé de la

(1) *Lancelot*, tome I, p. 28.

(2) « Qui plus estoit noir que more. » — De cette couleur noire comme *mûre* vient le nom de *Morel*, *Moreau*, qu'on donnait volontiers à tous les chevaux noirs.

« Dame du lac? — Fort bien; je suis venu ici sur « l'avis qu'une de ses demoiselles me donna « d'une aventure que je dois y trouver aujourd'hui. Mais qu'aviez-vous fait à ces hom« mes qui vous maltraitaient? — Sire, il n'y a « pas encore trois jours que je chevauchais en « compagnie d'un chevalier du royaume de Lo« gres; nous avions erré deux jours entiers « sans trouver de gîte et nous étions descendus « à l'entrée de cette forêt pour essayer de « dormir. Nous avions ôté nos heaumes et « abattu nos ventailles, quand nous entendîmes « un sanglier que poursuivaient quatre lévriers: « puis un archer parut qui décocha une flèche; « au lieu d'aller au sanglier, la flèche atteignit « mon compagnon, lequel sentant qu'il était « mortellement blessé, rassembla ses forces, « joignit l'archer et lui passa le fer de sa lance « dans le corps. Survint un chevalier deman« dant qui avait tué son archer? — Moi, dit « mon compagnon. Aussitôt l'autre leva son « épée sur lui et devant mes yeux lui tran« cha la tête. Je voulus le venger; mais pen« dant que je remontais, il s'enfuit de toute la « vitesse de son coursier. Je commençai par « relever le corps de mon compagnon; je le « plaçai sur le cou de mon cheval, et je le « portai dans une maison de religion pour « qu'on l'ensevelît; puis je jurai de ne pas

« m'arrêter avant d'avoir joint le chevalier dont « j'avais à me venger. Aujourd'hui matin je le « trouvai, armé de toutes armes hors le heaume : « je le défiai, et l'ayant renversé de cheval, je « lui tranchai la tête, ainsi qu'il avait fait de « mon compagnon. C'est lui qu'on ramenait « dans ce moutier. Quand le vieux chevalier « apprit que j'avais tué son fils, il me fit assail- « lir par dix hommes armés qui me prirent et « me lièrent comme vous avez vu. Grâce à Dieu « et à vous, je ne leur ai pas laissé ma vie. « Et vous, Sire, où alliez-vous quand la demoi- « selle du Lac vous a rencontré ? — J'allais en « quête de monseigneur Lancelot, et je ne « dois pas revenir à la cour du roi avant de « l'avoir trouvé. »

Tout en contant ainsi leurs aventures, nos deux amis arrivent devant une forteresse construite sur une montagne rocheuse. Un vieux chevalier les accueillit avec honneur et fit apporter une belle robe à Lambegue, qu'il reconnut pour être le neveu de Pharien, son ancien compagnon d'armes. Comme ils allaient prendre place à table, arrive une pucelle de la Dame du lac qui, saluant gracieusement Bohor, lui dit : « Sire, recevez cette épée : messire « Lancelot du lac vous l'envoie. Il désire que « vous la portiez désormais, pour l'amour de « lui et de Galehaut auquel elle appartenait. »

Bohor prend l'épée et la tire du fourreau; il en admire l'éclat et la beauté. Jamais, dit-il, il ne reçut un don qui lui fût plus agréable. Comme on servait du premier mets, un valet vient s'agenouiller devant le maître de la maison : « Sire, dit-il, deux de vos cousines arri« vent et viennent héberger avec vous. — Qui « sont-elles ? — C'est la demoiselle de Hongue« for et la demoiselle de Glocedon. » Aussitôt le seigneur se lève et demande à Bohor la permission d'aller à leur rencontre; elles étaient déjà au seuil du palais. Bohor essaie vainement de les éviter; la demoiselle de Honguefor l'aperçoit et court se jeter à ses pieds : « Ah! « Sire, lui dit-elle, je vous crie merci! pardon« nez l'injure que je vous ai faite, et pronon« cez l'amende que je vous devrai. » Bohor ne put la voir à ses genoux sans la relever en lui pardonnant. Dès lors, la maison ne respira plus que joie et plaisir. La demoiselle de Honguefor se para d'une robe fraîche et légère : Bohor, en apprenant tous les ennuis qu'elle avait essuyés pour obtenir son pardon, ne put que regretter de les avoir causés. « La seule « amende que je vous propose, lui dit-il, c'est « de ne plus faire mourir les chevaliers deve« nus vos prisonniers. » Elle le promit avec serment.

Le lendemain matin, au sortir de la messe,

le sire du lieu présenta de bonnes et belles armes à Lambegue, qui s'en revêtit avant de prendre congé des dames et de se remettre en chemin, lui, Bohor et la demoiselle du Lac. Vers midi, ils rencontrèrent un chevalier et lui demandèrent nouvelles de Lancelot. Ils apprirent qu'il avait occis, devant le roi Baudemagus, le chevalier qui l'avait appelé de trahison. « Il a passé la nuit dernière dans mon hôtel, « ajouta le chevalier, et de là il a dû se rendre « à la Douloureuse garde où vous pourrez le « trouver. » Ils prirent un chemin qui devait y conduire ; mais ils s'égarèrent, et n'arrivèrent à la Douloureuse garde que le troisième jour, comme Lancelot venait d'en partir. Ils en eurent un grand dépit, et, dès le lendemain, ils remontèrent. Arrivés devant un chemin fourchu, la demoiselle du Lac leur demanda congé pour retourner vers sa dame : Lambegue la convoya jusqu'à la mer, et Bohor les laissa s'éloigner. Il avait bien résolu de ne pas reparaître d'un an à la cour, et de saisir toutes les occasions de nouvelles aventures.

Cependant, Paride au cercle d'or, remis de ses blessures, grâce à la science d'un sage vieillard qu'il avait trouvé dans une maison de religion, s'était rendu à Huidesan. Il se fit présenter à Baudemagus : « Sire roi, lui dit-il, « Lancelot du lac m'a chargé de vous crier

« merci, pour avoir mortellement frappé votre « fils Meleagan. » Le roi pâlit en l'entendant, et se couvrit le visage, et fondit en larmes. Quand il put parler, il demanda ce qu'était devenu le corps de son fils : on lui apprit qu'il avait été déposé dans le château des Trois-Perrons, et il ne perdit pas un instant pour s'y rendre. On avait étendu dans la grande salle le corps de Meleagan, la tête séparée du corps entre ses mains. Le roi se trouva mal en l'inondant de ses pleurs. Le lendemain on déposa Meleagan dans une tombe de marbre et on l'ensevelit avec tous les honneurs dus à fils de roi. Pour le dolent père, il ne prononça pas une seule fois le nom de Lancelot, mais il maudit les barons qui avaient accompagné son fils et qui ne l'avaient pas arraché des mains du vainqueur.

CXXII.



IL y avait un an que Meleagan avait reçu le juste châtiment de sa déloyauté, quand, aux octaves de la Pentecôte, le roi Artus voulut aller chasser dans la forêt de Kamalot. Les hauts barons venus à la cour à l'occasion de la grande fête ne manquè-

rent pas de l'accompagner; entre autres les rois Yon, Karadoc Brie-Bras (1), Malaquin d'Écosse, et ceux d'Irlande, de Norgalles et de Cornouaille, tous feudataires du royaume de Logres. La reine Genièvre voulut suivre les chasseurs avec les dames et demoiselles de sa maison. Les quatre chevaliers désignés par Artus pour l'accompagner étaient, comme on a vu plus haut, Keu le sénéchal, Sagremor le desréé, Dodinel le sauvage et Lancelot du lac.

Comme les dames suivaient à distance, en conversant et s'ébattant joyeusement, elles virent approcher un chevalier complétement armé, l'écu au cou, la lance au poing et le heaume lacé. Il regarde, reconnaît la reine, s'incline et la salue humblement avant de parler : « Dame, lui dit-il, je vous crie merci à l'a-
« vance de l'injure dont je ne puis me défen-
« dre : je suis contraint de vous emmener. » Et prenant au frein le palefroi, il l'entraînait d'un autre côté. « Laissez-moi, sire chevalier! dit la
« reine. — Dame, je ne le puis. — Il le faut
« pourtant, cria le Sénéchal. Laissez le pale-
« froi, ou je vous tranche le bras. — Je laisse
« le palefroi, mais pour vous défier. — A la
« bonne heure! »

Ils s'entr'éloignent, puis reviennent et fon-

(1) « Karadoc brief bras », c'est-à-dire *au bras court*.

dent l'un sur l'autre. Mais Keu brise sa lance et l'inconnu le jette hors des arçons.

Sagremor s'avance aussitôt pour le venger. Il atteint rudement l'inconnu, entr'ouvre son écu, démaille son haubert ; mais celui-ci, plus heureux, le renverse à terre et passe à trois reprises sur son corps. Dodinel le sauvage ne fut pas mieux traité, et la reine frémit, en pensant que Lancelot aurait peut-être la même mésaventure.

« Pour Dieu ! chevalier, dit-elle à l'inconnu, « laissez-moi. — J'ai le plus grand regret de « ne pouvoir le faire. » Et voyant avancer Lancelot, il s'apprête à le bien recevoir. Mais comme après s'être éloignés ils revenaient l'un sur l'autre, une vieille dame paraît, arrête son palefroi entre les deux chevaliers, et s'adressant à Lancelot : « Sire, je viens vous sommer « de votre promesse. — De quelle promesse ? « — Vous avez engagé votre foi, quand vous « étiez à la poursuite du Chevalier vermeil, de « m'accompagner dès que je vous le demanderais. Suivez-moi donc, à moins que mieux « n'aimiez être appelé foi-mentie. — Dame, « je vous crie merci ! je suis à jamais honni si « je ne combats pas ce chevalier. — Mais, si « vous étiez vaincu, vous ne seriez plus libre « de me suivre. — Croyez-moi : je ne serai « pas vaincu : je vous demande un faible

« répit, le temps de venger mes compagnons.
« — Non, non; j'entends que vous me suiviez
« et sans délai.

« — Je vous suivrai; mais quand nous se-
« rons à deux portées d'arc, vous n'aurez plus
« avec vous qu'un homme mort. — Mort ? et
« qui vous aura frappé ? — Moi-même. Après la
« honte dont vous m'aurez couvert, rien ne me
« fera supporter la vie. — S'il est ainsi, je
« veux bien vous accorder un répit. Allez jou-
« ter : mais dès que vous aurez combattu, pro-
« mettez de me suivre. — Oui, si toutefois je
« suis encore libre de le faire. »

Lancelot fut le premier atteint au flanc gauche, et la pointe qui l'avait frappé, séparée de la hante, resta engagée dans son haubert. Mais l'inconnu, percé de part en part, ne put garder les arçons et tomba couvert de sang sous les pieds de son cheval. Aussitôt la vieille de crier : « Chevalier, chevalier ! acquittez votre foi. » Lancelot l'entend et broche des éperons pour la rejoindre, sans songer à sa blessure, sans prendre congé de la reine. « Ah ! Sénéchal, « cria celle-ci, voyez le tronçon de lance qu'il « emporte dans ses flancs. Courez à lui; il est « en danger de mourir. — Volontiers, Dame; « mais je doute qu'il consente à s'arrêter. — « Au moins portez-lui secours. » Keu broche des éperons, et, après avoir couru pendant une

demie heure, il rejoint Lancelot qui venait de lutter contre trois chevaliers dont l'un était mort et les deux autres en fuite. Mais ils avaient tué son cheval. « Sire, lui dit en arri-« vant le Sénéchal, Madame m'envoie pour « savoir où vous en êtes ; elle craint que vous « ne soyez gravement blessé. — Non ; la plaie « que j'ai reçue ne m'empêchera pas d'arriver « où je dois me trouver. Pensez au chevalier « que j'ai navré ; il est de grande prouesse et « j'aurais regret de sa mort. — Quels étaient, « reprit Keu, les gloutons que vous venez de « combattre ? — Je n'en sais rien : ils m'ont « attaqué dans cette forêt et m'ont fait du pis « qu'ils ont pu. Grâce à Dieu, je m'en suis as-« sez bien gardé. — Au moins, Sire, laissez-« moi tirer le fer demeuré dans votre côté. — « Non, non, dit la vieille, il trouvera quelqu'un « cette nuit qui saura mieux le faire que vous. « — Mais, Sire, reprend le Sénéchal, veuillez « prendre mon cheval. — Vous en avez besoin « vous-même. — Je puis m'en passer mieux que « vous. — Eh bien, je le prends. Veuillez, « Sénéchal, saluer la reine et tous ceux qui vous « parleront de moi. Surtout, recommandez à « la reine de prendre soin du chevalier navré. »

Lancelot suivit la vieille, et Keu retourné vers la reine lui dit ce que Lancelot désirait d'elle : « J'ai, dit-elle, fait désarmer le chevalier

navré, on a visité et bandé sa plaie ; nous l'avons « couché dans une litière préparée par Sa- « gremor et Dodinel. Il ne faut pas qu'on « parle de cette aventure à la table du roi. » La litière fut couverte de deux samits et d'herbes fraîches, et la reine et ses dames en se rapprochant de la chasse arrivèrent à une belle fontaine ombragée d'un sycomore.

On l'appelait la *Fontaine aux Fées*, parce qu'on y avait plus d'une fois surpris de belles dames inconnues. La reine voulut s'y arrêter. « Sagremor, dit-elle, il serait bien à pro- « pos de manger. — Assurément, Dame, si l'on « en trouvait le moyen. — Il faut s'en enquérir. « — Je ne vois que la tour de Mathamas où « nous puissions trouver quelques denrées. — « Vous y seriez mal reçu : c'est l'homme du « monde qui hait le plus monseigneur le roi. « — Il faut donc y aller, dit Dodinel, ne se- « rait-ce que pour lui faire ennui. » Nos deux chevaliers montent aussitôt, sans oublier écus et lances. Ils étaient pourtant assez travaillés de la dernière joute : mais leur grand cœur les empêchait de se plaindre. Bientôt ils aperçoivent, devant un pavillon, un chevalier appuyé sur sa lance et chantant à haute voix un son nouveau. « Ma foi, dit Sagremor, voilà un « chevalier qui n'a pas de soucis. — Peut-être, « répond Dodinel, veut-il cacher ce qu'il a dans

« le cœur. » Et voyant qu'il se prépare à jouter : « Laissez-moi l'attendre, demande Dodinel. — « Non, reprend Sagremor ; je l'ai vu le pre- « mier, je dois le premier me mesurer avec lui. »

La rencontre fut rude ; les deux lances éclatèrent en frappant sur la boucle des écus. Restés sur les arçons, ils en vinrent aux épées : après une heure de coups donnés et reçus, on ne pouvait dire qui en avait le meilleur, quand accourut une demoiselle montée sur une mule et qui, après les avoir un instant regardés, se tourne vers Dodinel qui ne manque pas de la saluer. « Soyez également le bienvenu, répond- « elle, si vous n'êtes de ces mauvais couards « qui n'osent se charger de la conduite des de- « moiselles. — Il n'est pas de demoiselle que « je ne voulusse suivre ou conduire. — Vous « n'oseriez cependant, pour les yeux de votre « tête, m'accompagner jusqu'où je vous con- « duirais. — Je l'oserais, en dussé-je mourir. « — C'est là ce qu'il faudra voir. » Et elle laisse aller sa mule, Dodinel chevauche après elle, et ils se perdent dans la forêt sans échanger une seule parole. Mais nous devons revenir à son compagnon.

CXXIII.

AGREMOR, aux prises avec le chevalier chanteur, n'avait pas vu la demoiselle qui venait d'emmener Dodinel. Après avoir longtemps ferraillé, il allait forcer son adversaire à demander merci, quand il le vit piquer vivement des éperons et abandonner la place (1), pour se perdre dans la forêt. Il ne songea pas à courir après lui ; mais n'apercevant plus Dodinel, il se remit à suivre le chemin de la tour Mathamas. Peu de temps après, il vit accourir de son côté un veneur du roi Artus, effrayé, couvert de sang, et le suppliant de venir à son secours. « Deux chevaliers, « criait-il, me poursuivent pour me tuer. Ils « m'ont pris de force un brachet et veulent « m'empêcher d'aller me plaindre au roi de « leur félonie. — Rassure-toi, frère, lui dit « Sagremor ; indique-moi seulement où je pour« rai les retrouver. — Ils me suivent, seigneur, « et vous allez les voir. »

En effet, ils parurent, et Sagremor aussitôt : « Rendez le brachet, ou vous êtes morts. » Celui qui portait le brachet le passe à un écuyer en lui ordonnant de s'éloigner ; puis il

(1) En langage populaire on dirait : *ficher le camp*.

se met en garde. Sagremor d'un grand coup d'épée fait voler son heaume à quelques pas et l'étend lui-même à terre furieusement blessé. Il passe au second chevalier qui résiste mieux, mais qu'il finit par fendre jusqu'aux dents. Cela fait, il revient au premier qui lui demande merci. « Je te l'accorde, si tu jures « de te rendre prisonnier de ce veneur, et de « lui rapporter le brachet que vous lui aviez « vilainement pris. » Il reçoit le serment, les quitte et s'engage dans un étroit sentier qui peu à peu s'élargit. En regardant à sa droite, il découvre un pavillon tendu sous un chêne. A l'entrée était le plus hideux des nains, tenant en main un bâton terminé par une masse de fer. Le monstre en le voyant à portée lève son bâton et le fait rudement tomber sur la tête du cheval. « Veux-tu bien te sauver, malheu- « reux! » lui dit Sagremor. Pour toute réponse, le nain redouble, et le cheval fléchit. Sagremor furieux saisit le nain, le lève et le relance à terre ; peu s'en fallut qu'il ne lui crevât la panse. « A l'aide! à l'aide! » crie le nain. Une pucelle sort du pavillon. « Chevalier, « dit-elle à Sagremor, vous êtes peu courtois « d'éprouver ainsi votre prouesse contre une « telle pièce de chair : si son maître était ici, « vous ne l'auriez pas fait impunément.

« — Demoiselle, répond Sagremor, vous pou-

« vez dire ce qu'il vous plaît, mais si Lancelot « lui-même ou messire Gauvain m'avaient fait « autant d'ennuis, je leur en aurais, à mon pou- « voir, demandé raison. — Ce que vous avez « fait n'est pourtant pas d'un prud'homme. — « Ne vous courroucez pas, demoiselle ; j'offre « la satisfaction que vous demanderez. » Et Sagremor la suivit jusque dans le pavillon. A sa grande surprise, il aperçoit Calogrenan, un des meilleurs chevaliers de la Table ronde, gisant là étendu, les pieds et les poings enchaînés. « Eh Sire ! dit-il, comment vous trou- « vez-vous ici ? — Vous le voyez : comme pri- « sonnier. Ce matin je voulus suivre la chasse « du roi ; avant de rejoindre, j'ai rencontré « cette demoiselle qui me défia de sonner dans « ce beau cor d'ivoire. A peine en avais-je donné que deux chevaliers m'assaillirent ; « et comme j'étais désarmé, ils n'eurent pas de « peine à me prendre et à me mettre les fers « aux pieds et aux mains. — Voilà, dit Sagre- « mor, une merveilleuse félonie. Pourrai-je à « mon tour donner de ce cor ? — Sans doute, « si vous tenez à les faire venir. » Sagremor prend le cor ; il en tire un son des plus forts et s'empare d'un glaive à sa portée. Il ne tarde pas à voir approcher un chevalier bien monté et couvert d'armes vermeilles. « Par Dieu ! « dit celui-ci, vous m'avez appelé à votre male

« heure. » Sagremor, l'écu serré sur la poitrine, s'élance sur lui; ils échangent de grands coups et roulent en même temps à terre. Le chevalier vermeil se relève le premier, mais il trouve Sagremor déjà prêt à le recevoir. Ils ferraillent de leur mieux; la bataille se prolonge, et l'on ne pouvait encore dire à qui resterait l'avantage, quand survient un second chevalier qui, après les avoir longtemps regardés, approche de la demoiselle, la saisit, la plante sur son cheval et s'éloigne.

« Margalan! criait-elle, à mon secours! lais- « serez-vous donc emporter votre amie? » Margalan regarde et ne sait ce qu'il doit faire: d'un côté Sagremor le tient de court; et s'il perd son amie, adieu toutes les joies de ce monde. Dans son embarras, il pare plus mollement les coups de Sagremor et se borne à leur opposer son écu; puis reculant de quelques pas: « Par Dieu! chevalier, dit-il, vous êtes « assez vengé : je suis déjà trop puni de vous « avoir attaqué sans raison; j'aime mieux vous « crier merci que continuer cette bataille, si « vous me permettez de poursuivre celui qui « emporte mon amie. — Soit! j'irai même avec « vous; ou, si vous l'aimez mieux, j'irai seul, « pourvu que vous rendiez la liberté au bon « chevalier votre prisonnier. — J'y consens; « mais promettez-moi de ramener ici mon

« amie. » Sagremor promet, remonte et pique des éperons. Il rencontre bientôt un écuyer auquel il demande s'il n'a pas vu un chevalier emportant une demoiselle. « Oui, répond l'écuyer, « mais ils allaient d'un tel pas que vous aurez « grand'peine à les joindre. »

Il pique de nouveau son cheval et gagne une vallée, au moment où le ravisseur atteignait le sommet du tertre qui la bornait. Il ne perd pas tout espoir de les atteindre. Au pied du tertre dix pavillons étaient dressés près d'une belle fontaine, et devant ces pavillons étaient suspendus quatre écus et dix glaives. Un chevalier armé paraît et le somme hautement de jouter ou de rendre ses armes. « Je jouterais volontiers, mais je n'ai pas de « glaive. — N'en soyez inquiet. Voici le mien; « je prendrai un de ceux que vous voyez ici. » Ils se joignent, et dès le premier choc Sagremor a désarçonné son adversaire. « Assez! lui « dit-il, remontez : il suffit de vous avoir « abattu; j'ai hâte de retrouver une demoi- « selle qu'on emporte. — Je pourrais vous en « donner des nouvelles, si vous m'accordiez le « premier don que je vous demanderai. — S'il « dépend de moi, je l'accorde. — Prenez ce « chemin, il vous conduira devant un pavillon « surmonté d'une aigle d'or; vous y trouverez « celle que vous cherchez : et si la demoiselle

« n'y est pas, je vous tiens quitte de votre « don. » Sagremor, brochant aussitôt des éperons, gagne le pavillon et voit en y entrant quatre chevaliers à table avec la demoiselle au « milieu d'eux. Il avance encore et sans saluer les chevaliers : « Demoiselle, vous avez été en- « levée de force, je vous reprends de votre « gré. » Un des convives saisit un couteau : « Ne faites pas un mouvement, dit Sagremor, « ou je vous tranche la tête. » L'autre ne lance pas moins le couteau qui fausse le haubert et pénètre d'un demi-pied dans l'épaule. Sagremor se sent blessé, arrache l'alumelle et fend jusqu'aux dents celui qui l'avait frappé. Les autres couraient à leurs armes ; mais il ne leur donne pas le temps de les saisir ; il éventre le premier, les deux autres prennent la fuite. Alors il pose la demoiselle sur son cheval et l'emmène.

« Sire, lui demande-t-elle, où me condui- « sez-vous ? — A votre ami. — Fort bien ! » Chemin faisant, il la regardait, regrettant un peu d'avoir donné sujet à l'autre chevalier de compter sur sa bonne foi. En repassant devant les dix pavillons, il en voit sortir dix hommes complétement armés et venant lui déclarer qu'ils ne laisseront pas emmener la demoiselle. « Et pourquoi ? — Notre seigneur « le duc de Quaringues entend d'abord savoir

« qui elle est. — J'en suis fâché pour lui, il « ne le saura pas. — Nous vous la prendrons « de force. — Oui, si je ne puis la protéger. » Il aide aussitôt la demoiselle à descendre. « Avancez maintenant, dit-il aux chevaliers ; « vous seriez soixante, encore n'emmènerez « pas cette demoiselle, tant que j'aurai souffle « de vie. »

Un onzième chevalier couvert d'armes disposées en échiquier venait de se montrer : « Vos « paroles, dit-il à Sagremor, sont d'une grande « prouesse. » Et il regardait son écu troué, son haubert rompu, ses bras ensanglantés. « Sire chevalier, dit-il, il faut que vous vous « rendiez avec la demoiselle. — Au moins ne « sera-ce pas de mon gré ; mais je serais plus « assuré de la ramener à son ami, si le jeu « était de vous à moi. — Nous allons donc « voir. Mes amis, éloignez-vous un peu : j'en- « tends éprouver ce que vaut ce chevalier. « Mais d'abord, quel est votre nom, sire ? — Je « suis, répond-il, Sagremor le desréé. — Ah ! « Sagremor, soyez le bien venu : vous êtes « l'homme que je souhaitais le plus de voir. « Moi, je suis Brandehart, ce duc de Quarin- « gues pour lequel vous avez combattu contre « Mauduit le Noir dans l'Ile-Sèche. J'avais eu « tant de regret, en apprenant que vous étiez « parti sans prendre congé, que je m'étais pro-

« mis de ne pas séjourner avant de vous avoir « retrouvé. — Sire, répond Sagremor, vous « m'avez fait tout l'honneur et le meilleur service « du monde. Je voudrais bien le reconnaitre « en m'arrêtant dans votre compagnie ; mais je « suis contraint de passer outre ; d'abord, pour « remettre cette demoiselle aux mains de son « ami, puis pour être fidèle au rendez-vous que « la reine m'a donné devant la Fontaine aux « Fées. »

Le duc, voyant qu'il essaierait en vain de le retenir, fit donner un palefroi à la demoiselle, et Sagremor prit congé en le remerciant de sa grande courtoisie. Il ramena la demoiselle au pavillon d'où elle avait été enlevée, mais ils n'y retrouvèrent plus Calogrenan ni l'ami de la demoiselle. « Je ne sais quel parti prendre, dit-« il alors à celle-ci. J'avais bien promis de « vous reconduire à votre ami ; mais où le re-« joindre ? — Vous vous êtes acquitté, répond-« elle, en me ramenant dans ce pavillon ; ne « vous inquiétez plus de moi, je me garderai « bien sans vous. — Mais si d'autres chevaliers « venaient vous surprendre, comment échappe-« riez-vous ? — Pourquoi vous en soucier ? Al-« lez, et soyez à Dieu recommandé ! — Puisque « vous le voulez, demoiselle, je poursuivrai mon « chemin. »

Il arriva vers midi devant la maison de Ma-

thamas. Elle était haute et forte, entourée de fossés larges, profonds et bordés de gros pieux pointus. On y entrait par une seule porte de cuivre richement travaillée. Il franchit cette porte et arrive à cheval dans la grande salle. Mathamas allait se mettre à table avec ses hommes ; mais à la vue d'un chevalier armé, tous se taisent pour écouter ce qu'il vient dire. Sagremor avance et sans le saluer : « Mathamas, dit-il, « la reine Genievre te mande que tu aies à lui « envoyer de ton manger à la Fontaine aux « Fées, où elle est à cette heure avec ses de- « moiselles. — Si tu es de sa maison, répond « Mathamas, j'admire que tu sois entré dans « la mienne. — J'y suis entré par son ordre. « — Voyons comme elle te garantira. Aux ar- « mes ! » crie-t-il à ses hommes, qui vont aussitôt les revêtir. « Maintenant, c'est à toi, « Mathamas, de te garder, dit Sagremor : je te « défie. » Et, l'épée droite, il attendait que Mathamas fût armé ; mais, au lieu de le faire, le traître fuit et ferme sur lui la porte. Comme Sagremor s'indignait, les vingt chevaliers armés reviennent et s'assurent des autres issues de la salle. Il comprend l'imprudence qu'il a commise ; mais au moins vendra-t-il chèrement sa vie. Les chevaliers qui s'élancent tous sur lui commencent par tuer son cheval : il va s'adosser au pilier qui se trouvait au milieu de la salle : là il

les reçoit vaillamment et en met plusieurs hors de combat ; mais son épée se brisant, il perd tout espoir de leur échapper. Les plaies dont il est criblé lui laissent à peine la force de leur opposer son écu, et il allait recevoir le coup mortel quand Mathamas reparaît et lui dit de se rendre. « Non. — Ils vont te tuer. — Qu'ils « y fassent ce qu'ils pourront. — Non ; rends- « toi, je t'en prie. — Je ne puis me rendre à « un ennemi de mon seigneur le roi. — Tuez-le « donc, » dit Mathamas à ses hommes. Mais Sagremor en lui répondant avait aperçu une hache suspendue devant lui à l'une des portes ; il s'en empare, la lève des deux mains et la faisant retomber sur le plus avancé, l'abat mort à ses pieds. Un autre le prend entre ses bras ; Sagremor l'étreint à son tour, et ils roulent ensemble sur les carreaux de marbre. Les autres se jettent sur lui, lui lient les pieds et les mains ; ils allaient l'immoler, si Mathamas ne leur avait encore crié de ne pas l'achever. « Traînez-le en prison ; je sais un meilleur « moyen de me venger de lui. » Ils le désarment donc et l'emportent dans une geôle fermée de fortes barres de fer. Elle prenait jour sur un verger, et l'on pouvait du dehors le voir et en être vu. Or la coutume était de n'accorder aux prisonniers qu'une cruche d'eau avec une ration de pain par jour ; et nous savons

que Sagremor, toutes les fois qu'il avait eu trop chaud, ressentait une faim qui le rendait malade jusqu'à la mort, si on n'y pourvoyait pas. Il était enfermé depuis une demie journée, quand il sentit les angoisses de cette faim ; l'extrême souffrance lui arracha des cris. La fille unique de Mathamas, belle et gentille pucelle, se promenait alors dans le verger : elle entend des plaintes et s'approche en demandant qui se lamentait ? « Hélas ! un chevalier de la mai-« son du roi Artus. — Quel est votre nom ? — « Sagremor le desréé. — J'ai souvent entendu « parler de vous ; je plains grandement votre « infortune. — Pourquoi, demoiselle ? — Parce « que vous aurez pour toute nourriture de l'eau « et du pain, une seule fois par jour. » En parlant, elle le regardait et le trouvait beau, bien taillé. C'était en effet un des chevaliers les mieux faits de la maison du roi. « Demoi-« selle, lui dit-il, je meurs de faim ; mon der-« nier moment est proche. — Attendez-moi un « instant et je reviens. — Hâtez-vous, si vous « voulez me retrouver en vie. »

Elle revient bientôt en effet. « Regardez der-« rière vous, » dit-elle. Sagremor se tourne et aperçoit dans une toile blanche un blanc gâteau, un pot de vin et un gros chapon. « C'est « votre souper. Voyez-vous cette fenêtre ? elle « donne sur ma chambre ; quand il vous plaira,

« nous pourrons parler ensemble sans être
« vus de personne. Tout ce que je fais, c'est
« pour avoir entendu dire de vous, Sagremor,
« tout le bien du monde. »

Il fit, comme on le pense bien, grand honneur au manger et, grâce à cette demoiselle, l'ennui de se trouver en geôle lui parut assez supportable.

Venons maintenant à Dodinel le sauvage, que nous avons laissé suivant une autre demoiselle.

CXXIV



Dodinel chevauchait silencieusement à côté d'elle. Leur première rencontre fut un chevalier et son amie qu'un nain précédait, pièce de chair hideuse autant qu'on saurait dire. Dodinel ne l'en salua pas moins; mais au lieu de lui rendre son salut, le nain pousse son cheval chasseur à portée du palefroi de la demoiselle, il se penche et voulait la baiser de force. Celle-ci justement indignée lève la main et le frappe assez fort pour le renverser à terre tout étourdi. « Vile « créature, dit-elle, mal ait qui jamais te com« manda de toucher demoiselle! »

Alors intervient le chevalier : « Qu'est-ce « donc? et pourquoi, demoiselle, avez-vous

« frappé mon nain ? — Parce que tel fut mon « plaisir. Tant pis si vous le trouvez mauvais. « — En vérité vous vous en repentirez. » Et levant son glaive il l'eût gravement blessée, si elle n'eût adroitement esquivé le coup.

Ce fut à Dodinel à prendre parti pour la demoiselle. « Vilain chevalier ! dit-il, peu s'en « faut que je ne vous châtie ; comment n'avez-« vous pas honte de frapper une demoiselle ? — « Par mon chef ! répond l'autre, vous me parlez « comme jamais personne avant vous ne l'avait « osé. Si vous me connaissiez, vous vous en « seriez gardé ! Voyons qui de nous deux sera « châtié. »

Ils prennent alors du champ, se rapprochent et pendant longtemps échangent de furieux coups. L'inconnu vide le premier les arçons ; Dodinel descend, ne voulant pas lutter avec trop d'avantage. Ils lâchent tour à tour et reprennent leurs épées ; enfin l'inconnu, réduit à demander merci, promet de se rendre à la Fontaine aux Fées : de par Dodinel le sauvage il se déclarera prisonnier de la reine. « Vous direz de « plus à ma dame qu'une demoiselle m'oblige « à la suivre et me détourne de la maison de « Mathamas. Quel est votre nom, chevalier ? — « On m'appelle Maruc le roux. »

Comme Maruc relaçait son heaume, Dodinel demande au nain pourquoi il avait voulu baiser

la demoiselle. « Parce que mon seigneur m'a-
« vait ordonné, sur les yeux de ma tête, d'en
« agir ainsi avec toutes celles que je verrais
« conduites par un chevalier. Quand le cheva-
« lier s'y opposait, mon seigneur le défiait ; il
« en a déjà abattu plus de cent, et il ne pensait
« jamais trouver qui lui ferait rendre les armes.
— Va donc, lui dit Dodinel, et salue-moi la
« reine quand tu paraîtras devant elle avec
« ton seigneur, Maruc le roux. »

Revenons à Lancelot. Il suivait la vieille qui lui faisait acquitter une trop imprudente promesse. Il n'avait pas encore pu arracher le tronçon de lance qui s'était arrêté dans son côté, et le sang coulait le long de sa cotte de samit. La vieille ne semblait pas s'en inquiéter, et il n'échangeait pas avec elle une parole. Bientôt ils rencontrèrent un chevalier sur un grand destrier noir, n'ayant pour toute arme qu'une épée ; mais à son arçon était suspendue une tête fraîchement coupée. Il salue Lancelot, puis revenant sur ses pas : « Par la chose que vous aimez le
« mieux, dit-il, veuillez m'apprendre qui vous
« êtes. — On m'appelle Lancelot du lac. —
« C'est précisément vous que je cherchais. —
« Vous m'avez trouvé ; que voulez-vous de
« moi ? — Vos armes. — En vérité ! vous ne
« m'avez pas réduit à les abandonner. — Vous

« me les donnerez pourtant, si vous tenez à « votre promesse. Ne me reconnaissez-vous « pas ? Je suis Geffroi de Maupas, qui vous avais « cédé les miennes à l'entrée de la forêt des « Trois-Perrons (1), quand vous poursuiviez le « chevalier vermeil. Vous m'avez promis de « me céder les vôtres sitôt que je les de- « manderais, si vous n'étiez pas en train de « combattre. Or vous ne combattez pas, j'ai « donc droit de les réclamer. — Il est vrai, dit « Lancelot ; mais vous me voyez suivre une « dame qui a grand besoin d'aide ; veuillez « attendre une autre fois. — Non ; je ne puis. « — S'il en est ainsi, je vais vous les aban- « donner ; j'en mourrai peut-être, mais je ne « fausserai pas ma parole pour garantir ma « vie. »

Il se désarme aussitôt et ne garde que son épée. Quand il fut en simple jupe, le chevalier aperçoit qu'elle était sanglante : « Sire, dit- « il tout en revêtant les armes, où allez-vous ? « — Je ne sais ; où cette dame me conduira. « — Si vous y consentiez, j'irais à votre place, « et vous iriez faire panser vos plaies. — Non, « non, dit alors la vieille : ce n'est pas de « vous mais de lui que j'attends secours. » Geffroi n'insiste pas et s'éloigne. Lancelot, quoi-

(1) Var. *Pierres*. — *Perils*.

que désarmé, continue à suivre la vieille. Geffroi cependant tirait du côté de la Fontaine aux Fées, où la reine était encore avec ses demoiselles. En le voyant approcher elles crurent que c'était Lancelot; mais elles reconnurent bientôt leur erreur ; et la reine, qui aperçut la tête attachée à l'arçon de la selle du chevalier, frémit en pensant que ce devait être celle de son ami. Elle tomba pâmée, sans mouvement. Quand elle ouvrit les yeux : « Hélas ! hélas ! s'écrie-t-elle, c'en est fait « de la fleur de toute chevalerie. » Les dames, qui avaient reconnu sur Geffroi les armes de Lancelot, ne doutent pas non plus de la mort du héros ; elles déchirent leurs visages, arrachent leurs cheveux. « Ah ! chevalier de « malheur ! s'écrient-elles, puisse Dieu te cou« vrir de honte ! » Et tout d'un accord elles courent sur Geffroi comme pour le mettre en pièces. Celui-ci étonné, inquiet, ne les attend pas et broche des éperons. La reine éplorée fait monter à sa poursuite Keu le sénéchal. Keu parvient à le rejoindre : « Gardez-vous, chevalier ! » lui crie-t-il. Geffroi s'arrête tout disposé à le bien recevoir. Du premier choc il abat le Sénéchal. Keu remonte ; une seconde fois il est désarçonné, et Geffroi lui fait passer son lourd cheval sur le corps à plusieurs reprises. Brisé comme il était, il le soulève, le met en

selle, se place en croupe derrière lui et le conduit ainsi dans une belle maison de retraite qu'il avait au milieu de la forêt. Après qu'il fut désarmé, il le fit jeter en prison, sans lui dire un mot.

La reine ne voyant pas revenir le pauvre Sénéchal, ne douta plus de son malheur et ne mit plus de bornes à son désespoir. Bohor, ce chevalier que Lancelot avait navré sans le connaître et qu'on avait étendu sur une litière, commençait à reprendre quelque force. Il entendit les cris, les sanglots de la reine, et lui demanda quelle était la cause d'un tel chagrin. « Hélas! répond-elle, c'en est fait de « la fleur de toute chevalerie. Nous venons de « voir passer un chevalier qui portait la tête « de Lancelot à l'arçon de sa selle. — Lance« lot du lac! » s'écrie le chevalier, et il perd connaissance. Les bandes qui fermaient ses plaies se rompent, la litière est bientôt rougie de son sang. On s'empresse autour de lui; la plus sage des dames de la reine rebande ses plaies, et quand il revient à lui : « O mort! dit-il, pourquoi ne me prends-tu? « et comment pourrai-je survivre à celui qui « réunissait en lui toutes les prouesses? » Il se déchirait le visage, arrachait ses cheveux et répétait qu'il ne survivrait pas à Lancelot. « Vous le connaissiez donc? lui demande-t-on.

« — Si bien, que la vie ne m'est plus rien « sans lui. » La reine donne aussitôt l'ordre de retourner à Kamalot; mais elle défendit d'y rien dire de Lancelot, avant qu'elle-même en eût parlé aux compagnons de la Table ronde, quand ils reviendraient de la chasse. « Ils « en seront encore, dit-elle, plus désolés que « nous. »

Lancelot cependant suivait toujours la vieille, tout en souffrant de plus en plus de la plaie que le tronçon de lance ravivait. Il aperçoit bientôt montée sur mule blanche une demoiselle qui l'arrête et lui dit : « Sire, soyez le « bien venu, comme le plus vaillant chevalier « du monde! — Demoiselle, savez-vous bien « qui je suis? — Vous êtes Lancelot du lac, « le plus redouté, le plus désiré des chevaliers. « — Je ne vous démentirai pas, puisque vous « le dites; mais en quels lieux suis-je ainsi dé- « siré? — Dans le pays d'Estrangore; si vous « venez de ce côté-là, vous saurez pourquoi « on vous y souhaite. »

La demoiselle s'éloigna sans rien dire de plus. La vieille le fit ensuite arrêter chez un forestier qui les accueillit avec empressement, et fut transporté de joie en apprenant qu'il avait l'honneur de recevoir Lancelot; mais il pâlit en reconnaissant la gravité de sa bles-

sure. La vieille le conduisit dans une chambre écartée ; elle le coucha, visita sa plaie et la couvrit d'un salutaire onguent ; car elle était sage chirurgienne. Elle parvint même, sans mettre en danger sa vie, à faire sortir le tronçon de lance ; mais il fut obligé de rester trois semaines au lit avant de pouvoir remonter. Nous le laisserons chez le forestier, pour revenir à Dodinel le sauvage.

CXXV.



N suivant toujours la même demoiselle, il était arrivé devant une rivière dont l'eau était noire et profonde. Une planche étroite était jetée sur le courant. La demoiselle descendit, et ayant attaché son cheval au saule le plus voisin : « Des-« cendez aussi, dit-elle à Dodinel, vous passerez « après moi. — Mais que ferai-je de mon che-« val? — Vous le laisserez. » Il fait d'assez mauvais gré ce qu'elle exige, et il attend qu'elle ait gagné l'autre rive pour s'aventurer lui-même sur cette planche qui n'avait pas un pied de large. Il n'était pas sans crainte, n'ayant guère fait jusqu'alors de pareils trajets (1).

(1) « Il n'avoit mie apris à plancheier. »

Une fois engagé, la vue de l'eau noire lui trouble la vue : il arrive péniblement jusqu'au milieu de la planche ; mais quand il la sentit plier et craquer sous ses pieds, il chancela et glissa dans l'eau. Il but bien plus qu'il n'eût voulu ; heureusement, en levant les bras, il se reprend à la planche, mais sans avoir la force de remonter sur elle, retenu par le poids de ses armes. Il s'épuisait en vains efforts ; enfin il aperçoit un vilain qui semblait vouloir passer sur la même planche. « Ah ! vilain, lui crie-t-il, hâte-toi ; viens m'aider à gagner la rive.

LE VILAIN.

Eh chevalier ! quel diable vous a conduit ici ? cherchez-vous dans la rivière une aventure ?

DODINEL.

Crois-moi ; je me serais bien passé de celle-ci : mais hâte-toi, bel ami, assez de paroles ; viens m'aider.

LE VILAIN.

Oh ! sire, un vilain ne doit pas porter la main sur un chevalier. Ce serait vous faire trop de honte ; je m'en garderai bien. Vous savez assez comme on entre dans l'eau, vous devez savoir comme on en sort.

DODINEL.

Vas ! tu es un vrai vilain ; j'avais bien tort

d'attendre de vilain la moindre bonté. Il eût fallu commencer par lui donner un cœur (1). »

Le vilain s'éloigne sans répondre. Dodinel avait par bonheur une force extraordinaire : il finit par remonter sur la planche, puis rampant à plat ventre (2), il atteignit la rive. La demoiselle qu'il avait jusque-là suivie n'y était plus. Tout épuisé qu'il était, toutes mouillées qu'étaient ses armes, il se traîna jusqu'aux abords d'une forêt près de laquelle s'élevait le petit château de Langue. Un chevalier bien armé qui en sortait l'apercut tout haletant sous son armure et durement travaillé par l'eau qu'il avait bue. « Rendez-vous ! » lui dit-il. Comme Dodinel paraissait n'avoir pas entendu, il s'approche, lui arrache le heaume et menace de lui trancher la tête. Mais, n'obtenant aucune réponse, il le fait saisir et ramener prisonnier au château. Nous verrons bientôt comment il en sortit.

(Plus nous avançons, plus le romancier multiplie les allusions et les renvois aux deux livres du *Saint-Graal* et à la première partie

(1) Il est bien rare de voir les vilains intervenir dans nos romans. Mais l'opinion qu'on se faisait d'eux autrefois est à peu près celle que plus d'un simple bourgeois de nos jours se fait des paysans, les *vilains* ou villageois du moyen âge.

(2) « A ventrillons. »

du *Lancelot.* Dans la laisse suivante, après s'être longuement étendu sur le désespoir de la reine, sur les regrets que cause au roi et à tous les compagnons de la Table ronde la mort supposée de Lancelot, nous le verrons organiser une nouvelle quête de dix chevaliers sous la conduite de Gauvain; comme dans la vingt et unième laisse précédente (tome I, p. 168). Les enquêteurs sont ici mess. Gauvain et ses trois frères, Guerrhes, Gaheriet et Mordrain (« cil que li rois Artus ocist puis de ses mains, « ès plains de Salebire, où cil Mordrés le navra « à mort ») ; Yvain, Hector des Mares, Agloval, « li ainsnés frères Perceval, qui puis amena « Perceval à cort; » le Laid hardi, Gossouin et Brandelis. Ils jurent, tel était l'usage des enquêteurs, de ne pas revenir avant d'avoir recueilli nouvelles de la vie ou de la mort de Lancelot; au retour, ils devront conter, sans rien omettre, tout ce qui leur sera arrivé, à leur honte comme à leur honneur. En quittant Kamalot, ils gagnent la forêt distinguée par le nom de *Forêt aventureuse;* avant d'y pénétrer, ils aperçoivent une croix qu'on appelait la *Croix Noire*, depuis l'aventure racontée dans le *Saint-Graal* (laisse VII, tome I, p. 301), cette aventure est ici reproduite avec les mêmes détails. Nous pouvons donc renvoyer le lecteur à notre premier volume de *la Table ronde.*

Gauvain propose à ses dix compagnons de battre la forêt dans tous les sens, de visiter tous les châteaux, ermitages, religions ou retraites qui s'y trouvent, puis de revenir à huit jours de là, vers midi, à la Blanche abbaye et à la Blanche croix, près du château des Saisnes, à l'autre extrémité de la même forêt.

Pendant qu'ils conviennent ainsi de ce qu'ils feraient, ils entendent des cris et un bruit de glaives et d'épées. Ils vont du côté d'où partent les cris et voient bientôt un seul chevalier que dix fer-vêtus attaquaient. Ils se hâtent de porter secours au plus faible et décident facilement les gloutons à prendre la fuite. Le chevalier qui leur doit la vie raconte alors ses aventures. Il se nommait Élie, et portait deux épées dont l'une, précieusement enfermée dans un riche fourreau, formait deux tronçons séparés. C'était elle qui jadis avait pénétré dans la cuisse de Joseph d'Arimathie, et s'était brisée en y pénétrant; quand le saint homme l'en avait retirée, il l'avait destinée à n'être complétement ressoudée que par le vaillant chevalier qui devait mettre à fin les temps aventureux et les merveilles du Saint-Graal. Cette histoire était aussi contée dans le *Saint-Graal* (tome I, p. 306-310). Elle est ici répétée dans tous ses détails, si ce n'est que le roi Agron, ressuscité par Joseph d'Arimathie, ne

parle pas du Purgatoire, où son âme avait été transportée après qu'un lion l'eut étranglé. Cette omission et le nom de Joseph d'Arimathie, auquel, dans le *Saint-Graal*, devait être substitué celui de Josephé son fils, pourraient permettre de conjecturer que cette partie du *Lancelot* répond à un texte du *Graal* plus aneien.

Maintenant, suivons Agloval dans les incidents de sa quête. Il rencontre d'abord un chevalier tout armé qui pressait de l'éperon son grand destrier. Il portait un écu troué de haut en bas, son haubert était démaillé, son heaume bosselé ; de sa tête et de ses bras coulaient des filets de sang qui avaient rougi ses armes. « Ah ! gentil chevalier, cria-t-il en voyant Aglo« val, ne me laissez pas tuer sous vos yeux. Je « suis poursuivi par un ennemi qui m'a navré « comme vous voyez, et qui a juré de m'ôter « ce qui me reste de vie.

« — Laissez-le venir et rassurez-vous, je « vous garantirai. » L'instant d'après paraît un autre chevalier. « C'est lui, c'est lui ! » s'écrie le navré. Agloval avance, il en vient aux prises, et du premier choc il fait cabrer l'autre destrier ; le cavalier tombe à terre. Agloval aussitôt descend, attache son cheval à un arbre, tire l'épée et revient à son adversaire qui, trop blessé pour pouvoir se relever, lui de-

mande merci en lui rendant son épée. « Pour-
« quoi, dit Agloval, vouliez-vous tuer ce cheva-
« lier ? — Pour venger un mien écuyer qu'il a
« occis ces jours derniers. — Le meurtre d'un
« écuyer, répond Agloval, ne demandait pas
« celui d'un chevalier. Toutefois je veux bien
« me contenter d'ordonner que vous vous
« mettiez à la merci de celui que vous avez na-
« vré. » Le vaincu, dès qu'il peut se relever,
va donc implorer celui qu'il avait poursuivi et
qui lui pardonne. Il remonte en priant Agloval
de venir passer la nuit dans une sienne retraite
voisine (1). Après avoir consenti, Agloval de-
mande au navré d'où il venait. « Je viens, ré-
« pond-il, du château de Roguedon, à peine
« éloigné d'une lieue anglaise. Si vous vouliez
« bien vous y arrêter, je vous recevrais avec
« tous les honneurs que je dois à celui qui m'a
« sauvé la vie. — Faisons mieux, reprend le
« chevalier conquis : vous viendrez tous les
« deux dans mon manoir ; la fête en sera plus
« complète. » Ils en tombent d'accord, et reve-
nant sur leurs pas, ils arrivent bientôt dans
une prairie qui faisait partie de la forêt ; au mi-
lieu s'élevait une haute et forte tour fermée
de murs et de fossés. Dès qu'ils y sont entrés,
des valets courent à leurs étriers, les aident à

(1) « J'ai ci près un mien *recet*. »

descendre et les désarment. Le maître les conduit à sa maîtresse salle en apprenant à Agloval qu'il se nomme Geffroi de Maupas. « Et vous, beau sire, ajoute-t-il, quel est votre « nom et votre pays? — Je suis de la maison « du roi Artus, on me nomme Agloval. — « Et qu'allez-vous quérant? — Nous sommes « dix à la poursuite d'un chevalier qui passa « devant la reine, portant à son arçon de selle « une tête coupée, peut-être celle de Lancelot « du lac, et nous ne devons nous arrêter « qu'après l'avoir trouvé. » Geffroi dissimule l'émotion que lui cause ces paroles; s'il est reconnu, Agloval croira voir en lui le meurtrier de Lancelot. « Assurément, dit-il, grand dom« mage serait de la mort d'un tel chevalier : « vous avez cependant fait des pertes encore « plus grandes; j'entends parler de Keu le « sénéchal, de Sagremor le desréé et de Do« dinel le sauvage. — Vous vous trompez; la « perte du seul Lancelot serait plus à déplorer. « — Mais enfin, beau sire, ne sauriez-vous « pas quelque gré à qui vous rendrait le Séné« chal? — Nous serions charmés de le re« voir. — Soyez donc demain à l'ermitage « de la Haie, vous l'y retrouverez. — Je n'y « manquerai pas. »

Et le lendemain, au point du jour, Agloval se rendait à l'ermitage, et Geffroi de Maupas

allait ouvrir la prison de Keu le sénéchal, en lui annonçant qu'il était libre, à la seule condition d'aller retrouver Agloval à l'ermitage, et de cacher à tout le monde le nom de celui qui l'avait retenu en prison. Keu, ravi de rentrer en liberté, promit facilement ce qu'on lui demandait. Geffroi lui fit servir à manger, on lui rendit ses armes, et aux heures de tierce, il était à l'ermitage de la Haie. Agloval l'y vit arriver avec joie, mais il voulut en vain lui faire dire le nom de celui qui l'avait retenu. En apprenant la quête entreprise par les dix compagnons, le Sénéchal n'hésita pas à jurer, sur une croix de bois dressée devant eux, qu'il serait de leur partie, pour l'amour de Lancelot. Mais retournons, avant de suivre Agloval, à messire Gauvain.

CXXVI.



INQ jours après avoir quitté ses compagnons, il s'ennuyait de ne trouver aucune aventure; et, tout en chevauchant, il se laissait aller à un demi-sommeil. Enfin en passant devant la maison Mathamas, il fut aperçu par le seigneur du château qui le salua : il ne le vit pas et ne put y répondre. Furieux de ce qu'il estimait un dédain injurieux, Mathamas rentre et fait appor-

ter ses armes. Ses écuyers lui demandent où il entend aller? « Je vais, leur dit-il, châtier un « orgueilleux chevalier, qui n'a pas daigné ré- « pondre à mon salut. Je ne me consolerais « pas si je ne rabattais son orgueil. »

Il eut bientôt rejoint messire Gauvain. D'aussi loin qu'il le revit : « Tournez, sire or- « gueilleux, ou je vais vous frapper par der- « rière. » Ces mots hautement prononcés réveillent messire Gauvain. Il entend accourir sur lui, il se retourne, embrasse son écu, allonge son glaive et atteint si rudement l'agresseur qu'il lui fait mesurer la terre. Aussitôt il descend, attache son cheval à un arbre, court à Mathamas comme il se relevait, l'abat une seconde fois et lui arrache le heaume (1) assez rudement pour lui écraser le nez. « Rends-toi, « lui dit-il, ou tu vas mourir. — Gentil cheva- « lier, répond Mathamas d'une faible voix, vous « ne gagnerez rien à ma mort, et je n'ai rien « fait qui me rende indigne de merci. — « Comment vous appelle-t-on? — J'ai nom

(1) Le heaume avait alors une forme assez analogue à celle d'un pot de fleurs. On le posait sur la tête et on l'en tirait sans trop de difficulté, même sans le délacer, mais cependant avec précaution, en le saisissant par le haut. La miniature du msc. 339, f° 38, donne une idée exacte de cette besogne. Gauvain y pose le heaume sur la tête d'Helain de Taningue.

« Mathamas. — Ah ! vous êtes ce Mathamas « que Sagremor et Dodinel sont allés visiter ; « par Dieu, vous me direz ce que vous en « savez. — Laissez-moi la vie et je délivrerai « Sagremor. — Je vous l'accorde, quand vous « aurez juré de me le rendre et de tenir la pri- « son que j'indiquerai. »

Mathamas jura : l'un et l'autre remontèrent et entrèrent dans la maison. Il y avait là trente chevaliers qui, voyant revenir leur seigneur conquis, voulaient courir sus à messire Gauvain. Mathamas les arrêta et fit ouvrir les portes de la prison de Sagremor ; et quand messire Gauvain le revit aussi frais, en aussi bon point que jamais, il en conclut qu'il n'avait pas été trop mal traité. Nous avons vu à qui Sagremor devait en savoir gré.

Le premier soin de celui-ci fut de réclamer ses armes, et, avant de monter, il n'oublia pas la gentille demoiselle. « Je vous recommande « à Dieu, lui dit-il, et partout où je serai, « vous aurez un chevalier prêt à tout faire « pour vous. » Messire Gauvain appelant Mathamas : « Vous allez vous rendre à la cour « du roi mon seigneur, vous vous mettrez en « sa prison de la part de son neveu, et vous « direz à ma dame la reine que nous avons « retrouvé Sagremor. Si elle vous demande ce « qu'il est devenu, vous lui direz qu'il s'est mis

« avec les autres en quête de monseigneur « Lancelot. » Sagremor avait en effet consenti facilement à grossir leur compagnie. Mathamas monta pour gagner Kamalot, et messire Gauvain et Sagremor continuèrent la quête commencée.

Revenons maintenant au bon Hector des Mares. En se séparant de ses neuf compagnons, il avait erré dans la forêt pendant huit jours, sans rien apprendre de Lancelot. Au neuvième, il arriva devant la même planche que Dodinel avait franchie avec tant de peine, et ne voyant pas d'autre moyen de passer outre, il était descendu, avait attaché son cheval à un arbre au risque de ne jamais le retrouver, et tout armé s'était hasardé à tenter le dangereux passage. Plus heureux que Dodinel ou plus adroit, il atteignit sans sombrer l'autre bord de la rivière. Mais en approchant d'un château qui se dressait devant lui, il en vit sortir un chevalier qui, monté sur un grand destrier et le glaive levé, l'avertit de se rendre, s'il ne voulait mourir. Sans trop s'émouvoir, le preux Hector, l'écu en avant et le glaive allongé, marche sur le chevalier et le renverse dès la première atteinte. Il descend alors, s'agenouille sur lui, le frappe du pont de son épée et lui met le visage en sang. « Rends-toi! » lui crie-t-il. L'autre ne retrouva la force de ré-

pondre qu'après un certain temps. « Sire, ne « me tuez pas, je me tiens pour outré. » Mais en prononçant ces mots, il levait doucement le pan du haubert d'Hector pour lui plonger son épée dans le ventre. Hector le prévient et le saisissant au bras : « Infâme! dit-il, votre trahison « sera bien payée ; » et il lui tranche la tête. Alors douze écuyers sortent du château et se vont jeter à ses pieds. « Soyez béni, sire! « lui disent-ils, vous nous avez délivré du « plus pervers des hommes. Entrez dans le « château que vous avez conquis ; ceux qui « l'habitent en seront aussi joyeux que si vous « aviez donné à chacun d'eux cent marcs d'or. » Un des écuyers retourne à la hâte et répand l'heureuse nouvelle. On amène à Hector un bon cheval, il fait son entrée aux acclamations générales ; alors il descend, et quand on l'a désarmé on le conduit au palais. Mais il refuse le don du château. Bientôt se présente la demoiselle que Dodinel avait suivie jusqu'à la planche. C'était l'amie de celui qui venait d'être tué; mais elle-même ne l'aimait pas. Quand elle apprit qu'Hector était de la maison du roi Artus, elle en parut ravie. « Il y a ici, « dit-elle, un prisonnier qui pourrait bien être de « vos amis. — Veuillez l'amener, » dit Hector.

En le voyant, il le reconnut : « Dodinel, dit- « il en l'embrassant, par quelle male aventure

« étiez-vous ici ? » Dodinel raconta comment la demoiselle l'avait conduit jusqu'à la planche, et comment, après avoir été en grand danger de se noyer, il avait été saisi et jeté en prison par le maître du château. « Pourquoi, demoiselle, « ajouta-t-il, m'avez-vous ainsi conduit à ma « perte, et que vous avais-je fait ? — Sachez, « reprit-elle, que mon ami, celui qui est mort, « vous portait une haine mortelle, depuis la « blessure que vous lui aviez faite dans une « assemblée. Il avait juré de me tuer si je « ne trouvais un moyen de vous attirer ici. « J'allai donc à la cour du roi, dans le vain « espoir de vous y rencontrer ; enfin je parvins « à vous joindre, et vous savez le reste. »

Hector de son côté apprit à Dodinel comment et dans quelle intention ils avaient quitté la cour, en faisant serment de n'y revenir qu'après avoir su d'une manière certaine si Lancelot était mort ou vivant. Dodinel n'hésita pas à se mettre de la quête, et après avoir pardonné à la demoiselle la perfidie dont elle s'était rendue l'instrument, et recommandé à Dieu tous les habitants du château, ils prirent le parti de gagner la Croix Blanche, rendez-vous convenu des enquêteurs, où ils retrouvèrent messire Gauvain, Yvain, Sagremor et les autres, tous également tristes de n'avoir rien découvert de celui qu'ils cherchaient. Ils se sépare-

rent de nouveau, et continuèrent, chacun de leur côté, à demander par tous les lieux où ils venaient à passer, ce qu'on pouvait y savoir de Lancelot. Nous allons maintenant continuer, de notre côté, à raconter la suite de leurs aventures, en commençant par celles de messire Gauvain.

CXXVII.



PRÈS avoir chevauché pendant plusieurs jours, en demandant partout où il passait si l'on ne savait rien de Lancelot, messire Gauvain s'était arrêté dans une abbaye de moines blancs (1). Comme on était au samedi, il resta le lendemain, jour du Seigneur, et repartit le lundi après avoir entendu la messe. La voie qu'il avait prise conduisait au royaume d'Estrangor. Pour éviter la grande chaleur du jour, il venait de descendre au bord d'une claire fontaine ombragée de grands arbres, quand il fut accosté par une demoiselle qui le pria, par la chose qu'il aimait le mieux, de venir héberger dans un petit château construit à l'entrée d'une plaine marécageuse(2). Il s'y laissa donc conduire. A

(1) « A une blanche abbaye. »

(2) « El chief d'une mareschiere. »

peine était-il désarmé et installé dans une chambre jonchée de belle herbe fraîche, qu'on annonça le retour du seigneur châtelain amenant avec lui trente chevaliers. Gauvain demande pourquoi cette grande compagnie : « Parce, répond la demoiselle, qu'on doit don-« ner demain, devant le château du Moulin, « un grand tournoi. Le roi Marboart, parent « de Galehaut, le fils de la géante, y doit « tenir un parti, et le comte mon ami doit « tenir l'autre. Celui des deux qui fera le « mieux recevra un épervier et un faucon; « son amie, s'il en a, recevra le plus beau « chapelet du monde. Or, mon ami aurait « grande envie d'obtenir ce prix ; et voilà pour-« quoi il a mandé tous les chevaliers du pays « pour concourir avec lui. Je vous prie, sire, « par la foi que vous devez à votre oncle le « roi Artus, de vous joindre à nous. Si vous y « consentez, nous serons assurés de la victoire, « et le chapelet me sera donné (1).

En ce moment entra le châtelain, nommé Taningue, surnommé le blond en raison de la nuance de ses cheveux. Il était grand et bien

(1) Pour expliquer cette façon de conquérir le prix d'un tournoi, il faut supposer que les combattants, divisés en deux camps, travaillaient au nom et pour celui qui les avait rassemblés et dont ils portaient l'enseigne.

fait. « Sire, lui dit son amie, monseigneur Gau-
« vain que voici veut bien se mettre de votre
« parti. — Je suis donc assuré de tout l'honneur
« du tournoi, » dit Taningue en tendant les bras à messire Gauvain ; « l'aide que vous nous ac-
« cordez est bien préférable au don du plus
« beau château du roi votre oncle. »

Le tournoi était déjà commencé quand ils arrivèrent le lendemain dans la prairie où i se tenait. Au milieu s'élevait la loge construite pour le roi Marboart, pour la reine et pour les plus belles dames du pays, entre autres une nièce de la reine qui ne craignait pas de dire tout haut que son ami lui ferait obtenir le prix. L'amie de Taningue, admise parmi ces dames, soutenait avec assurance qu'il en serait autrement. « Un chevalier meilleur que votre
« ami, disait-elle, montrera ce qu'il sait faire.
« Je ne veux pas le nommer, mais on n'aura
« pas de peine à le reconnaître. »

Dans cette grande journée, messire Gauvain, qui pour n'être pas reconnu avait pris des armes blanches au lieu de celles qu'il avait coutume de porter, ne trouva d'abord aucun jouteur digne de se mesurer avec lui. En voyant renverser tous ceux qui tour à tour osaient demeurer sur son passage, l'amie de Taningue disait en souriant à la nièce du roi : « Vous
« avais-je pas dit que vous vous mépreniez?

« Regardez le chevalier aux armes blanches ;
« qui ose lui résister ? — Attendez, attendez,
« reprenait la nièce ; peut-être viendra-t-il
« quelqu'un qui le renversera à son tour. —
« Oh ! vous attendrez celui-là longtemps, et
« vous cesseriez de l'espérer si vous connais-
« siez celui qui combat pour nous. »

En ce moment sortit du château une échelle de deux cents chevaliers pour soutenir le parti du roi si malmené depuis qu'il avait trouvé devant lui messire Gauvain. L'aspect du tournoi change alors : les nouveaux arrivés arrêtent les chevaliers du comte, puis les obligent à battre en retraite à leur tour. Il fallut que messire Gauvain les ramenât et leur fît reprendre l'avantage. Il y eut alors des luttes ardentes, acharnées ; et malgré leurs nouveaux renforts, les royaux furent obligés de céder la place, réduits à se défendre à l'entrée de leur camp.

La victoire semblait acquise au parti du comte, quand tout à coup parut un chevalier aux armes vermeilles. Il arrivait dans la prairie, accompagné d'un seul écuyer. Comme les gens du roi se retiraient en désordre, il va se mettre de leur côté, et faisant front aux autres, il abat le premier qui s'offre à lui, puis le second et le troisième : son glaive éclate dans le corps du quatrième ; aussitôt, l'épée au poing,

il s'élance dans la plus grande presse et fait si bien que nul n'ose plus l'approcher de la longueur d'une portée d'arbalète.

Des fenêtres on entendait les dames applaudir au chevalier vermeil ; le bruit en vint jusqu'aux oreilles de messire Gauvain qui s'était mis à l'écart pour s'éventer. Il apprend d'un garçon qu'un chevalier était arrivé devant lequel ne pouvaient plus tenir les champions du comte. Messire Gauvain relace son heaume à la hâte, saisit une forte lance et pousse son cheval au-devant du chevalier vermeil, lequel venait de recouvrer un nouveau glaive. La rencontre fut des plus rudes : les deux lances volèrent en éclats sans ébranler les cavaliers. Ils demandent d'autres glaives et les brisent encore ; mais peu s'en faut qu'ils ne soient renversés par la violence du choc. Gauvain était cependant en moins bon point. Une troisième fois ils demandent des lances, s'éloignent et reviennent encore l'un sur l'autre. Mais cette fois, messire Gauvain est contraint d'aller mesurer la terre, tandis que le chevalier vermeil, brochant des éperons, se plongeait dans les rangs des chevaliers du comte et les faisait reculer à qui mieux mieux. Aussitôt commença la chasse où les vainqueurs trouvèrent à gagner force chevaux et belles armes.

Le chevalier vermeil, au lieu de rester avec

les chevaliers du roi, se perdit dans la forêt. Si l'on n'eût pas tenu Lancelot pour mort, messire Gauvain aurait cru le reconnaître et se serait mieux consolé d'avoir été désarçonné. Mais quel autre avait pu le maltraiter ainsi? Il jura de ne prendre aucun repos avant de l'avoir retrouvé, et il se plongea dans la forêt, en suivant les traces les plus fraîches de ce chevalier vermeil. A la nuit tombante, il descendit chez un forestier dont les valets s'empressèrent de l'aider à quitter ses armes. En entrant, il aperçut Hector des Mares, qui se leva aussitôt de la couche où il était étendu, pour lui jeter les bras au cou. Messire Gauvain l'accueillit avec une sérénité apparente qui couvrait un sérieux malaise.

« D'où venez-vous, sire? » lui demande Hector.

« — Du tournoi qui s'est donné devant le « château du Moulin. Je suis à la recherche « d'un chevalier aux armes vermeilles dont on « a admiré la prouesse, et qui m'a fait la plus « grande honte que j'aie encore reçue. Après « avoir jouté à deux reprises sans aucun dés- « avantage, à la troisième course il m'a fait « mesurer la terre. J'en ai le cœur prêt à cre- « ver de dépit ; si bien que je veux risquer « de le conquérir ou d'en être conquis. »

Hector, en l'écoutant ainsi parler, rougissait

de confusion; il regrettait d'avoir en joutant contre messire Gauvain mérité peut-être de perdre ses bonnes grâces. « Sire, au nom de Dieu, « lui dit-il en se jetant à genoux, pardonnez-« moi : si je vous avais reconnu, je n'aurais « pour rien au monde rompu contre vous une « seule lance. Prononcez l'amende, et je l'ac-« quitterai. »

Messire Gauvain s'empressa de le relever et de l'assurer qu'il avait toujours pour lui la même amitié. Le lendemain, ils firent route ensemble et bientôt ils arrivèrent dans une plaine aride qui leur laissa distinguer au loin une vieille chapelle; ils s'y rendirent dans l'espoir d'y entendre la messe; mais ils n'y trouvèrent pas un clerc, pas une âme en prières. Les murs en étaient à demi écroulés, l'autel en ruine; derrière l'autel, une porte ouvrait sur un grand cimetière et, devant cette porte, une grande tombe de marbre vermeil était chargée de lettres qu'Hector sut bien lire ainsi :

O toi qui vas quérant aventures, garde-toi d'entrer dans ce cimetière. Ce serait peine perdue, à moins que tu ne sois le chétif chevalier que sa luxure a privé de l'honneur d'achever les aventures du Graal.

C'est dans ce cimetière qu'avaient été jadis creusées les tombes de Siméon, de Canaan et des douze frères qu'ils avaient immolés, comme

on l'a raconté dans le *Saint-Graal* (1). Malgré la défense contenue dans l'inscription, messire Gauvain voulut tenter l'aventure : il y fut à peu près traité comme l'avait été le duc de Clarence dans le château d'Ascalon le Ténébreux (2). Hector, dont le mauvais succès de messire Gauvain n'avait fait que redoubler la curiosité, voulut à son tour visiter les tombes mystérieuses : il en revint encore plus maltraité que son compagnon. En rentrant dans l'église, ils lurent d'autres lettres qui disaient :

Nul n'entrera dans ce cimetière qui n'en sorte à sa grande honte, jusqu'à ce qu'y vienne le fils de la Reine aux grandes douleurs.

Ainsi, mécontents de leur vaine tentative, ils remontent et atteignent une forêt. A l'entrée d'un chemin fourchu, ils remarquent une croix de bois sur laquelle étaient ces autres lettres :

O toi, chevalier errant, voici deux chemins. Aussi cher que tu as ton corps, garde-toi de prendre celui de gauche, d'où tu ne sortirais pas sans grande honte. Je ne dis rien de celui de droite, qui présente autres dangers.

Nos chevaliers, après avoir lu ces lettres, voulaient tous deux prendre la voie de gauche, comme la plus aventureuse. Mais Hector s'était

(1) Voyez *Table ronde*, tome I, p. 113-147.
(2) *Lancelot*, tome II, laisse LXXIV, p. 231.

hâté de la choisir, et messire Gauvain dut se contenter de celle de droite. Nous allons voir ce qu'il y trouva de plus digne de mémoire.

CXXVIII.



MESSIRE Gauvain suivit longtemps sans aventure ce chemin de droite. Vers nones, il commençait à sentir l'aiguillon de la faim quand il arriva devant un pavillon dont l'entrée n'était pas fermée. Il attache son cheval à un arbre, suspend son écu aux branches, et trouve en entrant six chevaliers assis autour d'une table bien servie. Il les salue; ils ne daignent pas répondre. Après avoir levé son heaume sans quitter son épée, il s'assied à côté d'eux et se met à manger en engageant son voisin à faire belle chère. — « Belle chère ? répond l'autre ; le « moyen, quand vous mangez avant moi, qui « en aurais aussi bonne envie que vous ! Mais « prenez garde de toucher un second morceau ; « vous le payeriez cher. — Assurément, disent « les autres, et vuidez tout de suite la place, « si vous ne voulez pas qu'on vous y force. « — Je resterai ; seulement, je regrette que « mon cheval n'ait aussi de quoi manger. »

Les six chevaliers courent aussitôt aux ha-

ches, aux épées ; mais ils donnent le temps à messire Gauvain de reprendre son écu et remettre son heaume. Ce fut un jeu pour lui de fendre la tête du premier, de trancher le bras du second, d'obliger les autres à tourner en fuite. Au lieu de les poursuivre, il achève son repas et remonte. Le jour baissait, quand, au fond d'une grande vallée, il aperçoit devant lui un château entouré d'eau et de murs bastillés. Le pont était baissé, il passa et se trouva dans la maîtresse rue qui le conduisit à la forteresse. Comme il en admirait la belle construction, il entendit à sa droite les cris perçants d'une femme. Il avance, gagne la grande salle où, dans une cuve de marbre, une demoiselle était plongée jusqu'au nombril. « Sainte Marie ! « disait-elle en sanglotant, qui me délivrera ? — « Moi, demoiselle, » dit mess. Gauvain, et il va la saisir par les flancs : mais en vain essaie-t-il de la soulever. « Ah ! dit-elle, vous y avez « failli ; vous ne sortirez pas sans honte de ce « château. — Pourquoi, demoiselle, serai-je « blâmé d'avoir essayé de vous ôter de cette « cuve ? Au moins dites-moi pourquoi vous y « êtes et comment vous en pourrez sortir. — « Je souffre ici de cruelles douleurs dont je « dois être délivrée par le meilleur chevalier du « monde ; et c'est à lui seul que je pourrai dire « pourquoi je souffre. Il ne tardera guère ; je

« l'attends cette année même. — Mais souf-
« frez-vous donc beaucoup? — Mon Dieu,
« mettez vous-même la main dans cette eau,
« et vous le saurez. »

Messire Gauvain plonge une de ses mains, et la retire avec précipitation, craignant fort de l'avoir déjà réduite en charbon, tant l'eau était ardente. « Maintenant, sire chevalier, dit « la demoiselle, vous comprenez ce que j'en-« dure : je serais morte depuis longtemps, si « Dieu l'avait permis ; mais il n'est pas encore « assez vengé d'un ancien péché dont je me « rendis coupable. »

Gauvain n'espérant rien savoir de plus la quitte et arrive au maître palais. Plus de trente valets l'entourent, l'aident à descendre, le désarment et vont établer son cheval. Maints chevaliers lui souhaitent la bienvenue, lui présentent une riche et belle robe et l'engageant à s'asseoir près d'eux. Quand ils apprennent qu'il vient du royaume de Logres et qu'il est de la maison du roi Artus, ils lui font encore plus d'honneur. Après les avoir quelque temps entretenus, mess. Gauvain voit une porte s'ouvrir : au milieu d'une belle compagnie s'avance un grand chevalier, des plus beaux qu'il eût jamais vus. « Le Roi! » dit un écuyer à haute voix. Messire Gauvain s'incline, et le roi lui rend le salut en l'invitant à s'asseoir à son côté.

En ce moment, l'attention de messire Gauvain est attirée par une verrière d'où s'échappe un coulon blanc, portant dans son bec un encensoir d'or. Le palais est aussitôt inondé des plus suaves odeurs ; tous s'agenouillent dans le plus grand silence. Le coulon passe dans une autre chambre et; dès qu'il est sorti, les tables sont dressées, les nappes étendues. Tous s'assoient à l'entour, sans que personne s'avise de rompre le silence. Messire Gauvain, singulièrement émerveillé, se tient près des autres et, à leur exemple, se met en prières. Quelques instants après, de la chambre où le coulon était passé il voit sortir la plus belle demoiselle qu'on puisse imaginer. Elle avait les cheveux déliés et portait dans ses mains au-dessus de la tête le plus beau vase du monde en forme de calice. Il n'était pas de bois, de métal ou de pierre ; mess. Gauvain ne put même reconnaître de quelle matière il était formé. Tous étaient encore à genoux, quand repassa la demoiselle soudain, les tables se trouvèrent chargées des mets les plus exquis. Après avoir fait le tour de la salle, la demoiselle revint d'où elle était partie, et messire Gauvain la convoya quelque temps. En revenant à table, il ne trouva plus rien devant lui, tandis que les autres avaient en abondance tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Étonné de plus en plus, il veut demander à

ceux qui l'entouraient s'il n'avait pas mépris en quelque chose; mais ils avaient disparu sans qu'il pût deviner ce qu'ils étaient devenus. Il veut descendre dans les cours, les portes du palais en étaient fermées. Alors il va s'appuyer devant une fenêtre, rêvant à tout ce qu'il avait vu; mais bientôt vient à lui de la chambre voisine un nain portant bâton: « Qu'est-ce, mauvais chevalier? lui dit-il; mal« heur à vous d'oser ainsi vous appuyer à nos « fenêtres! Fuyez; cachez-vous dans un endroit « où nul ne puisse vous voir! » En même temps il haussait le bâton pour frapper; messire Gauvain l'arrête et lui ôte son arme. « Cela ne te servira de rien, dit le nain; tu ne « partiras pas d'ici sans honte. » Gauvain passe cependant dans une chambre voisine, il y trouve un beau lit merveilleusement éclairé, le plus riche du monde. La nuit était venue, il résolut de s'y coucher. Mais au moment d'y entrer, il entend la voix d'une demoiselle : « Chevalier, si tu restes désarmé, c'en est « fait de toi. Tu es devant le *Lit aventureux*. « Prends les armes que tu vois suspendues à « cette paroi. » Messire Gauvain tourne la tête, aperçoit les armes, s'en revêt le mieux qu'il peut, et retourne au lit. A peine y est-il assis qu'un hideux cri retentit, comme celui d'un démon ; de la chambre voisine jaillit une lance

à la pointe enflammée qui vient frapper son épaule, et y ouvre une plaie profonde. La douleur l'oppresse et lui fait perdre connaissance. Quand il revient à lui, il essaie d'arracher le fer, mais en vain ; et, quelle que soit la douleur qu'il ressente, il aime mieux mettre en danger sa vie qu'abandonner le lit et laisser à d'autres l'honneur de passer plus avant.

Après cet essai du *Lit aventureux* (qui peut sembler la contrefaçon du lit où nous avons vu entrer Lancelot du lac, dans le conte de la *Charrette*) (1), notre romancier fait arriver sous les yeux de messire Gauvain un énorme serpent qui vomit cent serpenteaux, puis va se jeter sur un léopard qu'il ne parvient pas à étouffer : le reptile revient, attaque les serpenteaux, les étrangle l'un après l'autre jusqu'au dernier qui meurt après l'avoir fait lui-même expirer. A cette vision succède, comme dans le conte de la Charrette, un épouvantable tourbillon de vent qui fait éclater les fenêtres, soulever et disperser les herbes odoriférantes dont la salle était jonchée. L'orage apaisé, messire Gauvain voit passer d'une chambre à l'autre douze demoiselles, pleurant et sanglotant à qui mieux mieux. « Beau Seigneur Dieu, « disaient-elles, quand serons-nous à la fin de

(1) Voyez plus haut.

« nos peines? » Et pendant qu'elles passent et repassent devant lui, un grand chevalier vient lui ordonner de se lever et d'aller dormir ailleurs. Gauvain refuse ; un long combat s'engage entre eux, sans que l'avantage se décide pour l'un des deux. Ils s'arrêtent épuisés de fatigue. Alors reviennent les coups de tonnerre et les tremblements de terre, puis un souffle de vent doux et suave : plus de deux cents voix mélodieuses chantent : « Gloire, « honneur et louanges au roi des cieux ! » Mess. Gauvain se croit vraiment transporté du fond des enfers aux plus hautes régions du paradis. Remis tout à coup de l'accablement où l'avait réduit le dernier combat, il ouvre les yeux et ne voit plus rien autour de lui. Il essaie vainement de se lever, il n'a pas retrouvé les forces que le dernier combat lui avait fait perdre. Alors reparaît la belle demoiselle qui rapportait le vase mystérieux. Deux grands cierges et deux encensoirs la précédaient. Arrivée au milieu de la salle, elle dépose le calice sur une table d'argent, et Gauvain entend des chants dont nulle langue mortelle ne pourrait faire comprendre l'ineffable mélodie. Les chants s'arrêtèrent quand la demoiselle reprit le saint calice, pour le déposer dans une chambre voisine. Avec elle disparurent aussi les bonnes odeurs ; les quarante

fenêtres que l'ouragan avait violemment ouvertes se fermèrent d'elles-mêmes, et la plus profonde obscurité remplaça la plus éclatante lumière.

Pour Gauvain, il sentit enfin que ses forces étaient revenues ; les horions qu'il avait reçus et la plaie qui lui avait été faite par la lance emflammée ne lui laissaient aucun ressentiment, aucune cicatrice. Il se lève, il entend venir une foule de gens qui, sans qu'il opposât la moindre résistance, le prennent, le lient et l'emportent dans une charrette. Un profond sommeil s'empare aussitôt de lui, et le lendemain il est tout étonné de se réveiller dans cette honteuse voiture. Son écu était pendu aux limons, son cheval était attaché par la queue derrière la charrette ; et pendant qu'il cherchait à comprendre comment il avait encouru une telle ignominie, il voit une vieille fouettant le roncin et le faisant courir par la grande rue. Les gens de métier la suivaient en huant le charretté et en lui jetant de la boue. Enfin, quand il a repassé le pont, la vieille s'arrête et l'invite à descendre de la charrette. Il ne se le fait pas répéter ; mais, avant de s'éloigner, la vieille veut bien lui apprendre que le manoir dans lequel il n'avait pas mérité de rester était *Corbenic*.

Un ermite nommé Segré, chez lequel il s'ar-

rêta vers la fin du jour, lui donna l'explication de tout ce qu'il avait souffert. Le vase en forme de calice qu'il avait vu passer est le Saint-Graal, où fut recueilli le divin sang de Jésus-Christ. S'il n'eut part aux mets excellents dont les autres furent repus, c'est qu'il n'était pas en état suffisant de grâce. Quant aux serpents, à leurs luttes, à leur extermination, c'est la prévision de ce qui doit arriver au roi Artus. Comme le grand serpent, Artus ira hors de son pays, dans le vain espoir de réduire le léopard, c'est-à-dire Lancelot ; il reviendra pour apaiser le soulèvement de ses sujets et de sa propre parenté ; il tuera son propre fils, mais la blessure qu'il en recevra sera mortelle. Gauvain promit à l'ermite de ne parler à personne de ce qu'il avait vu et de ce qu'il venait de lui exposer. Il continua sa quête de Lancelot, tout en nous permettant de revenir à notre ami, Hector des Mares.

(Nous avons sommairement exposé le fond de ce récit, qui, se rattachant aux dernières laisses du *Saint-Graal*, permet de conjecturer que cette partie du *Lancelot* est de la même main qui avait écrit ou devait écrire les deux livres du Graal. Gauvain, frappé de la lance flamboyante dans le *Palais aventureux* est un incident que les anciens imagiers ont souvent retracé sur l'ivoire, le bois, les tapisseries et

les miniatures. Cette aventure a-t-elle été, comme j'ai dit plus haut, une imitation du Lit d'où Lancelot, dans le conte de la Charrette, était sorti plus honorablement ; ou n'est-ce qu'une variante du Lit à clochettes de Perceval ? Je n'oserais le décider.)

CXXIX.



Nous avons vu comment Hector des Mares, en quittant messire Gauvain, avait choisi celui des deux chemins qui leur était annoncé comme plus dangereux. C'est ainsi que Lancelot avait précédemment laissé à messire Gauvain le Pont-Entre-deux-eaux, moins périlleux que le Pont-de-l'Épée.

La première rencontre d'Hector, dans la forêt qu'il allait parcourir, est un nain qui l'avertit d'avancer prudemment; sans dire quels dangers il avait à craindre. Il arrive ensuite devant deux perrons sur lesquels étaient tracés les mots : *Quiconque craindra d'être honni se gardera de passer outre.* Mais Hector n'ayant jamais peur avant d'avoir vu, ne laissa de chevaucher jusqu'aux derniers arbres de la forêt. La grande chaleur venait de lui faire quitter son heaume, quand il vit passer deux demoiselles, et il ne manqua pas de les saluer. Elles

rendirent le salut : « Ah! quel dommage, sire « chevalier, lui dirent-elles, de vous rencon-« trer dans un lieu d'où vous ne pourrez sortir « vivant! » Hector, dont rien n'ébranlait la résolution, avance toujours, et bientôt il aperçoit un château entouré d'une eau profonde sur laquelle était jeté un pont. A l'ombre d'un orme voisin se tenait une demoiselle : « Sire che-« valier, lui dit-elle, gardez-vous de passer ce « pont, vous iriez à votre perte. Voyez-vous « un chevalier sur l'autre rive ? c'est le meil-« leur du siècle ; il vous contraindra de jouter, « il vous abattra et vous traitera comme il « fait les autres. — Qu'en fait-il donc ? — Il « les jette au fond de l'eau, chevaliers et che-« vaux. — Je suis vraiment curieux de voir « cela. A Dieu soyez recommandée, demoi-« selle! »

Un glaive était posé contre un arbre ; il le prend et gagne le pont. Là, il est arrêté par le grand chevalier qui le gardait. La rencontre fut des plus rudes ; mais la lance du chevalier éclate, Hector l'atteint de la sienne en pleine poitrine et le renverse de cheval. Sans un pieu qui le retint, il serait tombé dans l'eau et s'y serait noyé. Peu soucieux de ce qu'il devenait, Hector va frapper à la porte du château : on l'ouvre, puis on la lui ferme au nez. Il demande la raison de ce refus : —

« Parce, lui répond-on, que nul chevalier « n'entre dans le château, s'il n'a commencé « par jurer sur les saints qu'il en abattra les « mauvaises coutumes. — En bonne foi, dit « Hector, je suis prêt à le jurer. — Vous le « jurez ? — Oui. » La porte s'ouvre de nouveau ; il entre, et son premier soin est de demander aux bourgeois quelles sont ces coutumes. « Le « maître du château, disent-ils, est le plus « cruel des hommes et le plus fort en armes « qui existe. Il ne manque pas de provoquer « tous ceux qui se présentent ; quand il les a « vaincus, il les fait mettre à nud et les pro- « mène ainsi par les rues de la ville. Telle est « la première coutume : voici la seconde dont « nous, ses vassaux, sommes les victimes. « Chaque jour il prend une de nos filles « quand elles deviennent nubiles ; il l'oblige « à partager son lit, et puis l'abandonne à ses « vils garçons. Plus de quarante belles pucelles « ont déjà subi cet odieux traitement. Jugez, « chevalier, si nous souhaitons de trouver en « vous un vengeur ! — Mais, dit Hector, où « pourrai-je le joindre ? — Nous allons vous « mener à lui. » En effet, on le conduit dans un jardin fermé de grands pieux aigus ; on lui montre un cor d'ivoire, et on l'avertit d'en sonner.

Au premier son qu'il donne paraît un che-

valier non armé, monté sur un grand cheval. « Dieu vous sauve, chevalier! » dit-il courtoisement à Hector qui ne lui rend pas son salut; « d'où venez-vous, sire? — Que vous importe? « consentez d'abord à faire ce qui m'amène. — « Volontiers, si j'y trouve mon profit et mon « honneur. Quel est votre plaisir? — Le voici : « Vous jurerez sur les saints que vous ne fe- « rez jamais honte à chevalier conquis, et que « vous ne déshonorerez plus les filles de vos « hommes liges. A ces conditions, vous saurez « d'où je viens et qui je suis. — Vraiment? « tenez-vous à ces conditions? — Oui. — Ap- « prenez donc que je ne ferai honte à personne « avant de vous avoir honni vous-même. » Cela dit, il va revêtir ses armes.

« — Savez-vous, disent les autres hommes « à Hector, pourquoi il vint à vous désarmé? « c'est qu'il espérait vous décevoir par de « courtoises paroles; mais si vous aviez con- « senti à le suivre et quitté vos armes, il vous « eût fait saisir et vous aurait infligé toutes les « hontes imaginables. C'est ainsi qu'il en a usé « à l'égard d'une foule de bons chevaliers. »

Le châtelain reparut bientôt fortement armé, la lance au poing, l'écu de couleur vermeille. « Gardez-vous! crie-t-il à Hector, je vous dé- « fie. » Ils s'éloignent aussitôt de l'un et de l'autre côté, puis reviennent et s'entre-frappent

de grande furie. Les deux glaives volent en éclats, ils se heurtent, se prennent au corps et tombent en même temps sous les pieds de leurs chevaux. Hector, un peu moins étourdi de la chute, se relève le premier, l'épée déjà prête à frapper; l'autre le reçoit de son mieux : le feu jaillit des heaumes, leurs yeux semblent vouloir sortir de tête, ils trouent les écus, ils démaillent les hauberts. Le chevalier ruisselant de sueur semble prêt le premier à mourir d'angoisse. Il recule, il n'a plus même la force de frapper, et n'oppose à la terrible épée d'Hector que les lambeaux de son écu. Enfin, un revers de lame sépare de son épaule le bras qui tenait l'épée. C'en est fait; il jette un cri d'épouvante, et Hector, remettant l'épée au fourreau, lui arrache le heaume pour lui couper la tête s'il ne se déclare outré. — « Je n'en « ferai rien, » répond-il. Hector ressaisit son épée et d'un coup suprême fait voler la tête à la distance d'une lance. « En ai-je assez fait? » dit-il à ceux qui les regardaient. — « Oui, oui, « preux chevalier. Il ne vous reste plus qu'à « délivrer la vraie dame du château. Elle est « enfermée dans un souterrain dont l'entrée « est gardée par deux lions.

— « Allons donc les voir, dit Hector. — Ve« nez, sire, avec nous. » Ils arrivent à l'entrée d'une caverne noire et profonde. Hector

se recommande à Dieu, fait un signe de croix et descend plusieurs marches. D'un éboulement venait assez de jour pour permettre d'apercevoir les lions retenus par d'énormes chaînes, en face l'un de l'autre. Hector, l'écu levé sur la tête et l'épée au poing, s'avance vers eux comme ils creusaient la terre de leurs ongles et se battaient les flancs de leur queue, indices de grande fureur. Le premier qu'il approche s'élance sur son écu, Hector saisit le moment et tranche les deux pattes de devant; il le frappe à coups redoublés et finit par lui fendre la tête. Le lion tombe en exhalant le dernier soupir. L'autre fut un peu plus long à immoler : il avait entré ses griffes dans l'écu d'Hector qui se vit obligé de le lui abandonner en tombant lui-même sur les mains ; mais les ongles du lion étaient restés engagés dans l'écu, et quand Hector se releva, il put le frapper à son aise et d'un dernier coup lui abattre la tête. Cela fait, il entre dans le souterrain et reçoit les bénédictions de la dame dont il fait tomber les chaînes. Elle reparaît au milieu de ses hommes qui bénissent cent fois Hector et le conduisent au moutier pour rendre avec elle grâces à Dieu. Ce fut à qui dans la ville témoignerait le mieux sa joie : ils dansent, ils carolent et se livrent à mille sortes de jeux.

Du moutier Hector passe à la maîtresse

salle qu'on avait pourtendue de draps de soie et jonchée d'herbes fleuries. On le désarme, on le revêt d'une robe légère de soie et de cendal ; car la chaleur du jour était grande. La dame raconte alors son histoire. On la nommait Orgale et son château Gridel. « Mais, dit-elle « en s'interrompant, apprenez-moi ce qu'est « devenu Marigart le Roux? — Quel est, dit « Hector, ce Marigart? — C'est le maître de « ce château. — Je l'ai immolé de ma main. « — Bénie soit donc cette main qui l'a puni! « Je la remercie de m'avoir vengée de celui « que je devais le plus haïr. Il s'était épris d'a- « mour pour moi, quand j'étais jeune fille ; mais « sa félonie dès lors bien connue me l'avait « fait prendre en horreur. Il m'avait sollicitée « maintes et maintes fois, tant qu'un jour je l'a- « vertis que je le ferais mettre à malaise s'il ne « me laissait en repos. Il me répondit en m'ac- « cablant d'injures ; puis il manda chevaliers et « sergents, qui le rendirent maître de ce châ- « teau ; il extermina ceux qui lui résistèrent et « contraignit les autres à devenir ses hommes. « Non content de cela, il ouvrit la chambre « où je m'étais réfugiée et assouvit sur moi sa « lubricité. Au lieu de me prendre pour sa « femme épousée, l'affreux roux m'entraîna « dans le souterrain d'où vous m'avez tirée, et « confia le soin d'en garder l'entrée aux deux

« énormes lions que vous avez immolés.
« Attends, me dit-il, pour sortir d'ici qu'un
« meilleur chevalier te délivre. Et il fit jurer
« à ses nouveaux hommes de continuer à me
« tourmenter, s'il venait à mourir avant moi.
« Voilà douze ans que je suis ici, n'ayant pour
« toute nourriture que de l'eau et du pain.
« Maintenant, chevalier, me direz-vous à qui
« je dois ma délivrance ? — A un compagnon
« de la Table ronde nommé Hector des Mares.
« — En vérité ! vous me parlerez donc de
« Lancelot du lac. — Hélas ! je suis en quête
« pour recueillir de ses nouvelles, et nous
« avons, par malheur, bien des raisons de
« croire qu'il a cessé de vivre. — Quelle dou-
« leur et quel deuil pour le monde ! — Mais,
« dame, reprend Hector, vous le connaissez
« donc ? — Au moins l'ai-je vu, quand il
« n'avait guère que deux mois. Je suis sa cou-
« sine germaine par ma mère, sœur du roi
« Ban de Benoïc qu'on avait mariée dans ce
« pays. La bonne dame mourut deux ans après
« son mariage, quand j'avais à peine six mois.
« Mon père, auquel appartenait ce pays, ne lui
« survécut que de sept années, et de tout son
« héritage je n'avais gardé que ce château de
« Gridel.

« Dame, reprit Hector, la cousine de mon-
« seigneur Lancelot peut désormais me re-

« garder comme son chevalier. » La nuit mit fin à leurs devis et aux jeux des habitants du château de Gridel, redevenus les hommes d'Orgale par la mort de l'odieux Marigart. Quand le jour reparut, Hector se leva, entendit la messe, s'arma et prit congé de la dame de Gridel, pour continuer sa quête. Nous le laisserons, afin de parler un peu de messire Yvain de Galles.

CXXX.



LE premier incident de la quête de messire Yvain fut la rencontre d'une demoiselle chevauchant seule (1) dans la forêt de Sarpeine. Il venait justement d'ôter son heaume pour se donner de la fraîcheur. Il remarqua que la demoiselle, en lui rendant son salut, s'était prise à sourire : « Demoiselle, lui dit-il, par ce que vous aimez « le mieux, dites-moi pourquoi vous avez ri. « — Volontiers, Sire, si vous m'accordez un

(1) C'est-à-dire sans avoir un chevalier pour l'accompagner et la conduire. Comme on a vu, cette *conduite* n'était pas elle-même sans danger. Les lois de la *Table ronde* qui défendaient à ceux qui rencontraient une dame de réclamer rien d'elle si elle était seule, permettaient de disputer sa possession à quiconque l'aurait prise « en conduit ».

« don qui ne vous coûtera guère. — Je vous « l'accorde, parlez. — Eh bien, je pensais au « pavillon que j'ai trouvé tout à l'heure sur « mon chemin. Un chevalier l'occupait avec « son amie : elle lui demanda ce qu'il serait prêt « à faire pour lui prouver son amour. Il offrit « de ne laisser passer ni chevalier ni demoi- « selle devant le pavillon, sans prendre leur « cheval pour le lui donner. La demoiselle « parut charmée d'une telle offre. Quand je « passai, le chevalier vint à moi et mit la main « sur la bride de mon palefroi : il l'aurait em- « mené si la demoiselle ne lui eût commandé « de le laisser. — Beau sire chevalier, dis-je « alors, peut-être trouverez-vous qui vous dé- « mentira. — Faites votre pouvoir de le cher- « cher, me répondit-il. Et je lui promis de n'y « pas manquer. Si j'ai ri, quand je vous ren- « contrai, c'est dans la pensée que vous sauriez « bien l'empêcher de tenir sa promesse. Et « puisque vous m'avez accordé un don, je vous « demande son cheval au lieu du mien qu'il « voulait prendre. — Je ferai ce que vous dé- « sirez, demoiselle. — Suivez-moi, nous retrou- « verons son pavillon à peu de distance. »

Chemin faisant, messire Yvain lui demande si elle le connaissait. « Assurément : vous êtes « de la maison du roi Artus, et vous avez nom « monseigneur Yvain. » Il ne répond pas avant

d'arriver devant le pavillon. Alors, il reprend son heaume, embrasse son écu et dresse son glaive. L'autre chevalier, entendant le pas des chevaux, s'était armé et avait mis le pied dans l'étrier. « Sire chevalier, cria-t-il, descendez « vite : il me faut votre cheval ; mon amie « désire le garder. — Si tel est son désir, le « mien est d'avoir le vôtre : car je n'entends « pas m'en retourner à pied. — Laissez votre « cheval, chevalier, ou je le prendrai de force « et, dès lors, mon amie ne vous en saura pas « le moindre gré. — Hélas ! répond messire « Yvain, il faudra donc me passer de son gré « et du vôtre. »

Le combat ne fut pas de longue durée : messire Yvain, à la seconde passe, fit voler à terre le chevalier du pavillon, et, retenant aussitôt le cheval, il l'offrit à sa demoiselle. « Suis-je « acquitté à votre égard ? lui dit-il. — Assuré« ment. » Et, sans parler davantage, il recommande la demoiselle à Dieu, et s'éloigne laissant l'amie du chevalier vaincu toute éplorée de l'aventure.

Il n'alla pas loin sans apercevoir une seconde demoiselle qui démenait grand deuil. Après l'avoir saluée, il lui demande la cause de son chagrin. « Sire, mon ami m'avait donné en « garde le plus bel épervier du monde, mais « sur le chemin qui conduit à notre maison de

« retraite (1), je ne pus empêcher un félon
« chevalier de me le prendre. Quand mon ami
« ne verra plus l'oiseau qu'il chérissait tant, il
« ne voudra pas croire qu'on me l'ait enlevé de
« force; il m'accusera de l'avoir donné et me
« coupera la tête. — Essuyez vos larmes, de-
« moiselle ; et, si vous le pouvez, faites-moi re-
« trouver le chevalier qui a pris votre épervier;
« il le vous rendra, ou je ne pourrai plus jamais
« aider qui que ce soit au monde. — De Dieu
« soyez-vous béni! répond-elle, il m'est facile
« de vous ramener à sa loge. »

Cette loge était bâtie dans la vallée voisine ; ils y furent bientôt. « C'est de là, dit-elle,
« qu'il sortit. — Entrons, dit messire Yvain,
« et si vous apercevez votre épervier, prenez-
« le hardiment : s'il n'y est pas, montrez-moi
« le ravisseur, je saurai bien lui faire payer
« l'amende. »

Dans la loge se trouvaient plusieurs chevaliers. Messire Yvain n'en salue aucun; mais il dit à la demoiselle : « Voyez si votre épervier
« est ici; il a été pris à tort, vous le reprendrez
« à droit. »

La demoiselle aperçoit l'oiseau sur une perche, elle lui délie la patte et allait le reprendre, quand se lève un chevalier : « Que faites-vous, de-

(1) « Si le portoie à un nostre *recet*. »

« moiselle ? laissez mon épervier ; par mon chef,
« vous auriez mieux fait de ne pas revenir sur
« vos pas. — C'est vous, chevalier, dit messire
« Yvain, qui devez laisser cette demoiselle, si
« vous ne craignez pas de vous en repentir. —
« Comment, sire chevalier, prétendez-vous la
« défendre ? — Assurément : et n'avancez pas
« la main, ou je vous tranche le bras. » Le chevalier recule, sort de la loge, va prendre son heaume, son glaive et son écu, monte à cheval et revient défier Yvain.

La lutte fut plus rude que la précédente. Après avoir fendu les écus et démaillé les hauberts, les deux chevaliers voient leur sang ruisseler, messire Yvain du côté droit, le chevalier du creux de sa poitrine. Celui-ci tombe et n'a pas la force de se relever : messire Yvain, malgré la plaie qu'il a reçue, vient sur lui l'épée au poing ; et comme il le voit sans mouvement, il lui arrache le heaume et lui dit de se rendre s'il tient encore à vivre. — « Ah ! Sire, dit l'autre
« d'une voix faible, laissez-moi vivre assez pour
« recevoir mon Sauveur. Sur le tertre voisin
« demeure un saint prêtre ermite ; faites-le
« venir avec un *Corpus Domini.* » Rien ne peut exprimer la douleur de la demoiselle, en voyant que pour un épervier, son défenseur est blessé, l'autre mortellement navré. Messire Yvain se hâte d'aller avertir l'ermite qu'il ramène auprès

du chevalier. L'ermite reçoit sa confession, avant de lui donner le corps de son Sauveur. On ramène le mourant dans la loge, on le dépose sur un lit, et messire Yvain reconduit le prêtre à son ermitage, en tenant son destrier par la bride; car, en présence d'un sanctuaire comme Notre Sauveur, il n'eût pas voulu demeurer à cheval. Dans l'ermitage, trois clercs nouvellement arrivés le désarment. Un d'eux s'entendait à plaies guérir : il visita celle de messire Yvain et parvint à la fermer. Mais il lui fallut demeurer là quinze jours, avant de reprendre sa quête. Nous l'y laisserons pour vous parler de Mordret, le plus jeune frère de messire Gauvain.

CXXXI.



ORDRET, qui avait, à l'exemple de son frère aîné et de plusieurs autres, entrepris la quête de Lancelot, était alors nouveau chevalier et n'avait pas plus de vingt ans d'âge. En partant de la Croix-Noire, il fut tout le jour sans trouver de maison pour apaiser la faim qui le pressait de plus en plus. La chaleur était grande, et il n'avait pas encore appris à souffrir. Il était

grand et grêle, il portait ses cheveux longs et bouclés : beau de visage, quoique son regard n'annonçât rien de bon, différent en cela de mess. Gauvain dont les yeux respiraient la franchise et appelaient la confiance. Celui-ci n'était ni trop grand ni trop petit, mais bien fait de corps. Ce fut, pour sa chevalerie, le plus vanté des fils de Lot, bien que Gaheriet, son frère, eût peut-être autant fait de prouesses. Mais un point contribua surtout au bon renom de mess. Gauvain, il aimait à parler aux pauvres gens comme aux riches. On eût pu citer dans la maison du roi d'aussi bons chevaliers, sans la propriété qu'il avait de sentir doubler ses forces d'heure en heure pendant le jour; par là, finissait-il toujours par l'emporter sur les autres. Jamais il n'oublia ce qu'il devait à son seigneur lige. Ennemi de la médisance et des médisants, il était facilement aimé des dames et demoiselles; d'autant mieux qu'il avait toujours la parole courtoise et qu'il ne se vantait jamais de ce qu'il avait fait.

Le second de ses frères était Agravain, plus grand de corps, bon chevalier, mais justement accusé d'orgueil et de présomption. On le vit provoquer maintes grosses querelles qui lui devinrent funestes. Lancelot, qui devait bientôt avoir à s'en plaindre, lui arracha la vie, comme on le verra dans la suite de l'histoire.

Gaheriet, le deuxième frère de messire Gauvain, était le plus gracieux et le plus aimable d'entre eux; preux, hardi, agréable d'humeur. Tout en étant bien fait, il avait le bras droit plus long que l'autre. Il fit de grandes et nombreuses prouesses dont il ne semblait parler que malgré lui. Il n'était pas querelleur; mais quand la colère s'emparait de lui, elle pouvait l'entraîner aux plus grands excès. Ce fut celui de tous ses frères que messire Gauvain aima le mieux.

Le quatrième des frères, Guerrhes ne cessa de chercher aventures tous les jours de sa vie; il avait la tête belle et les membres vigoureux, la poitrine large, l'haleine fort longue. Il parlait peu et n'égalait pas en prouesse messire Gauvain, mais il donnait volontiers, aimait les dames et s'en faisait aimer.

Le plus jeune et le plus grand était donc Mordret; il manquait de loiauté, non de hardiesse et de courage. Il était envieux, cruel et naturellement ennemi des preux chevaliers. Aussi, fit-il en sa vie plus de maux que toute sa parenté ne put faire de bien. En un seul jour, il devait causer la mort de plus de quarante mille hommes, entraîner la sienne même et celle du grand roi Artus son vrai père. On ne trouve à louer dans sa vie que ses deux pre-

(1) Cil fu li mains emparlés de tous les autres.

mières années de chevalerie, qu'il travailla bientôt à faire oublier. Mieux eût valu qu'il ne fût pas né.

Nous l'avons vu entreprendre, avec ses frères et d'autres chevaliers, la quête de Lancelot. Après s'être éloigné de la Croix-Noire, il s'arrêta la première nuit chez une dame veuve dont la maison se trouvait dans un bosquet. Le lendemain, s'étant remis en chemin, il aperçut vers une des extrémités de la forêt deux beaux pavillons. A l'entrée était un cheval tout ensellé, et près de là une lance et un blanc écu. Il avance de ce côté, et comme il en approchait, il voit un nain qui tendait son arc et se disposait à lui décocher une flèche : « Arrête, nain, lui crie-« t-il, tu blesserais mon cheval. » Le nain, sans répondre, fait partir la flèche et atteint le cheval qui tombe et ne tarde pas à expirer. Mordret furieux se dégage, va joindre le destrier attaché à l'entrée du pavillon, monte en selle et court au nain qu'il saisit aux cheveux : « Malheur à toi, lui dit-il, d'avoir tué mon che-« val! Peu s'en faut que je ne te pende à cet « arbre. » Le nain crie; un chevalier désarmé sort du pavillon, et voyant Mordret menacer et battre le nain : « Qu'est-ce, chevalier, que vou-« lez-vous donc à mon nain? — Je lui dis que « peu s'en faut que je ne le pende, pour avoir « tué mon cheval.

« — Par mon chef, si vous ne le lâchez, vous « pourrez vous en repentir.

« — Et vous, dites un seul mot de plus, et « je vous demanderai raison de son insolence. « Si vous n'étiez pas désarmé, je vous aurais « déjà frappé.

« — Je vais m'armer; nous verrons bien ce « que vous pourrez faire. »

Le chevalier rentre dans le pavillon, revêt ses armes et monte un autre cheval que le nain lui amène. L'écu sur la poitrine et la lance au poing, il revient à Mordret : « Voyons, Sire, « dit-il, comment vous vous y prendrez pour « avoir raison de moi, et si vous aurez envie « de battre mon nain après m'avoir empêché « de le défendre. »

Ils courent l'un sur l'autre et s'entre-donnent de grands coups sur les écus. Si leurs lances ne s'étaient brisées, ils seraient tombés à terre, Ils se heurtent du corps, des écus et du visage; tout étourdis qu'ils soient, ils s'escriment en aveugles et frappent devant eux où ils peuvent atteindre. Mais enfin le chevalier du pavillon faiblit le premier, il a reçu les blessures les plus graves. Il tombe renversé ; dans sa chute, le heaume s'ouvre et se détache; Mordret lui donne de son épée dans le crâne qu'il entr'ouvre. Le chevalier pousse un cri et rend le dernier soupir ; le nain s'enfuit à travers la

forêt où Mordret ne songe pas à le poursuivre.

Arrivé vers le déclin du jour devant un autre pavillon tendu sur le bord d'une riante fontaine, il descend, entre et ne trouve dans ce pavillon qu'une très-belle demoiselle couchée dans un lit richement couvert.

Il la salue; elle répond en lui souhaitant bonne aventure. « Demoiselle, dit-il, vous plai-
« rait-il de m'héberger pour la nuit? — Non,
« Sire, je craindrais trop d'être blâmée. —
« Qui vous en blâmerait? — Mon ami, Sire. Il
« est allé faire un tour dans la forêt, et ne tar-
« dera pas à revenir. — Vous pouvez en l'at-
« tendant me recevoir, et si votre ami ne le
« trouve pas bon, je promets de sortir. — Soit!
« à cette condition. »

Mordret ôte son heaume, abat sa ventaille et va s'asseoir près de la demoiselle qui, le voyant beau chevalier, prend plaisir à le regarder. Il avait, de son côté, remarqué sa grande beauté, sa jeunesse, ses riches vêtements; il la pria donc d'amour. — « Sire, fait-elle, je serais garçon-
« nière, si je me donnais à deux. » Mais il la presse tellement qu'elle finit par se rendre. Ils étaient seuls, rien ne les inquiétait; ils avaient mêmes désirs, et ils se livrèrent au jeu des amoureux dont Dieu fut seul témoin, à qui rien ne peut demeurer caché.

Cependant revenait l'ami de la demoiselle. A la vue d'un étranger, il salue courtoisement. « Sire, lui dit la demoiselle, j'ai cru pouvoir hé-« berger ce chevalier, à la condition qu'il s'en « irait si vous ne le trouviez pas bon. — Je le « trouve vraiment bon ; qu'il soit le bien venu ! « Asseyez-vous, sire chevalier. D'où êtes-vous? « — Je suis de la maison du roi Artus, et je me « nomme Mordret ; messire Gauvain est mon « frère. »

Le chevalier lui fait alors grand accueil. « Vous avez, lui dit-il, un frère pour lequel je « vous rendrais volontiers tous les services qui « dépendraient de moi. — Duquel entendez-« vous parler, Sire ? — De Gaheriet, le meil-« leur chevalier que j'aie jamais connu. »

En ce moment entraient dans le pavillon un écuyer à cheval et un valet à pied qui portait sur ses épaules un chevreuil. Ils apprêtent le manger, la table est dressée pour le chevalier, son amie et Mordret : après le repas, la promenade dans la forêt. Le chevalier s'étant un instant écarté, la demoiselle reste sous un olivier avec Mordret, et celui-ci lui propose de passer la nuit avec elle. — « Cela, répond-elle, « est impossible : nous ne faisons qu'un lit « mon ami et moi. — Voici pourtant ce que « vous pouvez faire. Vous attendrez qu'il soit « bien endormi, vous vous lèverez doucement ;

« vous viendrez dans mon lit, et vous retour-
« nerez dans le sien avant qu'il soit réveillé. —
« Mais s'il se réveille, que pensez-vous qu'il
« fasse ? Il nous tuera tous les deux. — Je ne
« crois pas qu'il se réveille ; mais en ce cas-là
« je saurai bien vous garantir contre deux che-
« valiers comme lui. »

Il en dit tant que la demoiselle consent, avant que le chevalier ne revienne et ne rentre avec eux dans le pavillon. Les écuyers, pendant leur absence, avaient fait une loge de branches d'arbre, sous laquelle ils reposèrent la nuit, le pavillon ne pouvant contenir que deux lits, celui du chevalier et celui de Mordret.

Vers le milieu de la nuit, la demoiselle éveillée attend que son ami dorme profondément. Elle se lève à pas comptés et s'en va droit au lit de Mordret qui l'attendait avec impatience. Pas n'est besoin d'ajouter qu'ils se donnèrent toutes les joies ordinaires à ceux qui mènent telle vie. Deux cierges ardents éclairaient le pavillon ; ni la demoiselle ni Mordret n'avaient songé à les éteindre, le plaisir de se trouver ensemble ne leur laissant pas le loisir de penser à rien autre.

Ils étaient déjà depuis assez longtemps ensemble quand le chevalier s'éveille. Il étend les bras, et ne trouvant pas son amie, devine en frémissant de rage que la demoiselle est allée

trouver Mordret. Il se lève, et va prendre ses armes. En passant le haubert, les mailles résonnent et arrivent aux oreilles de Mordret qui se hâte de courir à l'endroit où ses armes étaient déposées; il passe le heaume et endosse le haubert en même temps que le chevalier. « Ah traître! crie celui-ci, rien ne vous garan-« tira de ma vengeance. Vous avez menti; « non, vous n'êtes pas le frère de messire Gau-« vain, puisque vous avez fait une si grande « déloiauté. Vous n'êtes qu'un ribaut allant « par pays en guise de chevalier. Je vous avais « courtoisement reçu, je vous avais fait tout « l'honneur du monde, et vous m'en avez ré-« compensé par le plus vilain larcin. Je ne vous « assure que de la mort; vous la recevrez ou « vous me la donnerez. »

En achevant ces mots, il le frappe sur le heaume d'un si grand coup que son épée le fend en deux. Mordret ne lui répond pas avec moins de vigueur, et, après une lutte prolongée, il garde le meilleur de la bataille. Le malheureux chevalier, poussé çà et là, est enfin renversé. Mordret le tenant dessous lui : « Je « vous tue, lui dit-il, si vous ne faites ma vo-« lonté. » Le chevalier fait de la main un signe de consentement. « J'entends que vous « ne gardiez aucun souvenir de ce qui s'est « passé et que vous rendiez votre amour à

« cette demoiselle. — J'y consens, puisqu'il le « faut. » Mais il promit plus qu'il ne pouvait tenir : car jamais il ne vit de bon cœur celle qui si facilement avait oublié ce qu'elle lui devait. Le lendemain matin Mordret sortit du pavillon et revint à ses écuyers qui, de la loge où ils avaient passé la nuit, n'avaient pu rien entendre de ce qui s'était fait entre Mordret, la demoiselle et l'infortuné chevalier.

FIN.

APPENDICE.

I.

J'ai fait remarquer, dans la dernière note du volume précédent, tout ce qu'il y avait à reprendre dans le rôle que le romancier fait jouer à Galehaut. Les projets de conquête de ce « fils de la géande » ; ses rêves ; l'explication qu'il en demande aux astrologues d'Artus : tout cela introduit une fausse note dans l'ensemble de la composition. J'aurais dû ajouter qu'une leçon conservée dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale (ancien nº 7185) semblait, en n'admettant pas le premier exil de la reine Genièvre dans le Sorelois, mieux conserver la rédaction primitive.

D'après cette leçon, la Reine ne subit pas deux jugements successifs. En même temps qu'elle cède le trône à la fausse Genièvre (1), elle entend l'arrêt qui ordonne son supplice. « Elle doit avoir les treces « colpées à tout le cuir ; parce qu'elle porta corone « desus son chief. Après, si aura les mains escorchiées « par dedans, pource qu'elles furent sacrées et en« ointes, que nules mains de feme ne doivent estre, « se rois, ne l'a esposée bien et léaument en Sainte « église. Et puis sera trainée parmi la ville qui est « li chiés du roiaume, porce que par murtre et par « traïson a esté en si grant honor. Après tou ce,

(1) *Lancelot*, laisse LXIX.

« sera arse et la poudre ventée.... Et pource que « nous savons de voir que ele est corpable et que « nus ne l'en devroit estre garans, si avons esgardé « et jugé qu'il covendra que cil qui defendre la « vourra de ceste desleiauté s'en combate toz seus à « trois chevaliers, les meilleurs que ceste dame-ci « porra trover en toute sa terre. »

C'est alors que Lancelot se présente, qu'il fausse le jugement, combat et immole les trois champions de la fausse reine. Les barons qui avaient porté contre la vraie reine le premier jugement viennent demander qu'on fasse droit contrairement à leur sentence, en ordonnant le supplice de celle que le sort du combat vient de déclarer parjure. Le roi est contraint de faire saisir la seconde Genièvre avec Bertolais son complice. « Lors furent andui amené « devant le roi : si plore la damoiselle moult ten- « drement, car bien voit que plus ne peut sa mau- « vestié estre cachée. Si vient devant la roine jointes « mains, et li connoist la desleiauté, oiant tous. Et « quand li rois l'ot, si est moult esbahis, et regarde « Bertolais, si li demande coment il s'osa entremet- « tre de porchacier tel felonie ? Et Bertolais respont « que il l'en conoistra la vérité de chief en chief : « Il est voirs, fait-il, que je trovai ceste demoiselle « en une maison de religion, et por la grant beauté « dont je la vi, enquis et demandai qui ele estoit, « car moult sembloit estre de hautes gens.... Et je « li dis sans faille que se ele vouloit errer à mon « conseil, je feroie tant que ele seroit la plus haute « feme du monde. Et ele me demanda coment? Et « je dis que je porchaceroie tant que vous la prende- « riez à feme et despartiriez de la roine que ci est. « Et quant ele oï ce, si me jura sur sains que à tos « jors seroie sire de son pooir. »

« Ensi conoist Bertolais tote la traïson, et coment « il porta le message et fist l'anel contrefaire que la « damoiselle porta à cort; et [I] coment il fit le roi « prendre et li dona la poison par coi il enaima « la damoiselle. Et li rois est moult honteus et « iriés, et dist à Bertolais qu'il en aura son guerre- « don, com traîtres et desleiaus. Maintenant fu « Bertolais pris et traisnés par tote la cité. Et la « damoiselle est encore devant la roine, si li crie « merci que ele li pardoinst le pechié de son forfait, « non pas por sa vie sauver, car, se Deus li aïst, ele « ne veut pas qu'on la laist vivre dès ores en avant, « ains vuet que ele soit destruite honteusement come « cele qui bien l'a desservi. Et li rois en a si grant « pitié que il ne la puet esgarder, ains se fiert en « une chambre. Et li baron vont après et li deman- « dent que il feront de la damoiselle. Et il dist que « il en facent à lor volenté, selon ce que il esgar- « deront ce que l'en en doie faire. Et il dient que « adont l'ocirront-il par le jugement meisme qui « de la roine fu fais ; car il lor est avis que ele doit « d'autretel mort morir, puis que de ce forfait est « atainte, si com Bertolais et elle l'ont de lor boche « reconneu.

« Ensi est la damoiselle jugiée par l'esgart des « barons le roi. Si fu tantost menée hors de la vile, « et li feus est apareilliés por li ardoir. Et ele estoit « de si très-grant biauté que maintes larmes i ot plo- « rées et assés i ot de teus gens qui moult à envis « soffrisissent sa mort, s'il euissent pooir de contre- « dire : mais ce ne peust estre. Si fu mise dedans le « feu si tost com ele fu confesse, et avecques li fu « Bertolais qui la traïson ot porchaciée. Si dient tuit « que moult est grans dolors quant par le consei « d'un tel veillart est si bele feme honie ; et moult

« i ot de tel qui s'en partirent de la place ainçois « que li feus fu alumez ; car il ne pooient avoir cuer « de li regarder à morir. »

On était à l'approche de Noël : Artus voulut tenir ce jour-là une « cour enforciée » dont la reine, désormais réconciliée, l'aida à faire les honneurs. Le roi parut surtout reconnaissant de ce qu'avait fait Lancelot : « C'est, disoit-il, li chevaliers del monde que je « devroie plus amer et qui plus m'a servi. Car il fist « la pais de moi et de Galehaut qui ci est, et me gita « de la prison de la Roche ; et or m'a délivré d'une « des greigneurs hontes qui onquesmés m'avenist. « Desoresmés n'ai-je cure que il se desparte de ma « compaignie. — Ensi est la pais faite du roi et de la « roine. »

Vient ensuite la description des fêtes données à cette occasion. Le roi fait maints nouveaux chevaliers ; le reine prodigue aux dames les robes et les joyaux. Quand Artus quitte la Carmelide, Galehaut et Lancelot l'accompagnent dans une excursion en Petite-Bretagne. Ils arrivent et séjournent à Quimper-Corentin jusqu'aux fêtes de Pâques. « Si orent Lan- « celos et Galehaus toutes les joies qui d'amors puent « venir ; car maintes fois parlerent à lor dames, « sans compaignie d'autres gens. »

C'est au retour de ce voyage que Lionel est, à la prière de Lancelot, fait chevalier par Artus. Le récit de son combat contre le lion de Nubie est ici raconté tout au long :

« Atant, ala li rois vespres oïr, et quant eles « furent chantées.... Lancelos prent Lyonel par la « main, si le mene devant le roi et li requiert que il « le face chevalier. Li rois, qui moult le voit apert et « viste, respont que si fera-il volentiers.... Et Lyo- « nel en a si grant joie que greignor ne porroit

« avoir. Atant furent les tables mises : si asistrent au « mengier, et orent leur table tout par els cil qui « noviau chevalier deurent estre; et tot ce fu por « l'onor de Lyonel.

« Et quant il orent le tiers més éu, si entra laiens « une damoiselle de moult grant biauté ; et tint en « sa main destre un lyon de grant fierté, lié par le « col en une chaaine ; mais tant crémoit la dame « que jà ne fust si hardis que il se meust, tant com « ele fust en sa compagnie. Li lyons fu esgardés à « grant merveille ; car il avoit une corone desus « son chief que de meismes la teste li ert créeue. « Si s'en merveillerent moult tuit li chevalier qui en « la sale estoient, porce que oncques mais lyon co- « roné n'avoient veu. Et la damoiselle qui le maigne « s'en vient devant le roi, si le salue et dist : Rois « Artus, à toi m'envoie la plus vaillant pucelle qui « soit, au mien escient; et si est la nonpers de biauté « de totes celes del monde. Et, par la grant valor « qui en li est, l'ont requise d'amors maint preude « chevalier de son païs et de maintes autres terres. « Mais ele dist que jà à nul jor ne sera s'amor « donée à chevalier, se il n'est de ta maison. Et si « covendra que cil qui l'amor ma dame voldra avoir « se combate à cil lyon tant qu'il l'ocie par proesce « de cors et de cuer ; car madame a voé que jà s'a- « mor ne donra s'à celui non qui par la mort del « lyon la conquerra.

« Et li rois respont que de ceste requeste ne s'en « ira-ele escondite ; car assés i a chevaliers qui vo- « lentiers emprendront le lyon à ocire, por gagner « l'amor de la plus bele qui vive. Atant remest « ceste parole jusqu'à l'endemain. Et quand il dut « anuitier, si menerent entre Galehaut et Lancelot « Lyonel en un mostier, où il veilla tote nuit jus-

« qu'au jor : n'onques de tote la nuit nel laissierent. « Et au matin l'emmenerent à son ostel, s'el firent « dormir jusqu'à la grant messe, et lors le menerent « au mostier avec le roi. Et la roine li ot au matin « envoié cote et mantel et samit porpre. Si fu li « mantiaus forrez qui moult li siet bien. Mais ançois « qu'il entrassent el mostier furent aportées les armes « à tous cels qui chevalier devoient estre. Et lors « chauça li rois lo destre esperon, si come il estoit « costume ; mais les espées ne lor ceinst pas devant « qu'ils revenissent del mostier. Quant il orent les « colées receues, si alerent oïr messe, et tuit armé, « car einsi lo devoient faire. Et si tost com la messe « fu dite si lor ceint li rois les espées. Après s'en « viendrent en la salle ; et si tost com il i furent « venu, s'en vint Lyonaus devant le roi, toz armés : « et li requiert que la premiere avanture qui est, « après sa chevalerie, à cort venue, li otroie à ache-« ver ; ce est la bataille del lyon. Et li rois dist que « il li donra moult volentiers : mais il est, fait-« il, si hauz jors que je ne vos loe mie hui à « combatre, ançois metrai la bataille en respit jus-« qu'à demain : et Lyonaus dist que jà n'en sera « desarmez ançois que il se soit combatus envers le « lyon que Deus li a amené si prestement. Lors « fist li rois avant venir la damoiselle qui le lyon « avoit amené, et li comanda que ele lo menast en « la cort aval, et ele si fist ; et puis li osta la chaaine « del col et s'en monta arrières en la salle ; et li rois « monta en haut as fenestres, et chevalier et dames « et damoiseles, por veoir la bataille del lyon et de « Lyonel.

« Et Lyonaus s'en vint à val, le heaume en la « teste, l'espée en la main. Si s'adresse droit au « lyon come cil qui assez a cuer, et l'assailli moult

« vigoureusement, et li lyons se deffendie moult du-« rement. Et moult li empira ses armes, et li tran-« cha la char parmi lo haubert en pluseurs lieus : « més en la fin le prist Lyonaus parmi la gorge as « poinz que il avoit et durs et forz, si l'estrangla « veiant toz cels qui l'esgardoient. Et de celi lyon « porta messire Yvains, li fils au roi Urien, la pel en « son escu, et por ce fu-il apelés *au lyon* (1).

« Quand Lyonel ot le lyon ocis, si com vos avès oï, « si monta en la sale en haut et se fist desarmer. Lors « furent mandé li clerc qui les proesces des chevaliers « de la maison le roi Artu metoient en escrit. Et fu « Lyonaus accompagnés à cels de la Table ronde por la « proesce qui en li estoit, et por l'amour de Lancelot « son cousin.... Après vint la damoiselle qui le lyon « amena à cort, et prist congié du roi et de la roine « et de tous les autres : et s'en parti celui jor meis-« mes entre li et Lyonel. Et errerent tant par lor « journées qu'il viendrent là où la dame ert qui s'a-« mor li avoit donée.... Ne plus ne parole cist « contes de lui ne d'aventures qui li avint, car il « a (aillors) son conte tot entier. Ains retourne à « parler du roi et de sa compaignie. »

Ainsi dans cette rédaction, apparemment la plus ancienne, la vraie reine est condamnée par le même jugement qui proclame la seconde Genièvre épouse légitime d'Artus. Lancelot n'a pas à renoncer à la Table ronde pour défendre la reine : ce n'est pas

(1) Le poëme du *Chevalier au lyon* dont Yvain de Galles fils d'Urien est le héros, raconte tout autrement l'origine de ce surnom. Nouvel Androclès, Yvain avait sauvé la vie d'un lion vivement attaqué par un énorme serpent, et le lion depuis ce temps avait suivi son libérateur et pris part à ses hauts faits.

lui qui offre de soutenir sa cause contre trois chevaliers; c'est la cour du roi qui prescrit cette lutte inégale. Il ne retourne pas avec la reine en Sorelois, où Galehaut ne mande pas les sages astrologues du roi, pour avoir l'explication de ses rêves. Enfin l'Apostole n'intervient pas, ne jette pas l'interdit sur le royaume et n'oblige pas le roi à reprendre la véritable reine. Les deux amis restent à la cour toujours bien venus du roi Artus, jusqu'au moment de l'enlèvement de messire Gauvain. Nous retournons ensuite à la rédaction commune, si ce n'est qu'on ne voit plus dans l'ancienne leçon, Lionel courant après Lancelot, et rencontrant Galehaut qui l'oblige à rebrousser chemin. Le nouvel adoubé avait suivi la demoiselle au lyon, et ne devaits plus reparaître que sous la plume du dernier continuateur du roman.

II.

Le troisième volume de notre *Lancelot du lac* s'est arrêté où commence le *Livre d'Agravain*, qui en forme la dernière partie. Ce livre est désigné sous le titre d'Agravain, uniquement parce qu'il est question, au début, de cet orgueilleux frère de messire Gauvain. Dans la crainte de n'avoir plus le temps de réduire également « en nouveau langage » le texte de cette dernière partie du *Lancelot* et des deux autres livres, la *Quête de Saint-Graal* et la *Mort d'Artus* qui poursuivent encore et achèvent l'histoire notre héros, je vais, en attendant, présenter une analyse rapidement développée de ce qui, dans ces trois livres, se rapporte à lui.

J'ai déjà fait remarquer que l'histoire entièrement fabuleuse de Lancelot du lac est l'œuvre de romanciers successifs, dont un assembleur ou reviseur

a plus tard rapproché, rejoint, interpolé et continué les diverses parties. Voici comme devait être la disposition primitive du roman, et comme il serait permis de le désassembler.

1. *L'histoire de la Reine aux grandes douleurs*. On y raconte la fuite du roi et de la reine de Benoïc, la mort du roi Ban, la retraite de la reine dans le Royal-moustier et l'enlèvement de son enfant, le jeune Lancelot, par la Dame du lac. C'était apparemment la mise en œuvre d'un lai breton.

2. *Le Livre du prince Galehaut*. Ici Lancelot, nourri et instruit par une savante fée, arrive à la cour d'Artus qui l'arme chevalier. Il est frappé de la beauté de la reine Genièvre à laquelle il rapporte ses premières prouesses. Galehaut, fils de la géante et prince des Isles lointaines, ressent pour Lancelot une amitié comparable à l'amour de celui-ci pour la reine. Au moment de conquérir le royaume de Logres, il veut bien, par amitié pour Lancelot, s'incliner devant le roi Artus et devenir compagnon de la Table ronde.

Le grand épisode de la guerre d'Écosse ne se retrouve que dans les manuscrits qui avaient admis le premier séjour de la reine Genièvre répudiée dans le Sorelois. Galehaut, Lancelot, Lionel et messire Gauvain vont rejoindre le roi Artus près de la Roche aux Saisnes. Exploits de Lancelot devant le *Gué du sang*. Artus devient amoureux de la belle Camille; il est retenu prisonnier, ainsi que Gaheriet, Lancelot, Gauvain et Galehaut. Première frénésie de Lancelot et sa première guérison par la Dame du lac. Il délivre le roi Artus. Cet épisode formant les *laisses* LIII à LIX, ne se retrouve pas, je le repète, dans les

meilleurs textes. — La seconde Genièvre vient accuser la véritable reine de s'être substituée à elle comme épouse d'Artus et fille de Léodagan. La reine condamnée échappe au dernier supplice par la valeur de Lancelot. — Histoire de l'enlèvement, de la quête et de la délivrance de Gauvain. Lancelot, vainqueur de Karadoc, est victime de la haine et des sorcelleries de Morgain. Il tombe en frénésie, et Galehaut, ne pouvant se consoler de l'absence de son ami, meurt de langueur. Ce livre de Galehaut doit avoir encore eu pour garants deux ou trois lais bretons.

3. *Le Livre de la Charrette.* L'auteur de cette partie rend la raison à Lancelot et le fait monter dans la charrette. Il passe le pont de l'Épée, va délivrer la reine, que Meleagan, fils du bon roi Baudemagus, avait enlevée. Bohor l'exilé monte et fait monter dans la charrette Gauvain et tous les compagnons de la Table ronde. Ainsi cesse le déshonneur dont étaient frappés ceux qui précédemment étaient vus de cette sorte de voiture.

L'auteur de *la Charrette* a dû s'arrêter ici. On raconte ensuite comment la reine ayant vu passer devant elle un chevalier couvert des armes de Lancelot et emportant une tête nouvellement coupée, tremble que cette tête ne soit celle de Lancelot. Aussitôt les compagnons de la Table ronde entreprennent la quête de notre chevalier. Alors commence le récit des aventures de ces enquêteurs, qui se continue dans le livre d'*Agravain.*

C'est à ce point que nous avons conduit notre réduction. Mais il est aisé de voir que l'auteur du livre de *la Charrette* n'avait pas composé l'*Agravain*, que nous trouvons le plus souvent copié isolément,

ou bien complétement séparé des autres parties, bien qu'il continue le récit interrompu dans la *laisse* précédente. C'est ainsi que les continuateurs de Chrestien avaient repris, au milieu d'un récit, les poëmes de *la Charrette* et de *Perceval*.

Pour compléter au moins l'histoire de Lancelot, poursuivie dans les livres d'*Agravain*, de la *Quête du Graal* et de la *Mort d'Artus*, je me contenterai d'en extraire tout ce qui se rapportera à notre héros dans ces trois derniers ouvrages, en laissant de côté les récits d'ailleurs fort agréables qui touchent à Gauvain et à ses frères, à Keu, à Sagremor, à Yvain de Galles, à Hector et aux deux frères Lionel et Bohor.

III.

Depuis le jour où la reine, arrêtée devant la *Fontaine aux fées*, avait cru voir la tête de son cher Lancelot suspendue aux arçons d'un chevalier inconnu, elle n'avait pu rien savoir de ce qu'il était devenu. Les compagnons de la Table ronde qui, sur l'invitation de Gauvain, s'étaient mis en quête, ne donnant pas de leurs nouvelles, la reine prend le parti d'envoyer à la Dame du lac une de ses cousines, devenue sa confidente, depuis la mort de la dame de Malehaut. Voici comment elle lui trace le chemin qu'elle devra suivre : « Il vous convendra « demain aller en Gaule, et quand vous i serez, si « querez un chastel que l'on appelle Trebes; près de « ce chastel a une abaïe que l'on appelle Mostier- « roial.... li mostiers siet en un tertre, et desous en « une valée a un lac. Quant vos i serez, si entrez « ens sûrement et n'aiez pas peor, car ce n'est s'en- « chantement non. » La demoiselle, comme on le raconte plus loin, arrêtée et retenue prisonnière par

les ordres du roi Claudas de Bourges, ne peut remplir ce message, et n'est délivrée, longtemps après, que par l'armée bretonne, quand Claudas se voit forcé de rendre aux enfants des rois Ban et Bohor leur ancien héritage.

Pour Lancelot, il continuait, comme nous avons vu (p. 211), à suivre une vieille femme, qui ne lui avait pas même laissé le temps de prendre congé de la reine. Le fer de lance que Bohor, dans un combat précédent, lui avait fiché dans la cuisse, le retient malade pendant plus de six semaines. Quand il remonte, c'est pour ajouter à la série de ses prouesses. D'abord il venge et délivre une demoiselle enlevée de force par un félon chevalier. Pour le remercier, la demoiselle se rend à Kamalot et apprend à la reine que son amant vit encore. Le roi ravi de la nouvelle donne à la messagère le château de Loverzep (1), où elle était née.

Lancelot s'arrête ensuite devant une claire fontaine bordée de deux sycomores (2), sous lesquels un chevalier nommé Carnadan, sa sœur et une autre demoiselle avaient étendu une nappe et déjeunaient gaiement. Lancelot, invité à partager leur repas, ôte son heaume, pour le malheur d'une de ces demoiselles. « Il ot eu chaut et fu vermaus à demesures, « et fu de totes biautez si garnis que nus ne poïst « estre plus biaus. Lors commenca à le regarder la « suer au chevalier qui estoit si bele et de cors et « de façon qu'en tôt le païs n'avoit chevalier si pois- « sant qui ne la preist volontiers por sa biauté : « mais oncques n'avoit amé par amors. Ele regarda

(1) Var. *Louverlept–Lovezep.*

(2) Par le nom de cet arbre qui revient si souvent dans nos romans, il faut entendre le mûrier ou le figuier.

« Lancelot tot adés com ele menja, et vit sa bouche « vermeille et ses eulz qui li semblent des clers « émeraudes; et voit son front bel et sa chevelure « crespe et sore dont li chevel sembloient d'or; et « voit en lui tant de biauté qu'elle ne cuidoit pas « qu'en paradis eust nul si bel ange. Meintenant la « fiert Amors si tranchanment qu'ele tresaut tote. » Pour Lancelot, il regarde la claire fontaine, prend une coupe d'argent, la remplit d'eau et la vuide d'un trait. Mais quand il veut se lever, il n'en a pas la force et se sent un malaise subit; deux grandes couleuvres avaient empoisonné la source. La belle demoiselle connaissait la vertu des simples : « Lors vet par la praierie et quiert erbes teles come ele « cuide bones à venin oster; puis revient et les tri« ble, au pont de l'espée Lancelot, en la coupe meis« mes où il ot beu, et mele avec triacle; puis li ovre « la bouche et l'en met ens un petit : mès il est jà si « enflez que ses jambes n'estoient pas moins grosses « que un home parmi le piz. Et la damoiselle dist à « son frere : Sire, allez-vos ens poignant, et « aportez o vos tant de robes comme vos en tro« verez en ma chambre : si coucherons ici ce che« valier; car qui or l'emporteroit, il le covendroit « morir. » Les robes apportées, on le désarme, on le couche dans un pavillon qu'on se hâte de tendre; il y demeure toute la nuit, couvert d'un amas de robes et de fourrures. « L'endemain, eutor primes, « si dist : Damoiselle vous m'ociez qui tant me fetes « sofrir ceste chalor. — Sire, fet-ele, si vos en plei« gnez-vos : beneoit soit Dieu, qui le povoir vos en « a doné. — Lors oste deux coutes peintes et deux « covertors gris qui sur lui estoient, si trouve desen« flé le vis et les membres. Mès einsi est avenu que « n'a sor lui cuir ne ongles és mains né es piez qui

« ne li soient chéoit, ne chevel en teste. Il se sent « auques alegiés de son mal: si demande les cheveus « metre dans une boite et bien garder, car il les « voudra envoier à la reine, por ce qu'ele croie mieus « ceste aventure. »

Il était encore assez malade, quand Bohor et Lionel, qui chevauchaient de ce côté, s'arrêtent devant le pavillon et reconnaissent bientôt dans le chevalier gisant leur cousin Lancelot. Bohor lui raconte comment ayant pris l'engagement téméraire d'enlever la reine il avait soutenu contre lui un long combat. Lionel consent à retourner à Kamalot, pour remettre à Genièvre les beaux cheveux de Lancelot que la force du venin avait fait tomber. La reine, heureuse de savoir que son amant vit encore, « ovre la boiste et « quand ele voit les cheveus, si les comence à besier « et à metre à ses eulz, et en fet aussi grant joie come « se ce fussent li cheveu d'aucuns cors sains. »

Lionel retourné vers Lancelot lui annonce qu'un grand tournois vient d'être crié par l'ordre du roi et d'après les conseils de la reine. Il sera donné dans la prairie de Kamalot. Mais Lancelot ne reprenait pas ses forces, et la demoiselle qui avait espéré le guérir était elle-même tombée malade de l'amour qu'elle avait ressenti pour lui. Elle ne voulait ni le guérir, ni guérir elle-même, s'il ne s'engageait à la payer de la même tendresse. Le cas devenait embarrassant, car Lancelot, pour rien au monde, n'eût voulu faire à la reine la moindre infidélité. Lionel ébranla pourtant sa résolution : « Or me di- « tes, fit Lyons, aimés vous moult madame la roine? « — Oïl, plus que moi-meismes. — Donc vous ne « feriez pas volentiers à vostre escient chose qui li « despleust ? — Non voir : je voil mieus estre ocis. « — Et est-il riens que vos ne féissiez por garantir-

« la de mort? — Nenil, voir. — Et se vos moriez, « que cuidiez vos qu'ele feist? — Je sai bien qu'ele « en morroit, car ele ne m'aime mie meins que je « fas li. — Donc vos monstre-je par raison que se « vous véez à ceste pucele vostre amor, vos amez « mieulz la mort madame que sa vie. Et si vos dirai « coment. Vos véez bien que vos estes à la mort, se « ceste pucele ne vos en garist; ne ele ne vos puet « garir se vos del mal que ele a ne la garisiez; car « ele n'est malade se par vos non. Ensi la poez garir, « et vos par li; et se ne volés fere, ele morra et « vos morrez. Et quant vos serez or mors, et par « vostre malvestié, madame la roine l'orra dire, et « puis qu'ele vos aime tant, je sai veraiement qu'ele « en morra; ensi en ocirrois vos trois, vos et ma- « dame la roine et ceste damoiselle. Dont l'en porra « dire que vos auriez fet desloiauté, que par vos se- « roit morte la plus belle dame del monde et la plus « haute, et ne l'auroit pas deservi; et la plus bele « pucele, qui une fois vos avoit jà rendu la vie: et li « rendez tel gueredon que por la vie li rendez la « mort. »

Il fallut, pour convaincre Lancelot, que Lionel retournât à Kamalot et revînt à la hâte rapporter la réponse de la reine : « Elle vos envoie plus de cent « mile saluz, et vos mande, se vos onques l'amastes, « que por vos delivrer de mort et li ausi, façois la « volenté à la pucele; et se vos ce ne fetes, vos avés « s'amor perdue. » Il fait donc dire aussitôt à la demoiselle qu'il veut être désormais son chevalier, et qu'il n'y a pas au monde *demoiselle* qu'il aime autant qu'elle. Heureusement pour l'amant de la reine, celle-ci ne demandait rien de plus : son amour était dégagé de tout desir charnel. « Il est voirs, fet-ele, « que je vos aime en autre maniere que feme n'ama

« onques home; car amors d'ome et de feme vient « par charnel assemblement. Dont il covient que vir- « genité soit corumpue. Mès de vostre amor ne sera « jà virgeneté malmise; ains la garderai en tel « maniere que je vos dirai, tos les jors de ma vie. « Vous me créanterez qu'en quelque leu que vos me « troverez, me tendrez por vostre amie, sauve l'en- « nor de vostre dame; et je vos créanterai que ja- « mès jor que je vive n'amerai autre que vos, ne « home ne tocherai charnelment; ensi porrez-vos « moi amer come pucele, et autre come dame : et « ensi porrés-vos garder l'enor de l'une et de l'au- « tre. — Mès, fait Lancelot, comment porroit-ce « estre que de charnel assemblement vos gardessiez, « qui tant estes bele et avenant, et troverois encor « tant de preudomes qui à feme vos demanderont? — « Sire, je m'en priserai mieuz et mieuz me plaira, se « por amor de vos gart mon pucelage à toz les jors « de ma vie. » On devine maintenant comment Lancelot fut guéri, sans avoir rien soustrait à la reine de ce qui lui appartenait.

En quittant sa nouvelle amie, Lancelot, parfaitement rétabli, lui donne une ceinture à jointures d'or, présent de la reine, en échange d'un fermail d'or qu'il promet de garder à son cou. Il rend à sa vieille conductrice le service qu'elle attendait; c'était d'aller porter secours aux cinq fils d'un duc Callot, ligués contre leur père. Celui-ci avait pourtant le bon droit pour lui : ses fils n'avaient pu souffrir de lui voir donner à son gendre la moitié de ses terres; ils avaient tué ce gendre et s'étaient emparés de la plus grande partie de l'héritage paternel. La cause du père était défendue par les trois frères de Gauvain, Gaheriet, Guerrhes et Agravain. Lancelot l'ignorait, trompé par la vieille et par les « greignors men-

« çonges du monde » qu'elle lui avait contés. Dans un dernier combat, il rencontre le duc et le frappe mortellement; il désarçonne Gaheriet et fait prisonnier les trois frères. En apprenant leurs noms, il regrette sa victoire et les fait remettre en liberté ; mais sans leur laisser soupçonner quel est celui qui les avait conquis.

Débarrassé de la vieille, Lancelot et Lionel s'engagent dans la forêt de Tenque qui avait deux lieues de long et une de large. « Li solaus ert chans et lor « armes furent eschaufées del soleil; si les covint re« poser, tant que li chaus fu passez. Lors mist chas« cuns pié à terre et osterent les seles à lor chevaus « et les lessierent pestre de l'herbe parmi le bois. « Puis ostent les hiaumes et abatent les ventailles « por recoillir le vent; si se couchent desoz l'ombre « d'un pomier. Et Lancelos s'endormi, por ce qu'il « trova la froidor de l'eve et la douçor del vent. « Et Lyons veilla. » Il eût mieux fait de dormir comme Lancelot ; car ayant voulu venger un chevalier que Torrican, le frère de Karadoc de la Tour douloureuse, venait d'immoler, il est lui-même navré et emporté par cet affreux Torrican, avant que Lancelot soit réveillé.

Bientôt viennent à passer trois belles dames qui font étendre sur l'herbe un beau tapis, à quelques pas de l'endroit où il reposait endormi. L'une était la reine de Sorestan, « qui marchissoit à Norga« les, par devers Sorelois. » L'autre, Morgain la fée; la troisième, Sebile l'enchanteresse : « Ce estoient les « trois femes del monde qui plus savoient d'enchan« tement et de charaies, sans la Dame del lac; et « parce qu'eles en savoient tant s'entramoient-eles « si qu'eles chevauchoient tosdis ensemble. » Elles aperçoivent Lancelot et, ravies de sa beauté, se dis-

putent, sans en tomber d'accord, le bonheur de le posséder. Enfin elles jettent sur lui un charme qui l'empêche de se réveiller, et le transportent sur une litière au château de la Charrette, qui appartenait à la reine de Sorestan. Il fut enfermé dans une belle chambre où il n'y avait qu'une porte « et deux fe-« nestres de fer. » En se réveillant prisonnier, il ne se rend compte de rien de ce qu'il voit; il se croit « enfantosmés », quand paraissent devant lui les trois dames qui l'invitent à choisir celle des trois qui lui plaira le mieux : à ce prix pourra-t-il recouvrer sa liberté. Lancelot répond qu'il aime mieux rester prisonnier toute sa vie que faire entre elles un choix où son cœur n'aurait aucune part. Elles sortent également furieuses. Morgain ne l'avait pas reconnu, « por ce qu'il ot esté touzés (tondu) novel-« ment. »

Heureusement, une des suivantes de la reine est pour lui ce qu'avoit été déjà la sœur de Meleagan. Elle détestait sa maîtresse, et elle le fit sortir de nuit, après lui avoir conté que dans un récent tournoi, les chevaliers de Norgalles avaient vaincu ceux du roi Baudemagus. En quittant le château de la Charrette, « il entre en un vergier; du vergier en « une petite prairie. Lors trouve un estroit sentier « qui le mene droit à une forest où il avoit un pa-« veillon tendu devant un grant orme. » Dans ce pavillon brûlaient deux cierges, près d'un lit couvert d'un « samit pourpre ». Personne, dans le lit ni dans le pavillon. Il se désarme, laisse paître son cheval, et mettant son épée au chevet du lit, il ôte ses vêtements, éteint les cierges et se couche. Il dormait profondément, quand arrive à tâtons le maître du pavillon qui se couche auprès de lui, le prenant pour son amie. En conséquence, il le réveille et lui prodigue

des caresses fort inattendues. Lancelot de son côté se croit assailli par une femme impudique, et reçoit fort mal de telles avances. Le chevalier reconnaît sa méprise, mais pour tomber dans une autre : il pense avoir affaire au séducteur de son amie, et de là, une lutte violente qui se termine par la mort du pauvre maître du pavillon. Cela fait, Lancelot retourne au lit et se rendort jusqu'au matin.

Nous passons rapidement sur un grand tournoi, dit de la Harpe, dans lequel Galehaudin, fils de Galehaut, et Mordret soutiennent le roi de Norgalles contre le roi Baudemagus. Lancelot en prenant le parti de celui-ci lui assure la revanche de la précédente assemblée. Pour ne pas être reconnu, et suivant son usage, il s'esquive aussitôt après le tournoi.

Il n'était pas encore fort éloigné quand une dame l'accoste, le salue, le reconnaît et l'invite à la suivre en promettant de lui montrer des choses merveilleuses. Il y consent et ils arrivent au fond d'une vallée, devant un beau château aux murs bastillés. Il faisait nuit, le portier interpellé par la dame ouvre : elle avance jusqu'au « mestre palais ». Plusieurs valets vont à sa rencontre avec cierges allumés : elle leur recommande de faire honneur au meilleur des chevaliers du monde. Lancelot descend, on le désarme, on lui présente de l'eau chaude pour « laver « son cors qui tos est nercis des mailles de l'au- « bert. » Le lendemain il rappelle à la dame sa promesse de lui montrer des choses merveilleuses, et elle l'accompagne jusqu'au château de Corbenic. Avant d'arriver, une demoiselle vient dire à la dame qu'elle hait sans doute ce chevalier, pour le conduire dans un lieu où il ne doit recueillir que plaies et honte : ils n'entrent pas moins dans la ville. Lancelot entend crier autour de lui : « Sire chevalier, la

« charrette vous attend. — En bonne foi, répond-il, « ce ne sera pas pour la première fois. » Puis il distingue une voix plaintive : c'était la demoiselle que messire Gauvain n'avait pu tirer du bain d'eau bouillante dans laquelle elle était plongée. A Lancelot était réservé l'honneur de la délivrer. De là il pénètre dans un cimetière et lève avec facilité une tombe sur laquelle étaient écrits ces mots : *Ceste tombe ne sera levée devant que li liepars i metra main, de qui li grans lions doit essir ; et cil la levera. Et lors sera engendrez li grans lions en la bele fille au roi de la Terre foraine.* Lancelot lit sans comprendre et lève la tombe, d'où sort un hideu serpent à la gueule enflammée, qui semble vouloir réduire en charbon tout ce qui l'approche. Après un long combat, Lancelot parvient à lui trancher la tête. Ramené en triomphe dans le palais, il est accueilli par un des plus beaux chevaliers du monde qui le reconnaît pour celui qui doit lui-même, ou par son fils, délivrer le pays des étranges aventures qui jour et nuit se succèdent. C'était le roi Pelles de la Terre foraine, le dernier descendant de Josué frère d'Alain, celui auquel Josephé avait transmis la garde du Saint-Graal (1).

Mais comment Lancelot pourra-t-il avoir un fils d'une autre que de la reine Genièvre ? Comment cet enfant sera-t-il destiné à devenir le dernier dépositaire du mystérieux vase ? Il faudrait, remarque le roi Pelles, « qu'il éust ma fille à faire sa volenté. » — Il n'y consentira jamais, répond une vieille femme nommée Brisane, maîtresse ou gouvernante de la

(1) Pelles, comme ses ancêtres directs, portait le nom de *roi pêcheur*. Dans le poëme de *Joseph d'Arimathie*, Bron avait seul été surnommé *Riche pêcheur*.

jeune princesse. Il aime trop la reine pour vouloir y entendre : mais il faut trouver un moyen de lui faire prendre le change. Comme ils se consultaient, Lancelot voit entrer par une fenêtre le même coulon que messire Gauvain avait déjà vu avant lui. Il portait à son bec un encensoir d'or, et le palais est aussitôt rempli des plus suaves odeurs. Tous ceux qui étaient dans la salle tombent en même temps à genoux ; le coulon passe dans la chambre voisine, pendant que des valets arrivent, dressent les tables et étendent les nappes. Tous prennent place en silence ; Lancelot fait comme les autres, s'assoit devant le roi et comme eux se met en prière. L'instant d'après, entre la belle demoiselle qui s'était également montrée à Gauvain. Lancelot lui-même est ébloui de ses charmes, seuls comparables à ceux de la reine. Elle tenait dans ses mains le riche vase « fez en sem- « blance de calice », devant lequel il s'incline et s'agenouille, comme tous les autres. Puis les tables se trouvant chargées « de tous les biaus mangers que « l'on saroit désirer, » la demoiselle rentre dans la chambre d'où elle était venue.

— Que pensez-vous, dit alors le roi Pelles à Lancelot, de la demoiselle qui apporta le saint calice ? Il me semble, répond-il, « que *damoiselle* ne vis-je « oncques si belle ; car de *dame* ne dis-je mie. » Cette réponse confirme le roi dans la pensée que Lancelot aimait la reine Genièvre. La vieille Brisane parle ensuite à Lancelot : « Comment le fait le roi Artus ? demande-t-elle, car pour la Reine, j'en sais de plus fraîches nouvelles. Je l'ai vue naguères en très-bon point. — Où la vîtes-vous ? — A deux lieues d'ici ; elle doit y passer la nuit prochaine. — Vous vous moquez. — Si vous en doutez, venez avec moi et je vous la ferai voir. — Volontiers. »

Brisane retourne au roi : « Faites, dit-elle, monter votre fille ; elle se rendra à votre château de la Quasse, elle se couchera dans le plus beau des lits. La nuit venue, je lui conduirai Lancelot auquel je persuaderai que c'est la reine qu'il trouvera ; « et j'ai « appareillé un tel boivre dont je li donrai : et puis « qu'il en aura beu et la force li sera montée el « cervel, je ne dout pas qu'il ne face tote ma vo- « lenté. »

Ils arrivèrent à la Quasse à la nuit fermée. Les choses se passèrent comme le roi et Brisane le désiraient : Lancelot fut trompé par le philtre qu'on lui avait préparé. « Lors est plus convoitiés et plus en- « parlés qu'il ne sieult,.... il ne set où il est et li est « avis que parole à une dame qui fesoit compaignie « à la roine. Si li dist Brisane : Sire, ma dame vos « atend et vos mande que vos ailliez parler à li. Et « il se fit maintenant deschaucer et entre en la « chambre en braies et en chemise et vient au lit ; et « se couche o la damoiselle, com cil qui cuide estre « o la roine. Et cele qui riens ne desirroit fors avoir « celui de qui terrienne chevalerie est enluminée, le « reçoit liée et joieuse ; et il li fet tel joie come il « savoit fere à sa dame la roine Genievre.

« Ensi sunt mis ensemble li meillors chevaliers et « la plus bele pucele et del plus haut lignage qui « fust lors ; et se désirrent par diverses entencions : « car ele ne le fet mie por eschaufement de char, « més por le fruit recevoir dont tos li païs devoit re- « venir à sa premiere beneurté. Tote la nuit fut Lan- « celos o la damoisele ; si li toli le nom à qui ele ne « pot plus veraiement retorner : car se l'on la pooit « au soir apeler pucele, cil nons li fu changiez en « damoiselle l'endemain.... Et de cete flor perdue fu « restorez Galaad, li vierges, li resoignés chevaliers,

« qui les aventures del saint Graal mist à fin et « s'asist el perilleus leu de la Table reonde. Et tot « einsi come li nons de Galaad avoit esté perdus en « Lancelot par eschaufement de luxure, tot ensi fu « recovrés en cestui par abstinence de char. Car il « fu vierges en volenté et en euvre jusqu'à la mort, « si com l'estoire le devise. »

Dès que le philtre eut perdu sa vertu, Lancelot ouvrit les yeux et ne reconnut plus la reine Genièvre. La demoiselle qu'il voyait à ses côtés lui avoua qu'elle était Hélène, la fille du roi Pelles. Dans son indignation, il courut à son épée et voulut immoler celle qui l'avait trompé ; mais la merveilleuse beauté d'Helene le désarme ; il lui pardonne et ne songe plus qu'à fuir les lieux qui lui rappellent son crime involontaire. La prévoyante Brisane avait fait disposer son cheval ; il monte et s'éloigne sans prendre congé de personne.

Passons quelques aventures successives de notre héros. Un chevalier discourtois profite du moment où il était perdu dans ses rêveries pour le faire tomber dans les fossés de son château, et il court grand risque de s'y noyer. Il arrache ensuite des mains de trois chevaliers la demoiselle qui l'avait guéri et qu'il avait promis d'aimer plus que toute autre *demoiselle*. Conduit par elle dans le château des Mares, il y retrouve la mère d'Hector, que nous avons vu l'objet de l'amour passager du roi Ban, comme l'avait conté le *livre d'Artus*. Il apprend d'elle avec joie que le preux Hector est son frère *de bast*.

En quittant le château des Mares, il s'engage, en dépit de tous les conseils de son écuyer et d'un pieux ermite, dans la *Forêt perdue*, d'où l'on n'avait jamais vu revenir un seul des chevaliers qui s'y étaient aventurés.

Il arrive devant une tour près de laquelle trente riches pavillons étaient tendus. Au milieu de ces pavillons quatre pins couvraient de leur ombre une chaire garnie de samit vermeil, et sur cette chaire était posée une couronne d'or. A l'entour des pins une belle assemblée de dames et de chevaliers se tenant tous par les mains, formaient une ronde joyeuse et rapide. Voilà, dit Lancelot, une agréable compagnie. Approchons, et voyons d'où vient ce bel enjouement.

Il avance donc ; mais à peine a-t-il atteint le premier pavillon qu'il se sent tout autre qu'il n'était. Ce n'est plus un chevalier désireux d'accroître son bon renom et de mieux mériter auprès de sa dame, il ne songe plus qu'à danser, caroler et chanter. Il descend, confie son cheval à l'écuyer, dépose son heaume, jette à terre écu et lance, puis sans avoir détaché son haubert, il saisit par la main la demoiselle la plus avancée, frappe et tourne du pied comme les autres, en chantant avec eux une chanson sur la reine Genièvre, en langage d'Écosse. L'écuyer, demeuré en arrière, n'y comprend que ces paroles :

Voirement avons-nous
Des reines la plus belle.
Voirement fait-il bon
De maintenir amours.

Et après avoir prié son maître de sortir de la carole, il prend le parti de s'éloigner. Pour Lancelot, il n'aurait jamais cessé de danser, si une demoiselle ne se fût approchée de lui pour l'inviter à venir s'asseoir sur la belle chaire, et à prendre la couronne d'or pour la poser sur sa tête. « Je n'ai cure, répondil, de chaire ni de couronne. Je ne veux que danser

et gaiement chanter. — Il le faut pourtant, reprend la demoiselle, pour que nous sachions si c'est à vous qu'il est réservé de nous délivrer. » Il s'assoit, et la demoiselle en le couronnant lui dit : « Beau sire, sachez que vous avez ceint la couronne de votre père. » En même temps, il voit tomber de la tour une image de roi qui se brise en touchant la terre. Aussitôt l'enchantement prend fin, Lancelot revient en son bon sens, et avec lui toutes les dames et chevaliers qui formaient la carole. On le conduit dans la tour, on le désarme et il apprend que le privilége de détruire l'enchantement des caroles avait été réservé au plus beau et au plus preux des chevaliers. Un viellard lui raconte comment avaient été établies les caroles et le jeu des échecs, ainsi qu'on l'a vu dans l'*Artus*. (Laisse v, p. 196-199.)

Voyons maintenant, dit Lancelot, les pièces de cet échec, qui se meuvent d'elles-mêmes et n'ont jusqu'à présent cessé de mater quiconque engageait contre eux la partie.

« Et Lancelot, qui les voit si beles et si sou-
« tilment ouvrées, les prent et les assiet. Si comence à
« joer et à trere et à remuer le poonnet de joste la
« fierce (1). Ausi font li autre. Quant il a grant piece
« joé del poonnet, si remue son jeu par la force de
« soutilleté; et remue les chevaliers et puis les ros
« (les tours); si fet ses trets en tel maniere que tote
« sa mesniée a bone garde. Puis double ses ros à
« la destre de ses chevaliers. Si a tant mené son jeu
« par engin, voiant toz ceus de leians, que il salue
« le Roi en l'angle et li dist *mat* d'un poonnet. »

— Le jeu vous appartient, s'écrient tous ceux qui le regardaient; et pour avoir gagné cette partie, vous

(1) La *reine* du jeu actuel. Du persan *Ferzen*, vizir.

ne serez jamais maté ni conquis par les armes. Lancelot emporte l'échiquier et son premier soin est de l'envoyer à la reine Genièvre qui, étant à ce jeu de première force, veut aussitôt l'éprouver; elle est « matée en l'angle » comme tous ceux qui après elle essaient de jouer. Le roi Artus, charmé d'un si précieux présent, récompense magnifiquement celui qui l'avait apporté : il lui donne « bones ar-« mes, deus bons chevaus, deus paires de robes, « et vessellemente tant com li plot; et la roine lui « en dona tant, d'autre part, qu'il en fu riche tos « les jors de sa vie. »

En sortant de la Forêt perdue, Lancelot se voit entouré par une horde de chevaliers qui, pour venger la mort du duc Callot, l'entraînent dans leur château et le précipitent dans un puits rempli de serpents et de vipères. Une piteuse demoiselle lui tend une corde et lui permet de remonter, pour le malheur de ceux qui l'avaient pris. En s'éloignant de ce château, les jambes ulcérées par la morsure des couleuvres, il n'en a pas moins raison d'un odieux chevalier qui devant lui maltraitait une demoiselle, et qui, pour toute réponse à ses remontrances, avait tranché la tête de la pauvre fille. Lancelot le réduit à demander merci; mais, s'il consent à lui laisser la vie c'est à des conditions assurément plus rudes que la mort.

« En lieu d'amende, lui dit-il, te covendra fiancer « ce que je te comanderai. Et cil dit que il tot ce « qu'il comandera fera. Lancelot en prent la foi, « lors dit : Tu as ceste dame ocise à tort, et por ce, « voil que tu en faces tel amende : tu prendras la « teste et le cort de la damoiselle ocise et les metras « devant toi sur un cheval et l'emporteras devant « toi à la cort le roi Artu. Tu te presenteras à ma-

« dame la roine et as dames et as damoiselles de « laiens, et recognoistras ton mefet, et lor mostreras « la damoiselle ocise ; puis lor bailleras l'espée, et se « il te vuelent ocire, sofrir le te covendra. Et diras à « madame la roine que li chevaliers qui les eschez li « envoia t'a comandé à fere ceste amende. Et se il « te quitent, tu t'en iras à la cort le roi Baudemagus « et te presenteras as dames de léans come je t'ai « dit. Et se einsi es quites par le comun esgart, tu « t'en iras à la cort le roi de Norgales et te presente- « ras einsi come as autres. Et se lors es quites de ce « mesfait, je suis cil qui depuis ne t'en demanderai « riens ; car bien en auras fet tote ma volenté. » La pénitence, dit le chevalier, est bien cruelle ; toutefois je l'accomplirai. « Et Lancelos vint là où la dame « gisoit ocise ; si en prist la teste et la lia par les « treces entor le col au chevalier, si qu'ele li gesoit « sor le pis et li comanda que il einsi la portast. »

La reine Genièvre reçoit le malheureux chevalier qui dut lui raconter sa cruelle aventure. Elle n'ordonne pas qu'on lui tranche la tête, et comme le cadavre de la demoiselle répandait une odeur infecte, elle le fait embaumer avant de lui permettre d'achever sa dure pénitence. « Lors comande à atorner la damoi- « selle et à oindre d'ognemens bones et riches, si « que puor n'en peust issir. Après, la mist en un « cofre et fist avec metre si grant plenté d'espices « et de boenes herbes que moult en issoit boene « oudor. » Quand le chevalier eut visité Baudemagus et le roi de Norgalles, il demanda à la reine de ce dernier pays s'il s'était bien acquitté. Assurément, répondit-elle. « Lors fist-il enfoïr le cors de la da- « moiselle en une chapelle où un ermite manoit. Si « se departi por revenir en son païs. »

Passons rapidement sur le long récit du tournoi

de Kamalot, où Lancelot averti par Bohor de la jalousie dont n'ont pu se défendre les compagnons de la Table ronde, se range du côté opposé et les abat l'un après l'autre. La reine, d'abord un peu inquiète de la permission qu'elle lui avait donnée de répondre à l'amour de la demoiselle-médecin, se rassure en apprenant la restriction qu'ils ont l'un et l'autre mise à ce nouvel engagement, et elle passe avec Lancelot plusieurs bons moments. Tous les chevaliers réunis autour du roi, content alors leurs aventures :

« Si lor conte Lancelos premierement de Griffon « de Maupas, coment il emporta ses armes. Après, « de la damoisele qui le gari de l'envenimement, et « coment ele l'ama et en dut morir; et le veu qu'ele « fist por lui. — Après conta coment il avoit aidé « de la guerre as enfans le duc Calle, et coment il « ocit le duc et desconfist les trois freres Gaheriet, « Agravain et Guerrehes, por ce qu'il ne les conois- « soit mie. — Après, coment Lyonel l'ot lessié come « il se dormoit en la forest, et coment il fu enchan- « tés par les trois damoiselles qui l'en firent porter « au chastel de la Charrette. — Lors conte coment « la damoiselle l'ot geté de prison. — Après lor « conte coment il vint au tornoiement que li rois « Baudemagus et li rois de Norgales avoient em- « pris, et ilec aida au roi Baudemagus. — Lors co- « mence à dire coment il jut chez le Riche pescheur « et coment il ocist au cimetiere le serpent qu'il trova « desoz la tombe, et coment le Saint Graal raempli « les tables du palés de beles viandes. Mès il ne lor « conta pas coment il avoit esté deceus de la belle « damoiselle. Il ne le leissa à dire por honte qui « avenue l'en fust, mais por dote de la roine cui « amor il cremoit perdre. — Après lor dist coment

« il a aprises les novelles de Hector des Mares qui « ses freres estoit. Et puis dit les caroles qu'il trova ; « et là trovai-je les eschés que je envoiai céans. « Après lor conte la dolor que li niers le duc Calot « li fist qui l'en avala ès puis plein de coleuvres et « de verz envenimez. Et il mostra la damoiselle qui « de cel peril l'avoit geté.... Tot ensi come Lancelos « ot dites les aventures, furent-eles mises en escrit. « Si que de ses fais et de ses aventures trova-l'en « un grant livre en l'aumaire le roi Artu, après ce « que li rois fu navrés à mort en la bataille de Mor- « dret. »

Laissons-le maintenant partir de la cour pour se mettre à son tour à la recherche de son cousin Lionel et des autres chevaliers qui n'étaient pas retournés de la quête entreprise, comme on a vu, pour savoir ce que lui-même était devenu. Il délivre Mordret prisonnier de Mathan le Noir, châtelain de la Blanche-Espine ; puis Yvain de Galles, qui n'était pas mieux traité dans le château du Trépas, par le cruel géant Mauduit. Il arrive ensuite dans la *Foret devoiable* où il purge la terre du non moins cruel Torriquant, qui retenait dans une cave infecte Lionel, Agravain, Keu, Sagremor, Hector et Agloval. Vient alors le tour d'un chevalier larron, puis le châtiment de deux nouveaux géants. Il est arrêté dans le cours de ses glorieux exploits par une des douze demoiselles auxquelles Morgain avait donné mission de le chercher, le trouver et le ramener. Cette demoiselle lui parle d'une aventure que lui seul pouvait mettre à fin et le conduit dans la grande maison où la fée s'était promis de le retenir. Un philtre l'endort, et Morgain lui souffle dans le nez une poudre qui devait l'empêcher de revenir « en son droit sens ». Il reste deux ans dans une grande chambre

fermée de barreaux de fer, sans qu'il puisse deviner par qui et dans quel lieu il a été transporté. Pour tromper ses ennuis, un peintre qui décorait les murs d'un bâtiment voisin lui inspire la malheureuse idée de peindre sa propre histoire sur les parois de sa chambre. Il faut ici laisser parler le romancier :

« Un jor, il vint à une fenestre de fer dont l'on « povoit veoir le grant palés. Il oevre la fenestre et « voit un homme qui peignoit en une paroi une an- « cienne estoire ; et desus chascune ymage avoit « letres qui disoient le sens de la peinture. Il re- « garde les letres et conoist que ce est l'estoire « d'Eneas, coment il s'enfoï de Troie et s'en ala en « essil. Lors se porpense que se la chambre où il « gesoit iert portrete et peinte de ses fez, mout li « pleroit à veoir les beaus contenemens de sa dame, « et mout li seroit grant aleggement de ses maus. « Lors dist au prodome qui depeignoit qu'il li do- « nast de ses colours, à fere, en la chambre où il gist, « une ymage. Si li en baille meintenant, et toz les « estrumenz ki aferoient à ce mestier. Et il renferme « le fenestre sor lui, ke nus ne veoie coment il fera. « E il comence à peindre premierement sa dame du « Lac qui l'enveia à court por estre chevaliers no- « veaus. E coment il vint à Kamalot ; coment il fu « esbaïz de la grant beauté sa dame, et coment il ala « fere le socours à la dame de Noant. Itele fu la « jornée Lancelot. Si furent les ymages si bien fetes « et si soutieument com s'il eust toz les jorz de sa « vie fet tel mestier (1).

(1) Pour justifier cette imprudence de Lancelot, il faut se souvenir que, ne voyant personne dans la retraite où il se croyait enfermé par enchantement, il ne supposait pas que nul autre que lui pût jamais voir les

« A mienuit, vint Morguein léans, come cele qui « totes les nuis i venoit, sitost com il estoit en-« dormiz; ear ele l'amoit tant come feme poeit amer « home, por la grant beauté de lui. Et ele ne le « tenoit mie en prison por haine, mais veintre le cui-« doit par ennui. Si l'en avoit maintes fois prié, més « il ne l'en voloit oïr. Et quant ele vit les ymages, « si conut bien k'eles signefierent. Lors dist à cele que « léaens ele avoit amenée : Par fie, merveilles poez « veoir de cest chevalier qui tant est soutius en oevre « et en chevalerie. Si le di-jou por cest chevalier ki « jà jor de sa vie ne féist si bien ymage, s'il ne fust « d'amors destreiz. Lors mostre à cele les ymages « k'il avoit fez. — Veez-ci Lancelot et vez-ci lo roi, et « vez-ci la roine. Or ne lereie-je en nule maniere « que je ceste peinture ne tenisse tant que tote ma « chambre soit peinte. Car je sai bien k'il i peindra « toz ses fez et toz ses diz, et totes les oevres de li « et de la roine. E s'il avoit tot peint, je feroie tant « ke mes freres li rois Artus viendroit ça et li feroie « conoistre les fez et la verité de la roine et de Lan-« celot.

« Au matin, quant Lancelos fu levez, et il ot over-« tes les fenestres par devers le gardin, et il vit en « la chambre peinte l'ymage de sa dame, si l'encline « et salue, et vet près de lui et la bese en la bou-« che. Et lors comence à peindre coment il vint à la « Dolerouse garde, et coment il conquist le chastel « par sa proesce; et portreit, celui jor et l'autre « après, tot ce qu'il fit jusqu'au tornoiement où il « porta les armes vermeilles, celui jor que li Rois « des Cent chevaliers le navra. Après, portreit tote

peintures qu'il traçait dans l'intérieur d'une salle d'où il n'espérait jamais sortir.

« l'estoire de lui solement, et non mie des autres.
« Si s'i entendi tote la seson, tant que Pasques fu
« passée. »

Le printemps arriva, le verger qu'il voyait devant sa fenêtre se couvrit de fleurs. Une rose entr'ouverte lui rappelant les belles couleurs du visage de la reine, il ne peut s'empêcher de souhaiter de la cueillir. Il essaie ses forces contre les barres de fer qui fermaient la croisée par où le jour lui arrivait, et sur la résistance desquelles avait dû compter Morgain. D'un effort suprême il parvient à les briser comme il avait jadis brisé celles qui, chez le roi Baudemagus, le séparaient de la chambre de la reine. Une fois dans le verger, il avance jusqu'à la tour : l'entrée était libre ; il y trouve une épée et des armes dont il se revêt. En sortant de la tour, il va de chambre en chambre et il arrive à l'étable, y choisit le plus fort cheval, lui met la selle au dos, le mors à la bouche et le monte. Arrivé au mur d'enceinte, le portier s'étonne d'apercevoir dans la cour un chevalier qu'il n'avait jamais vu. Il le laisse passer, après lui avoir appris qu'il avait tenu la prison de Morgain. Lancelot, dans un premier mouvement de colère, voulait retourner pour se venger d'elle, « mes il la lest
« por l'amor dou roi Artu et parce qu'ele iert feme.
« Si dist au vaslet : Beaus amis, tu diras à ta dame
« que Lancelos du lac la salue si com saluer doit la
« plus desloial feme du monde. »

En sortant de la forêt, il apprend que Lionel, attaqué par les chevaliers de l'Isle estrange, est demeuré gravement blessé entre leurs mains, accusé par Matabron, le fils du roi Vangor, d'avoir tué en trahison un chevalier qui l'avait hébergé. Lancelot fait grande diligence pour arriver à temps et le défendre. Chemin faisant, il rencontre en litière un

chevalier qui avait la cuisse traversée d'une flèche; le plus preux des chevaliers pouvait seul l'en délivrer. C'est la répétition de l'épisode de Melian le Gai. Seulement ce deuxième *navré* ne permet pas même à Lancelot, qu'il ne connaissait pas, d'essayer s'il ne serait pas le libérateur qu'il attendait. Il a bientôt sujet de regretter sa défiance, en apprenant le nom de celui dont il a refusé les offres : il devra chevaucher longtemps avant de rejoindre Lancelot et d'en obtenir sa guérison.

Matabron voulait venger son frère; voici comment Lionel raconte à Lancelot ce qu'il avait réellement fait :

« Il avint un an enprès Noel que je chevauchai « par cest païs, et cuidoie aucune novele oïr de vos : « tant que aventure m'amena chez le frere Matabron « qui me heberga une nuit. Et il avoit une feme « mout jone et mout avenant à qui je semblai si « beau que ele me requist d'amors, jaçoit ce que « feme nel doie fere. Et je pensoie aillors, quant je « ne savoie riens de vos, et, de autre part, je « estoie à malese de Bohor mon frere : dont je ne « pensoie à ce dont ele me requeroit. Ce fu la chose « qui me fist estre tant vilains que je l'esconduis, « et dis que je n'en feroie riens. Quant ele oï ce, « si cuidast-l'en que elle essist du sens. Si me dist « que mal l'avoie fet quand je refusé l'avoie, et que « je n'en torneroie sans mort. Lors vint à mon « hoste son signor, et li dist que je l'avoie requise « d'amors et que je li voloie fere par force. Quant « il oï ce, si cuida bien que ele deist voir. Si en fu « tos desvez et me defia, et me dist que je me gar- « dasse de lui, car il me feroit enui du cors, s'il en « venoit au-dessus. Si m'acorut l'espée traite: et je « me defendi et fis tant que je l'ocis. Quant Mata-

« brons, ses frères, li fis au roi Vangor, oï que je « avoie son frere ocis si m'apela de trahison. »

A peine est-il besoin d'ajouter que Lancelot s'étant présenté comme champion de Lionel, trop malade pour pouvoir se défendre lui-même, avait aisément réduit Matabron à reconnaître l'injustice de son accusation. Il conduisit ensuite Lionel sur les marches d'Écosse, dans l'abbaye de la Petite aumône, autrefois fondée par un roi, compagnon de Joseph d'Arimathie. Voici la légende de cette abbaÿe : on la chercherait en vain dans le premier livre du *Graal*.

Au temps de Joseph d'Arimathie, il y avait sur les marches d'Écosse un roi nommé Eliezer qui fut des premiers à recevoir le baptême. Afin de mieux assurer le salut de son âme, il avait abandonné sa femme et renoncé à la couronne, pour vivre en pèlerin des dons que les bonnes gens lui faisaient. Un jour qu'on ne lui avait rien donné, il alla frapper à la porte d'une abbaye, quand l'heure de l'aumône publique était passée et qu'on ne pouvait lui bien faire. Il insista : le portier touché de compassion finit par découvrir un très-petit morceau de pain qu'il lui apporta. C'était tout ce qui restait des provisions de la journée. Eliezer dont la faim n'était pas apaisée s'endormit sur le fumier qui se trouvait devant la porte : il eut alors une vision. « Eliezer, » lui vint dire notre Seigneur, « je suis touché de ton humilité. J'entends que tu reprennes le chemin de tes domaines, et tu t'y contiendras comme au temps où tu en étais roi. Tu vas, à ton réveil, voir le fils que tu avais engendré le jour même où tu partis pour ton exil volontaire. Je l'ai fait venir ici de quarante lieues. » Grande fut la surprise du père et de l'enfant, en revoyant, le père un fils qu'il ne se con-

naissait pas, le fils un père qu'il croyait passé depuis longtemps à une autre vie. Eliezer apprit que son fils avait reçu le nom de Lanval et qu'on l'avait d'abord soupçonné d'être né d'un amour illégitime, justement neuf mois après que l'époux de la reine avait disparu. Pour connaître la vérité, le duc de la Branche avait conseillé de jeter l'enfant dans une grotte où l'on gardait deux lions : « Car, dit-il, il est « voirs que lyons est rois de totes les bestes del « monde, et de si haute nature que se il trovast fils « de roi, se vos le metés entre les lyons, bien sa- « chiés qu'il n'i aura jà mal, se il est roiaus; et se « il ne l'est, bien sachiés que tos li mons nel garan- « tiroit qu'il ne le détranchassent maintenant. » On avait tenté l'épreuve, et les lions ayant respecté l'enfant, Lanval avait été reconnu comme droit héritier de la couronne.

En retrouvant son père, Lanval n'hésita pas à lui céder le trône. Eliezer ne le conserva que peu de jours, Dieu l'ayant rappelé à lui. Mais, avant de mourir, il voulut que la maison religieuse où il avait reçu un si faible secours perdît son nom de *Secours aux pauvres* pour prendre celui de la *Petite aumône*.

Lancelot rentré dans la *Forêt périlleuse*, trouve une fontaine bouillonnante, dont deux autres lions lui disputent l'approche. Il les immole et remarque une grande tombe d'où sortaient de longs filets de sang : sur le perron de la fontaine, il lit ces mots : *Cette eau cessera de bouillonner quand le meilleur chevalier du monde pourra y placer la main sans l'en tirer en charbon.* Il leva la lame qui recouvrait le corps de son aïeul, le roi Lancelot. Près de là, une autre tombe renfermait le corps de sa femme, la reine Marie. Lancelot les transporta devant l'autel de l'ermitage voisin. Ce premier Lancelot est ici « roi de

« la Terre blanche qui marchist à la Terre foraine » tandis que dans le Saint-Graal où son histoire est contée (t. I, p. 349 et suiv.), il est roi de Norgalles, contrée qui répondait apparemment à la Terre blanche. Leur petit-fils ne put refroidir la fontaine, « parce, dit l'ermite, que vos estes chaus et lussu« rieus, et que uns chevalier de vos vendra, trop « mieus entechés, qui fera ce que vostre vice ne « vos permet pas d'accomplir. »

En passant outre, Lancelot sauve la vie d'un écuyer poursuivi par un ours; puis il aperçoit devant lui « un cerf plus blanc que noif negiée; qui « avoit entor le col une chaîne d'or. Tot entor lui, « avoit sis lyons; deus devant, deus derrières, deus « de costé, qui l'aloient gardant aussi cherement « come mere son enfant. » L'émotion causée par cette apparition qui se renouvelle un peu plus tard, fut passagère; il arrive ensuite devant deux pavillons où il est provoqué par un roi, Marlain le mauvais, qui paie de la vie son insolence. Lancelot commençait à faire honneur au repas préparé dans le pavillon de Marlain, quand il y voit entrer un chevalier accompagné de deux écuyers; c'était Saran de Logres : il apprend de lui une grande nouvelle : celui qui doit achever les aventures du Saint-Graal est né de la plus belle et du meilleur chevalier du monde, et il a reçu en baptême le nom de Galaad. Lancelot cache la joie que lui cause ce récit; Saran lui apprend encore qu'il était sorti de Kamalot, avec la résolution de se mesurer avec un terrible ennemi d'Artus, Élyas le Noir, lequel retenait dans ses prisons mess. Gauvain, mess. Yvain, Ossenin Cuer-Hardi et le duc de Clarence. Lancelot veut l'accompagner et assiste au combat, devant la Fontaine des deux sycomores. Saran abattu allait être réuni aux

autres captifs, quand Élyas est à son tour vaincu par Lancelot et contraint de relâcher ses prisonniers.

Suivent plusieurs autres rencontres qui ne diffèrent pas des précédentes d'une façon intéressante. Le grand tournoi de Pannegui, donné par le roi Artus, permet à Lancelot de mériter de plus en plus le renom de chevalier invincible. Pour n'être pas reconnu, il se perd de nouveau dans la forêt aventureuse, et va tirer d'embarras Keu le Sénéchal serré de près par deux chevaliers. Il passe avec lui la nuit dans la même retraite, et n'ayant pas attendu le lever du soleil pour s'éloigner, il échange sans le vouloir ses armes contre celles du Sénéchal. De là de nombreuses et plaisantes surprises dont sont victimes tous ceux qui, croyant avoir affaire à Keu, le provoquent et ne manquent pas de s'en repentir. Dans le nombre de ceux qu'il renverse sont Sagremor, Yvain de Galles, Hector et mess. Gauvain lui-même.

Le romancier place ici la grande expédition de Gaule. On est surpris de ne pas voir Lancelot y prendre une part décisive. C'est à Gauvain et au roi Artus qu'est dû le succès de la campagne. Artus accepte le défi du terrible Allemand Frollo et finit par lui arracher la vie. Lancelot, rentré en possession de ses domaines héréditaires, revêt Hector du royaume de Benoïc et Lionel de celui des Gaules. Bohor seul refuse la couronne de Gannes, pour ne pas renoncer à sa glorieuse vie d'aventures.

« Car sitost come j'averai roiaume il me coven-
« dra lessier tote chevalerie, ou je vuille ou non; et
« ce n'iert nule honor à moi ne à vous. Et certes,
« plus averoie-je d'onnor se j'estoie povre home bon
« chevalier, que je n'aroie riche rois recréant. »

Au retour de la conquête des Gaules, Artus fait annoncer dans tous ses domaines pour la Pentecôte

une cour *enforcée*, la plus magnifique qu'on eut jamais vue. La fille du roi Pelles qui aimait toujours Lancelot et souhaitait de lui présenter son fils, le jeune Galaad, obtint de son père la permission de se rendre à Kamalot avec Brisane « sa maîtresse », et son enfant. Elle arrive la veille de la grande fête et la cour aussitôt semble illuminée de sa beauté. La reine qui ne savait rien de ses précédentes gestes « li fist « tote la joie que ele li pot fere, por ce que tant la « vit bele, et estraite de si haut lignage : si li lessa de « sa chambre partie por metre li et les soes choses. » Lancelot, tout en admirant les charmes de la belle princesse, évitait de rencontrer ses yeux constamment attachés sur lui. Et Brisane voyant le chagrin que la demoiselle ressentait de cette indifférence : « Or ne « vous esmaiés, damoiselle, lui dit-elle, ains que « partons d'ici le metrai-jou en vostre sesine. »

Le surlendemain de la Pentecôte, la reine chargea une demoiselle qui avait toute sa confiance d'aller avertir Lancelot de venir la trouver, à la nuit fermée. Le malheur voulut que Brisane, attentive à tous les mouvements de la reine, entendît les paroles du message.

« Et le soir quand il furent tuit cochié par leians, « Brisane qui avoit moult grant poor que la roine « ne sorprit Lancelot avant ele, vint au lit Lance- « lot et li dit : Sire, ma dame vos atent, hatez-vos « de venir. Et cil qui de riens ne s'aperçut, saut sus, « en braies et en chemise : et ele le prent par la main « et le mene droit au lit sa damoiselle, et le coche « o li; et il se jeue ensi à li com il fesoit à sa dame « la roine, quant il gesoit o li; quar il cuidoit que « ce fust sa dame.

« Et la roine se gist en son lit et atent la venue de « Lancelot. Quant l'a grant piece atendu, et ele veit

« qu'il demuert tant, si apele sa cosine, si li dist « que venist au lit Lancelot et li amenast. Lors s'en « va là où Lancelos gisoit et taste par tot le lit, et à « mont et à val; més ne li vaut riens, car il n'i ert « pas. Et quant la roine ot ce, si ne set que penser, « fors que il soit alés à la chambre (1). Si, atent encor « une piece, puis i renvoie, més ele nel trove pas : « si le revient conter à sa dame; einsi la fet tant « dolente que nule plus. Et la chambre où ele giseit « est grande et lée; si que la fille le roi Pelles, li et « ses damoiselles, en avoient une partie et la roine « et sa cosine erent en l'autre. Si out ostées ses « damoiselles cele nuit d'entor soi, por çou qu'eles « ne s'aperceussent de la venue Lancelot. Après mie-« nuit, se comença Lancelos à plaindre, tot en dor-« mant, einsi com il fesoit mainte fois, et la roine « conoit bien Lancelot, sitost come ele oï le plaint; et « sout bien que il fu cochiés o la fille le roi Pelle. Si « en fu tant dolente qu'ele en fist tel chose dont ele « se repenti puis mout durement. Si ne se peut plus « tenir, ains se dresse en son estant, et se comence « à toussir. Maintenant s'esveilla Lancelos, et oï la « roine loing de soi, si la cognut bien; et il sent « cele delez lui : si cognut tantost qu'il est deceuz. « Lors vest sa chemise et s'en voloit aler; més la « roine qui se fu avancée por prendre-les ensemble, « l'aert par le poing et cognut la main k'ele out « mainte fois tenue. Si cuide bien par semblant du « sens issir, et dist : *Ha lierres! traitres et deléaus,* « *qui dans ma chambre et devant moi avés faite vos-* « *tre ribaudie! Fuiés de ici et gardés que jamés ne* « *veignez en lieu où je soie*. Quant il ot cest coman-« dement, si n'ose plus dire, et s'en vet ensi com il

(1) Nous dirions : *au cabinet.*

« est, sans vesteure nulle, et vient en la cort aval, et « s'adrese vers le gardin et entre ens, et s'en vet tote « une voie, tant qu'il vient as murs de la cité, et s'en « vet fors par une posterne. » (Msc. 339, f. 225 v°.)

Ce malheur était trop grand pour le cœur et pour la tête de Lancelot. Il erra quelque temps, à peine vêtu, par monts et par vaux; redoutable pour tous ceux qui le rencontraient, et qui devenaient victimes de sa forcenerie.

La fille du roi Pelles, surprise dans un moment aussi critique, eut pourtant la louable présence d'esprit d'excuser Lancelot : « Ha dame! » dit-elle à la reine, « mal avés esploitié qui avés chacié de cort le « plus vaillant home du monde. Certes vos vos en « repentirés encore. — Damoiselle, fit la roine, tot « ceu m'avés-vos fait et porchacié; sachiez veraie- « ment que se je en vieng en lieu, jel vos guerdonerai « mout bien. » Il faut croire que l'innocence de Lancelot lui parut dès lors vraisemblable; car elle témoigna le lendemain un profond repentir de l'avoir chassé de la cour. Bohor, qui n'ignorait rien de ses sentiments secrets, lui en fit les plus grands reproches sans qu'elle essayât de se justifier. La fille du roi Pelles, cause de tant de douloureuses méprises, demanda le lendemain congé au roi et rentra dans la Terre foraine d'où elle eût mieux fait de ne pas sortir. Le roi, de son côté, consterné de l'éloignement de Lancelot, vit avec satisfaction les compagnons de la Table ronde entreprendre une nouvelle quête pour le retrouver. A Bohor, à Lionel, à Hector des Mares se réunit bientôt le jeune Perceval que son frère Agloval était parvenu à soustraire à la tendresse de leur mère (1).

(1) Ici, pour la première fois, est nommé Perceval ou

Dans ce troisième accès de frénésie, Lancelot est recueilli par un bon chevalier nommé Bliant, qui lui fait prendre des vêtements convenables, sans parvenir à lui rendre la raison. Il reste deux ans avec Bliant, et quand il a repris ses courses vagabondes, il arrive, sans le savoir, devant Corbenic. La fatale fille du roi Pelles le reconnaît, endormi dans le verger du château; elle avertit son père qui le fait transporter dans le *Palais aventureux*.

« Si le prennent tout en dormant et le portent en « la chambre de soz la tor. Et au soir li rois le fist « porter eu palés aventureus et li lessierent tout seul « sans compaignie d'autre gens. Si pensoit que, par « l'aventure du saint Graal, quant il vendra eu « Palés, soit garis Lancelos, et revendroit en son « droit sens. Et avint, ensi com il pensoit, que quant « li Sains Graaus vint eu Palés, si come il sout, re- « vint Lancelos en son droit sens. Au matin, quand « li jor parut cler parmi les fenestres verrines, dont « il i avoit pluseurs, il se vit eu palés où il avoit au- « trefois esté; si se merveilla moult coment il est là « venus. Si se met as fenestres par devers le gardin « et vit le roi qui s'estoit levez, lui et sa mesnie, et « s'apareilloit d'aler eu Palés, por savoir coment il « ert à Lancelot. »

Pelles lui rappelle alors tout ce qu'il avait fait depuis son arrivée dans le château. Il avait perdu la raison, sa fille l'avait reconnu, et pour le guérir, on l'avait enfermé dans le Palais aventureux où le saint Graal l'avait rendu à lui-même. Confus de tout ce qu'il apprenait et de la malheureuse aventure qui l'avait réduit au triste état d'où l'on venait de le tirer,

Pellesval, celui qui, d'après une légende plus ancienne, devait achever les aventures du *Graal*.

il résolut de ne plus reparaître dans le monde et il pria le roi Pelles de lui indiquer un lieu retiré où personne ne pût songer à le chercher. La fille du roi choisit, dans l'île Bliaut voisine de Corbenic, un château « si beaus, si delitables que jamés ne verrés « si beau lieu : se messire Lancelos i estoit hebergiés, « il se porroit celer tos les jors de sa vie. » Ce fut donc là qu'il se confina. Avant d'entrer dans la nacelle qui l'y conduisait, il prit à part la fille du roi Pelles : « Damoiselle, lui dit-il, il est voirs et vos le « savés que vos m'avés tolu toz les biens et totes les « joies que je soleie avoir : faites moi une bonté tele « dont vos ne serés jà blasmée. — Sire, par moi estes- « vos partis du réaume de Logres et par moi avés « vous perdu les grans joies et les enveisures de la « Table reonde ; je ferai por vos quanques vos me « requerrés où m'onor soit sauve. — Je ne vos quer- « rai jà, fet-il, chose où vos aiés honte. Je vos requier « que vos en ceste isle me teigniés compaignie, et « soiés o moi tant com je i demorerai. — Certes, fet- « ele, ce ferai-je volentiers.

« Lors vint au roi son pere et li dist ce dont Lan- « celos l'a requis. Et li rois dist : damoiselle, otriès « lui, quar vos avérés greignor honour de faire sa « compaignie que se vous le refusez. — Et ançois « que quinze jours fust passés, eut Lancelos o lui « jusqu'à dis chevaliers qui li feront compaignie. La « fille le roi ot o li dusqu'à vînt damoiselles, hau- « tes femmes et de grant lignage, qui la servoient « ensement o les chevaliers qui Lancelot servoient « de tot lor povoir. »

Il resta tout un hiver dans une ignorance absolue de tout ce qui pouvait se passer en dehors de son île : et cependant, les jeunes et belles compagnes de la fille du roi Pelles ne cessaient de jouer, danser et

chanter, ce qui faisait mériter à ce lieu le nom de l'*Isle de Joie*. Pour Lancelot, toujours mélancolique, il allait chaque jour, au lever du soleil, rêver sur le rivage qui regardait la terre de Logres.

Las enfin d'une oisiveté si nouvelle pour lui, il fit demander au roi Pelles un heaume, un haubert, un écu, une épée et des glaives.

Il voulut que « son ecu fust plus noirs que more, « et au milieu, là où la bocle devoit estre, avoit « peint une roine d'argent et devant lui un chevalier « à genoillons, einsi com se criast merci de aucun « mesfet. » Quand il eut son armure complète, il chargea le nain qui le servait de se rendre à un tournoi qu'on célébrait à peu de distance de l'île, pour y annoncer que le *Chevalier mesfait* invitait tous ceux qui cherchent los et prix de chevalerie à passer tour à tour en l'Ile de Joie, où ils trouveraient à jouter tant que le Chevalier mesfait y serait.

L'appel ne manqua pas d'être entendu : chaque jour passait dans l'île un chevalier qui, bientôt réduit à demander merci, était renvoyé sans condition. Enfin se présentent Hector et Perceval. Perceval passe le premier : et après un long combat, les deux champions s'arrêtent épuisés de fatigue; Perceval se nomme, Lancelot l'embrasse et court au-devant d'Hector qui partage la joie de cette commune reconnaissance. Hector lui apprend que la reine a reconnu la méprise dont il avait été victime, et ne désire rien tant que son retour. Il quitte donc l'Ile de Joie et Corbenic, revient à Kamalot et reçoit de la reine le meilleur accueil; lors recommencent leurs premières amours.

Cependant Galaad, élevé dans une abbaye, allait atteindre sa quinzième année : l'ermite chargé de son éducation avertit le roi Artus qu'il aura bientôt à

recevoir un jeune chevalier destiné aux plus grandes et aux plus mémorables aventures.

Là s'arrête le livre dit d'AGRAVAIN : « *Si fenist* « *ici maistre Gautier Map son livre et commance le* « *Graal.* » Le *Graal*, ou plutôt la *Quête du Graal*, continue d'une façon mystique et assez maussade l'histoire de Lancelot, qui attendra le livre de la *Mort d'Artus* pour nous offrir un dernier intérêt.

QUÊTE DU GRAAL. — Lancelot est d'abord conduit par une demoiselle dans l'abbaye où Galaad a été nourri. Il arme son fils chevalier. Revenu dans Kamalot, il refuse de tenter l'épreuve de l'Épée fichée dans un perron, persuadé que l'honneur de tirer cette épée était réservé au plus parfait des chevaliers. Cet incident rappelle l'Épée à l'enclume du jeune Artus. Galaad, en arrivant à la cour, détache aisément l'alumelle et occupe le siége périlleux de la Table ronde. La découverte du Saint-Graal est maintenant le but que se proposent tous les preux chevaliers. Lancelot un des premiers entreprend cette quête, au grand regret de la reine; les autres enquêteurs sont Galaad, Bohor, Lionel, Hector, Gauvain et Perceval.

Celui-ci fait d'abord route avec Lancelot. Un chevalier vêtu d'armes blanches accepte le combat qu'ils proposent et les désarçonne l'un après l'autre. Ce chevalier était Galaad. Arrivé dans un monastère en ruine, Lancelot s'y endort au pied d'une croix. Pendant qu'il sommeille, le saint Graal passe et guérit de ses plaies devant lui un chevalier mortellement blessé. Le chevalier prend les armes de Lancelot qui, en se réveillant, va confesser ses péchés à un saint homme auquel il promet de rompre tout commerce avec la reine et de vivre désormais dans la

plus parfaite chasteté. Il a plusieurs visions ; dans la dernière, un personnage environné d'étoiles fait passer devant lui tous ses ancêtres, à savoir Nascien, Celidoine, Nascien II, Alain le Gros et Jonas. Jonas était passé en Gaule où il avait engendré le roi Lancelot, père du roi Ban de Benoïc (1).

Le saint homme qui avait pour un temps fait de notre Lancelot un chevalier céleste, lui procure de nouvelles armes et un nouveau destrier. En le quittant, Lancelot lutte contre un chevalier noir sorti tout à coup de la rivière de Martoise, et qui disparaît après avoir tué son coursier. Il reste devant la rivière qu'il ne peut franchir : une nef approche sans voiles et sans avirons ; il y pénètre, et trouve étendu sur un beau lit le corps inanimé de la sœur de Perceval. Une inscription lui annonce la prochaine arrivée de Galaad ; et comme Dieu lui envoyait chaque jour une manne délicieuse pour le nourrir, il demeure là plusieurs mois jusqu'au moment où Galaad vient lui faire compagnie.

« En cele nef demora Lancelos et ses fils bien demi « an : maintes fois arriverent en isles estranges, loing « de gens, là où il ne aperceurent se bestes sauvages « non. Ilec trouverent aventures grans et merveil- « leuses que il menerent à chief. Et si n'en fet pas « li contes du saint Graal mencion, parce que trop « li covenist à demorer ; et trop i a à raconter de « tot quanqu'il leur avint. »

Un jour qu'ils avaient abordé près d'une vaste forêt, un chevalier armé se montre à l'improviste, invitant Galaad à le suivre et à quitter la nef. Un grand cheval l'attendait. Galaad monte et s'éloigne

(1) Ou Beroïc (*Berovicum*, Bourges). De même *Ganne* ou *Gaunes* pourrait être un souvenir d'*Agaunum*, Orléans.

en laissant Lancelot que la nef conduit à Corbenic : il y entrevoit le saint Graal, mais il n'en ressent pas la divine influence. Frappé d'une sorte d'anéantissement, il ne revient à lui que pour s'éloigner de Corbenic et retourner à Logres près du roi Artus.

Tel est le triste rôle que l'auteur mystique de la Quête de Saint-Graal fait jouer à notre héros. Le dernier livre va nous le présenter sous un jour plus intéressant.

LA MORT D'ARTUS. — Il convient d'abord de ne pas tenir compte du livre précédent, la *Quête du Saint-Graal*. On devra se souvenir que la reine avait pardonné à Lancelot sa dernière conversation avec la fille du roi Pelles. Mais nos deux amants avaient pour ennemis déclarés les fils du roi Loth. Agravain l'orgueilleux, détestait Lancelot qui l'avait maintes fois abattu ou tiré de mauvais pas. Le premier, il aperçut que Lancelot aimait la reine et en était aimé. « A celui tans meismes qu'elle estoit en l'aage « de cinquante ans (1), ele estoit si belle dame « que l'on ne trovast encore el mont une autre aussi « bele ; dont aucun disoient que par les beautés qui « ne li falloient mie, ele estoit fontaine de toutes « beautés. »

Le saint Graal, transporté en Syrie par Galaad, Perceval et Bohor, était remonté dans les cieux ; Perceval et Galaad avaient passé dans le même temps à une vie meilleure, et Bohor était seul revenu à Logres pour conter ce qu'il avait vu. Le roi Artus alors avait fait crier un tournoi dans la plaine de Vincestre. Lancelot voulant y paraître sans être

(1) Je n'ai retrouvé cette observation que dans un seul manuscrit (nº 751, fº 416).

connu avait allégué un peu de malaise pour ne pas suivre le roi. Agravain suppose qu'il avait une autre raison pour rester. Il va donc trouver Artus et ne craint pas d'éveiller sa jalousie en lui faisant entendre que Lancelot ne demeure pendant le tournoi que pour donner carrière à sa passion criminelle. « Beau niés, fet li rois, ne dites jamès ceste « parole, car je ne vos en croi pas. Je sai bien que « Lancelos nel penseroit en nule maniere; et se il « onque i pensa, je sai bien que force d'amor li fist « fere, encontre qui, sens ne raison ne peut durer. « — Comment, sire! fet Agravain, n'en ferez vos « plus? — Que volez-vous, fet li rois, que j'en face? « — Sire, fet-il, je voulusse que vos le féissiez épier, « tant que l'en les présist ensemble. Fetes-en, fet li « rois, ce que vos voudrez, que jà par moi n'en serez « destourné. Et cil dist qu'il ne demande plus. »

Cette fois il se trompa. Lancelot sortit de Kamalot quelques heures après le départ de tous les compagnons de la Table ronde; et le roi allait s'éloigner du château d'Escalot après y avoir passé la nuit, quand Lancelot y arriva. Artus le reconnut au cheval qu'il montait.

Le seigneur d'Escalot avait deux fils nouvellement adoubés : ils portaient, suivant l'usage, des armes d'une seule couleur. Lancelot demande au père la permission d'échanger son écu contre celui d'un de ses fils, que sa mauvaise santé retenait au logis. L'autre fils offrit de l'accompagner à Vincestre, et pendant ce temps, la fille du châtelain, belle et jeune demoiselle, conjurait l'écuyer de Lancelot de lui apprendre le nom de ce chevalier si beau et de si grand air. — « Je ne vous le dirai pas, demoiselle, mon maître me l'a défendu; contentez-vous de savoir qu'il n'y a pas au siècle un plus vaillant vassal.

— Cela me suffit, dit la demoiselle. Et allant aussitôt joindre Lancelot : — « Sire, par la chose du monde que vous aimez le mieux, je réclame de vous un don. — Vous m'avez conjuré de façon à tout obtenir. — Vous m'avez donc donné que vous porterez à cette assemblée ma manche destre (1) en penoncel dessus votre heaume et que vous ferez des armes pour l'amour de moi. »

Lancelot ne pouvait se dédire : bien que très-affligé d'un engagement dont la reine, pensait-il, quand elle l'apprendra, se trouvera offensée. Il attacha tristement la manche sur son heaume en forme d'aigrette et consentit à rapporter à la demoiselle d'Escalot l'honneur des beaux coups qu'il allait faire au tournoi de Vincestre.

Le lendemain, il laissa dans Escalot les armes qu'il avait échangées, et partit accompagné de l'autre frère. Ils furent d'abord hébergés chez une tante de son compagnon, à mi-chemin de Vincestre. Arrivé dans la plaine où le tournoi devait avoir lieu, il se mit du parti qu'on lui avait désigné pour le moins garni de prud'hommes, tandis que de l'autre étaient Bohor, Hector, Lionel et plusieurs autres compagnons de la Table ronde. Il jouta contre eux, ne pouvant les distinguer sous leurs armures qu'ils avaient aussi déguisées. Dans la première rencontre, Bohor lui porta un coup terrible avant d'abandonner lui-même les arçons. Lancelot décida la défaite des compagnons de la Table ronde et n'attendit pas la fin du tournoi pour quitter le champ de ba-

(1) La manche était cette longue bande de soie qui pendait en écharpe au bras des dames de haut rang. Elle était ordinairement de couleur vermeille, d'où le nom de *gueules* ou *goules* qu'on leur donnait souvent.

taille; le roi qui l'avait vu arriver à Escalot avait pu seul le reconnaître.

Il revenait du tournoi de Vincestre gravement blessé; et comme il prévoyait qu'il ne pourrait de longtemps reprendre ses armes, laissées dans le château d'Escalot, il s'arrêta chez la tante du jeune chevalier qui l'avait hébergé la nuit dernière. Cette fois, ce n'est pas une demoiselle qui prit soin de fermer sa blessure, mais un vieux chevalier « qui « près d'ilec manoit et s'entremetoit de plaies garir; « et plus en savoit que nus qui eu païs fust. » Il resta dans cet asile plus de six semaines, « en tel « maniere qu'il n'ot pooir de porter armes ne de « issir de l'ostel. » Ce retard devait lui être funeste.

Gauvain et Gaheriet qui de la loge du roi étaient restés simples témoins du tournoi, auraient bien voulu savoir quel était ce chevalier à la manche vermeille dont ils avaient tant admiré les proüesses. Le roi ne cherchait pas à les satisfaire, ravi d'avoir reconnu Lancelot dont la présence à Vincestre démentait les soupçons d'Agravain. En retournant à Kamalot, les trois frères, Gauvain, Gaheriet et Mordret, s'arrêtèrent encore au château d'Escalot où Lancelot avait laissé ses armes. Comme ils étaient assis au souper, la demoiselle à la manche vermeille n'oublia pas de leur demander nouvelles du tournoi. « Da- « moiselle, dist mess. Gauvain, du tournoiement vos « puis-je bien dire qu'il a été le mieus ferus que je « onques véisse; et si l'a veincu uns chevaliers à qui « je vodroie resembler de bonté; mès je ne sai com- « ment il a nom. — Sire, fet-ele, queus armes por- « toit-il. — Il porta, fet-il, unes armes totes ver- « meilles, et desus son heaume une manche à dame « ou à damoiselle, ne sai lequel. Mès tant vos os-je

« bien dire que se j'estoie damoiselle, je vodroie « qu'ele fust moie, par si que cil m'amast par amors « qui la portoit einsi. »

On peut juger du bonheur de la demoiselle d'Escalot en entendant messire Gauvain. De son côté, il la regardait avec une extrême complaisance, comme étant vivement frappé de sa beauté. Le soir, la compagnie alla s'ébattre dans un pré voisin de la maison; le seigneur d'Escalot et sa fille vinrent les rejoindre: « messire Gauvains fit le pere asseoir delez lui à des« tre, et à senestre fit asseoir la damoiselle, si « qu'ele sist entre lui et Mordret, et li ostes entre lui « et Gaheriet son frere. Et Gaheriés tira son oste à « une part, porce que messire Gauvains parlast pri« véement à la damoiselle. Et quand il se vit si en « point de parler à lui, si la requist d'amours. Et ele « li demande qui il estoit. — Je suis, fet-il, uns che« valiers, et ai à non Gauvain, li niés au roi Artu, et « vos ameroie par amours se vos voliez. — Ha, mes« sire Gauvain! fet-ele, ne me gabez pas. Jo sai bien « que vos estes trop haut hom à amer si pauvre da« moiselle; et neporquant se vos m'amiez bien par « amours, il m'en peseroit plus, por çou que por « autre chose. Parce que se vos m'amiez jusqu'au « cuer crever, ne porriez-vos à moi avenir: car j'aime « par amours un chevalier vers qui je ne fausseroie « en nule maniere. Et si vos di veraiement que je « suis encore pucele, ne onques n'avoie amé quand je « le vi premerement. Et, si Deu m'aist, il n'est pas « moins bons chevaliers de vos, ne mains beaus. « Por ce vos di que ce seroit peine gastée de moi « proier d'amour. — Comment! est-il donc uns des « plus prodoms del monde? Et coment a-il non? « — Sire, de son non ne vos dirai-je rien; mais je « vos mostrerai son escu qu'il me laissa, quant il ala

« au tornois à Vincestre, et s'escu verrez-vos à nuit « quant vos irez couchier, car il pent à une cheville en « la chambre devant vostre lit. »

Gauvain reconnut aisément aux deux lionceaux d'azur couronnés sur un fond blanc que le vainqueur du tournoi de Vincestre était réellement Lancelot. Il pria la demoiselle d'excuser sa requête amoureuse, en avouant qu'elle avait donné son cœur au plus preux, au plus beau des chevaliers. Il revint faire part au roi de sa découverte : « Vous ne m'apprenez rien de nouveau, répondit Artus ; j'avais aperçu Lancelot, quand il entra dans Escalot au moment où nous en sortions. Ah ! combien j'aurais eu de regrets, si j'avais écouté votre frère Agravain ! — Mon frère, reprit Gauvain, s'est lui-même trompé. « Onques Lancelos ne pensa à la roine de tel amour ; « ains vos di, por voir, qu'il ame par amors une des « plus beles damoiselles qui soit. Et encor savons-« nos bien tuit qu'il a amé la fille au roi Pelle dont « Galaad fu nés. — Certes, fist li rois, se Lancelos « amast la roine par amours, si ne croi-je pas qu'il « eust cuer de fere tel desloiauté por conestre-la « charnelment ; car en cuer où il a si grant proesce « ne se porroit enbatre traïson, se ce n'estoit la grei-« gnor déablie du monde. » Hélas ! le grand et loyal Artus jugeait de Lancelot trop favorablement, ou plutôt il ne connaissait pas la force d'amour.

Quand le roi, Gauvain, Gaheriet et les autres rentrèrent à Kamalot, la reine apprit que le vainqueur du tournoi de Vincestre portait sur la crête de son heaume une manche vermeille, et que ce vainqueur était Lancelot. Le roi et Gauvain n'avaient aucune raison de cacher ce qu'ils croyaient savoir de ses amours avec la demoiselle d'Escalot, et leurs récits joyeux étaient pour le cœur de la reine autant de

coups tranchants d'épée. « Si disoit à soi-meismes :
« Hé Dieus ! tant m'a vilainement boisée cil en cui je
« cuidoie que léalté fust, et por l'amor de cui ai-je
« honi le plus prodome du monde ! »

Les doutes qu'elle pouvait encore conserver s'évanouirent quand elle entendit messire Gauvain justifier devant elle l'absence prolongée de Lancelot :
« Lancelos, disait-il, séjorne à Escalot por une da-
« moiselle que il aime par amors ; et sachiés que c'est
« la plus belle du roiaume de Logres : et estoit en-
« core pucele quant nos en partismes. Et por la grant
« biauté de lui la requis-je d'amors, mais ele s'en es-
« condist mout bien et dist que ele estoit amée de
« plus biau chevalier et de meillor que je n'estoie :
« et ele me dist que c'estoit Lancelot et que la man-
« che vermeille que il avoit portée sur son heaume
« estoit soe. — Messire Gauvain, fet la roine, quel est
« li escus ? — Dame, blans à deux lions d'azur coro-
« nez. — Par mon chief, ce est cil qu'il emporta quant
« il se parti de céans ; et por ce vos doit-l'en bien
« croire de vos novelles. »

Dans la première ardeur de son ressentiment, elle fait venir Bohor et lui déclare que jamais elle ne veut revoir son cousin. Lancelot n'était pourtant pas, comme on l'en accusait, près de la demoiselle d'Escalot ; il restait alité dans la maison de la tante de la demoiselle, et nul de ceux qui s'inquiétaient de lui ne songeait à l'y aller découvrir.

Et si la reine se désespérait, sa jeune rivale n'était guère en meilleur point. Elle ne put résister longtemps au désir de revoir Lancelot, et s'étant fait conduire où il était, elle lui parla ainsi sans préambule : « Sire,
« dont ne seroit li chevaliers vilains qui, se je le re-
« queroie d'amors, m'escondiroit ? — Damoiselle,
« fist Lancelos, s'il avoit son cuer en sa baillie et

« qu'il en pust faire sa volenté, il feroit trop grant « vilenie : mais s'il estoit einsi qu'il ne poïst fere et « son cuer à sa volenté, vos ne l'en devriez pas « blasmer. — Coment, Sire, fet-ele, ne poés vos pas « de vostre cuer fere à vostre volenté ? — Ma vo- « lenté, fet-il, en faz-je, car il est tozjors là où je « vuel, n'en autre leu ne vuil-je pas qu'il soit. — « Certes, fit-ele, tant m'avés dit que je cognoi grant « partie de vostre cuer : si me poise qu'il est ensi, « car ensi me ferez-vous aprochier de mort hastive. » En effet, ne conservant plus la moindre espérance de retour, elle se laissa mourir, comme on verra bientôt.

Cependant, un nouveau tournoi se donnait à Tassebourg sur les marches d'Écosse : messire Gauvain, Bohor, Hector et Lionel y faisaient merveilles : le roi Artus et la reine présidaient aux passes d'armes. Quand il fut question de retourner à Kamalot, Artus laissa la reine suivre la voie la plus directe, et il se rendit à un château voisin nommé Tauros, d'où il s'engagea dans la forêt où Morgain avait établi sa résidence ordinaire, loin de tous les bruits de cour. C'est là qu'elle avait longtemps retenu Lancelot. Artus y fut reçu avec tout l'empressement, tous les honneurs imaginables. La dame ne manqua pas de conduire son frère dans la chambre de Lancelot, remplie, comme on a vu plus haut, des fatales peintures, fruit des loisirs désespérés de l'amoureux prisonnier.

« Et li solaus fu levés beaus et clers; li rois se « prist à regarder entour lui, et vit les images et les « peintures que Lancelos avoit portraites. Li rois sa- « voit bien tant de letres que bien poïst un escrit en- « tendre. Il comença à lire et recorder les ovres « Lancelot par les peintures. Més quant il regarda

« les images qui devisoient le comencement de Gale-
« hot, il en fu tot esbahis et trespensés, et dist à
« soi-mesmes : Par foi, se la senefiance de ces ima-
« ges est vraie, dont m'a Lancelos honni de ma
« femme; et si est ensi come escriture le m'ensoigne,
« c'est la chose qui me metra en greignor duel que
« je onques eusse. »

Morgain confirma la vérité de tout ce que les peintures venaient de lui révéler. Il partit accablé de douleur. Tout alors semblait conjuré contre nos deux amants. Lancelot à peine guéri apprit en arrivant à Kamalot que la reine lui faisait défendre de paraître devant elle. Bohor qu'elle avait chargé de porter cet ordre à Lancelot avait vainement plaidé sa cause en rappelant combien de fois les histoires étaient remplies du récit des maux que les meilleurs chevaliers avaient soufferts pour avoir été faussement soupçonnés par leurs dames.

« Et se vous voliez garder des anciens devins
« (poëtes) et des sarrasins, assez vos en porroie
« mostrer qui furent honiz par femme. Regardez en
« l'estoire David qui out un teus fils, la plus bele
« créature que Deus formast, cil comença la guerre
« encontre son pere par esmouvement et par conseil
« de femme, et en morut assés vilment. Et après,
« poés veoir en cele estoire meismes que Salemons,
« à cui Deus dona science et vertus, fu soupris
« par femme. Sanson Fortin, qui fu le plus fort home
« qui onques nasquist de femme pescheresse, reçut
« mort. Hector et Achilles, qui d'armes et de cheva-
« lerie orent le pris sor tous les chevaliers de l'an-
« cien tens, en furent ambedui ocis, et plus de cent
« mille avec eus, par l'ocheson d'une femme que
« Paris prist à force en Grece. A nostre tens meismes,
« n'a mie encore cinq ans, en morut Tristans, li niés

« le roi Marc, qui si léalment ama Yseut la blonde « c'onques à son vivant ne mesprist de rien vers « elle (1). »

La reine venait de donner congé au cousin de Lancelot, quand un chevalier, nommé Avalon, voulant venger une ancienne injure, s'avisa, un jour qu'elle était assise au manger près de messire Gauvain, de lui faire présenter une pomme empoisonnée, dans l'espoir qu'elle ne manquerait pas de l'offrir à messire Gauvain. Genièvre prit le fruit et le passa à son autre voisin, Kaheris de Karaheu, frère de Madot de la Porte. A peine Kaheris l'a-t-il porté à ses lèvres qu'il tombe sur la jonchée, frappé de mort foudroyante. On s'émeut, on s'indigne, on s'accorde à crier que la reine a voulu empoisonner Kaheris : on va prévenir le roi, déjà, depuis son retour de la maison de Morgain, mal disposé pour elle. Genièvre a beau protester de son innocence, le roi répond que justice sera faite. On rend les plus grands honneurs à Kaheris et on écrit sur sa tombe : *Ci gist Kaheris li blans, de Karaheus, li freres Madot de la Porte. La roine Genievre le fist morir par venin.*

Lancelot apprit le danger que la reine allait courir, avant d'être en état de paraître pour la défendre. A l'imitation de Tristan, dans les anciens poëmes, il venait d'être atteint d'une flèche malencontreuse lancée à l'aventure par un obscur archer. Mais le bénéfice féodal de quarante jours était accordé à la reine avant qu'on portât jugement, et il fut guéri

(1) C'est ici la seule fois que Tristan, Yseult et le roi Marc soient nommés dans le *Lancelot*. Encore est-ce dans une continuation postérieure. Dans le cours du roman on voit souvent cités des noms de rois de Cornouaille contemporains d'Artus, et jamais celui de Marc.

assez à temps pour venir protester contre l'accusateur Madot de la Porte. Il le combattit et le contraignit à reconnaître l'injustice de l'accusation. Quelques jours auparavant, on avait vu approcher de Kamalot une riche nacelle contenant le corps inanimé de la belle demoiselle d'Escalot. Le roi, messire Gauvain et d'autres chevaliers étaient allés visiter cette nacelle : « Mess. Gauvain regarda encoste la damoi-
« selle et vit pendre à sa ceinture une aumoniere
« mout bele et mout riche; si l'euvre, et en trest hors
« unes letres; si les desploie et les baille au roi. Et il
« trove qu'elles disoient : A toz les chevaliers mande
« salut la damoiselle d'Escalot. Je faz ma complainte
« à vos toz, et vos faz-je assavoir que par léalment
« amer, sui-je à ma fin venue, por le plus prodome
« du monde et por le plus vaillant que l'en sache;
« meis c'est li plus vilains que je onques véisse. Car
« tant onques ne li soi prier o plors et o lermes,
« qu'il voust avoir de moi merci. Il m'en a tant esté
« au cuer que j'en sui à ma fin venue. »

La reine ne pouvait avoir de meilleure preuve de la fidélité de Lancelot; aussi reçut-elle son libérateur avec les plus vifs témoignages de tendresse. Le roi seul sentait augmenter ses inquiétudes, d'autant plus que la violence de leur passion ne permettait guère aux deux amants de la cacher aux yeux des fils du roi Loth. Un jour, les cinq frères étaient en Conseil : Agravain voulait que le roi fût averti sans délai; Gauvain, au contraire, disputait et s'indignait contre lui. Tout à coup ils voient le roi sortir de la chambre de la reine et venir demander quel est le sujet de leur contestation. Ils refusent de répondre; plus ils s'obstinent à garder le silence, plus le roi insiste pour savoir ce qu'ils disaient. Gauvain et Gaheriet, afin de n'être pas forcés de parler, s'éloignent; il ne

demeure que les trois autres frères (imitation des trois traîtres qui livrent au roi Marc le secret des amours d'Iseult et de Tristan). Artus les conjure, sur la foi qu'ils lui devaient et sur les serments qu'ils ont prêtés, de lui dire ce qu'il devait déjà craindre d'apprendre.

« Puis que vous ne volés dire, fet li rois, vous estes « venus à ce que vos m'ociez, ou je vos. Si cort à « une espée qui estoit sur un lit, si la treit et vient « à Agravain, et dit qu'il morra sans faille s'il ne li « dit ce qu'il demande. Et quand cil voit que li rois « est si eschaufez, si crie : Ha sire! ne m'ociez mie, « ains le vous dirai. Je disoie à mon seigneur Gau- « vain et as autres, qu'il estoient desloial et traitres, « de ce qu'il ont sofert si longuement la honte et le « desennor que Lancelos vos a fete. — Coment, fet- « il, m'a dont Lancelot fait honte? dites-le moi. — « Sire, il vos a fet desennor de vostre femme qu'il a « conneue charnelment, ce savons-nos. »

Le roi pâlit et garde un long silence : puis il consent à ce qu'on tente de surprendre les coupables en leur ôtant tout moyen de défense. Le lendemain, il annonce qu'il part pour une longue chasse, et il n'invite pas Lancelot à l'accompagner. Celui-ci s'était bien aperçu d'un changement dans la façon dont le roi l'avait accueilli; et son cousin Bohor lui avait conseillé de se tenir plus que jamais en garde: « Hé Deus! dit Lancelos, qui teles noveles en aporta « à mon seigneur? — Sire, fet Bohor, se ce fu che- « valiers ce fu Agravains, et se ce fu femme ce fu « Morgains: que nul autre fors l'un de ces deux ne « l'osast dire. » A peine Artus fut-il parti, que la reine fait avertir Lancelot de venir lui parler. Malgré les conseils de Bohor, il court au rendez-vous. Il passe par une entrée secrète du jardin qui donnait sur la

chambre de la reine, ayant au moins eu le soin de garder son épée. Agravain, de son côté, avait fait épier de plusieurs côtés. D'une fenêtre ouverte sur le verger, il voit Lancelot pénétrer dans le jardin et entrer dans la tour. « Vous l'avez vu comme moi, dit-il aux chevaliers qu'il avait rassemblés, c'est à nous maintenant d'empêcher qu'il ne nous échappe. Ils gagnent la chambre de la reine; la porte en était fermée : ils essaient de la briser; Lancelot se lève, reprend ses vêtements, son épée, et leur crie: « Ah! « mauvès chevalier failli et coart! attendez-moi: je « vais l'uis ovrir pour voir qui se montrera. » Il ouvre en effet et fend la tête du premier qui ose passer le seuil. Il se hâte de lui enlever son heaume et son haubert; il s'en revêt, et dès lors il n'a pas de peine à traverser la haie des chevaliers d'Agravain; aucun même n'osant lui fermer passage. Il rejoint Bohor; mais comme il prévoit qu'ils auront bientôt à soutenir la guerre contre le roi Artus, il entend repasser en Gaule, après avoir arraché la reine au supplice qui la menace.

Artus, au retour de la chasse, apprend ce qui s'est passé; il fait saisir et juger la reine; elle est condamnée à être brûlée, « car autrement ne doit mou- « rir roine qui fait desléauté, puis qu'ele est sacrée « et enointe. » Agravain, Guerrhes, Gaheriet et quatre cents fervestus sont chargés de la conduire au supplice; mais Lancelot, avec trente-deux chevaliers de sa parenté, fond sur l'escorte. La première victime est Agravain; puis son frère Guerrhes; le preux Gaheriet ne succombe que sous les coups réunis d'Hector et de Lancelot. Le reste de l'escorte est aisément mis en déroute, et la reine recueillie par son amant est conduite et mise en sûreté dans la Joyeuse-Garde.

Ici, le fameux château de la *Douloureuse* puis *Joyeuse* Garde est indiqué « près de la cité de Lamprestine. » Mais plus loin, quand le roi Artus demande à ses chevaliers s'il convient de réclamer de Lancelot vengeance de la mort des trois fils de Loth et de l'enlèvement de la reine, Madot de la Porte dit que le château de la Joyeuse-Garde est outremer; un peu plus loin encore : « il est enclos de la « rivière d'Ombre. » Ces indices encore assez vagues avaient échappé à l'auteur de la première partie du Lancelot.

Le roi parut bientôt avec une armée formidable devant la Joyeuse-Garde. Vainement Lancelot lui envoie dire par une demoiselle messagère qu'il est prêt à s'incliner devant l'esgart ou jugement de ses barons, qu'il n'avait jamais eu la pensée de porter atteinte à l'honneur du roi, et que s'il a immolé les frères de messire Gauvain, c'est en défendant sa propre vie; le roi ne veut rien entendre, et commence le siége en règle. Il y eut deux jours de grands combats dans lesquels Lancelot, Artus et messire Gauvain firent assaut de prouesses. Le roi avait même atteint Lancelot d'un coup assez rude pour le faire chanceler, quand Hector accourut à son aide: « car il avoit « poor que Lancelos ne fust navré. Si leisse corre et « fiert le roi si grant cop de s'espée, que li rois en « devient tot estordis, si qu'il ne set se il est nuit ou « jor. Et Hector qui bien conoist que c'est li rois, le « fiert un autre cop si durement que li rois vole de « cheval à terre par delez Lancelot. Et quant Hec-« tor voit qu'il est à terre, si dist à Lancelot : Sire, « copez li le chief, si sera vostre guerre finée. — Ha « Hector! fet Lancelos, que est-ce que vos dites? Jà « se Deu plest mal ne li ferai, car il m'a bien fet et « ennoré par maintes fois; pour quoi, il n'aura jà mal

« par moi; ne jà ne vos pensez que vos mal li façoiz,
« tant com je soie ci : que je le défendroie vers vos et
« vers autrui. Et quant Lancelos meismes ot remonté
« le roi, et il se furent parti de la bataille qui mout
« ot esté grant et mout avoit duré, li rois vint à son
« ost et dist, oiant toz : Avez vu que Lancelos a hui
« fet por moi ? Par foi, il a passé de debonnaireté et
« de courtoisie toz les chevaliers dont j'oïsse onques
« parler. Or voudroie que jamais ceste guerre n'eust
« oncques esté comenciée. »

Mais Gauvain insistait pour venger la mort de son frère Gaheriet.

Sur ces entrefaites, l'apostole de Rome ayant appris que le roi Artus avait l'intention de répudier sa femme, « quant on ne l'avoit pas prise provée au mesfais, » manda aux prélats de l'Ile de Bretagne de mettre la terre en interdit et de frapper le roi d'excommunication s'il ne rappelait la reine. Le roi qui n'avait pas cessé d'aimer Genièvre, malgré ses justes sujets de plainte, offrit de la reprendre comme s'il n'eût jamais douté de sa vertu : mais la réconciliation ne devait pas s'étendre jusqu'à Lancelot. La reine fut donc ramenée au roi par l'évêque de Rocestre, et Lancelot fut averti qu'il trouverait sur le rivage de la mer des navires qui lui permettraient de repasser en Gaule avec tous ceux qui voudraient le suivre. Avant de faire ses derniers adieux à la reine : « Dame (lui dit-il), hui est le jor que vos
« partirez de moi et qu'il m'en covendra aler de cest
« païs : ne sai se jamais vous verraie. Véez un anel
« que vos me donastes jadis; je l'ai gardé jusque ci
« por l'amor de vos. Or vos pri-je que vos le portez
« dés ore en avant por l'amor de moi, tant com vi-
« verez, et je porterai celui que vos avez en vostre
« doi. Et ele li otroie volentiers. »

Artus, en tout cela, modèle ou plutôt imitateur du roi Marc de Cornouaille, aurait volontiers rendu ses bonnes grâces à Lancelot ; mais Gauvain avait à venger ses frères, et rien ne pouvait le détourner de ce qu'il regardait comme le premier de ses devoirs. « Asséur poés estre (avait-il dit à Lancelot), qu'à la « guerre ne poez vos fallir, et durra tant la guerre « que mes freres Gaheriés que vos océistes mave« sement soit venchiés de vostre cors meisme ; ne jà « n'en prendroie mie tot le monde en eschange que « vos n'en perdissiez la vie et la teste. » En entendant ces paroles, Bohor se lève en protestant de la loyauté de Lancelot ; il offre de combattre contre messire Gauvain. Les gages jetés des deux côtés, Artus ne voulut pas accorder le champ. « Certes, « messire Gauvain (dit à son tour Lancelot), qui « estes ores crueus de nos empirer, vos nel « déussiez pas fere, s'il vos sovenist de ce que « vos ostai jadis de la dolereuse prison de Brehus, « et de celui jor que je vos jetai de la prison « Karadoc le géant que j'ocis. — Lancelot, Lan« celot ! fet messire Gauvain, onques ne féistes bonté « por moi que vos ne m'aiez mout chier vendue, « quand vos m'avés si malement domagié de ceux « que plus amoie ; si que j'en sui honis et abessiés ; « et por ce ne porroit-il avoir pais entre moi et « vos. »

Avant de se mettre en mer, Lancelot fit pendre son écu dans l'église de Saint-Étienne de Kamalot, « si que cil qui desormès le verront aient en remem« brance les merveilles que j'ai fet en ceste terre. » Et il investit du château de la Joyeuse-Garde un de ses meilleurs chevaliers.

Nous touchons au dénoûment. A peine Lancelot est-il rentré en Gaule que le roi Artus, entraîné par-

les conseils de Gauvain, laisse la garde de la reine à son déloyal neveu Mordret, arrive sur les côtes de Gaule et poursuit contre Lancelot une guerre acharnée. Pendant qu'il campe devant Gannes, Mordret suppose de fausses lettres annonçant que le roi Artus, mortellement blessé par Lancelot, l'avait, avant de mourir, désigné pour son successeur, en recommandant à Genièvre de le recevoir pour second époux. La reine résiste; elle envoie à Lancelot un message qui doit l'avertir de venir à son secours. En l'attendant, elle s'enferme dans la tour de Londres où ses chevaliers soutiennent un long siége contre Mordret. Gauvain cependant envoyait un défi à Lancelot qui essayait vainement de calmer son ressentiment. Le roi de son côté tremblait pour son cher neveu en le voyant provoquer Lancelot dont il connaissait l'incomparable prouesse. Dans un dernier entretien, Gauvain ayant proposé de terminer la guerre par ce combat singulier, Lancelot lui offre de faire hommage au roi de tout ce qu'Hector et lui tenaient en Gaule; « et encore plus ferai-je, car je « jurerai sur sains que je m'en irai de la terre de « Gannes, demain à primes, nus piés et en langes, « jusqu'à dis ans. Et se je muers dedans cel terme, « je vos pardoing ma mort et vos en ferai quite à « tot mon parenté. Et se je, au chief de dis ans, re« viens, je voil avoir la compagnie dou roi et de vos, « aussi bien come je l'eus onques; et je vous jurerai « sur sains c'onques à mon escient n'ocis Gaheriet « vostre frere, et que il plus m'en pesa que ne m'en « fu bel. »

Mais Gauvain ne voulut rien entendre, et le combat eut lieu. Après avoir longtemps chamaillé, Lancelot aurait pu donner le coup mortel à son adversaire qui, gravement blessé, n'avait plus la force de

se défendre. Il ne le voulut pas et s'éloigna sans achever sa victoire.

On ramena messire Gauvain à grand'peine, et les mires, après lui avoir donné leurs soins durant six semaines, ne l'avaient pas encore entièrement guéri, quand on vint annoncer au roi qu'une armée innombrable arrivait de Rome rassemblée par l'Empereur, pour exiger des Bretons le tribut qu'ils avaient toujours refusé. Dans une grande et décisive bataille à laquelle Lancelot ne prend aucune part, Gauvain, malgré sa profonde blessure, immole les deux neveux de l'Empereur ; celui-ci de son côté tue le bon sénéchal Keu, et le roi Artus pour venger son frère de ait, tranche la tête de l'Empereur. Ce grand coup décide la déroute complète des Romains. Artus allait donc reprendre le siége de Gannes, quand la nouvelle de la trahison de Mordret le contraint de hâter son retour en Grande-Bretagne.

La reine ne le voyait pas revenir sans de cruelles inquiétudes. S'il punit Mordret, il aura grand'peine à la croire innocente, il doutera qu'elle ait pu se soustraire aux poursuites de l'usurpateur ; si le roi est vaincu, elle sera contrainte d'épouser l'odieux Mordret. Pour échapper à ce double danger, elle se réfugie dans une abbaye ; mais l'abbesse n'ose prendre sur elle de la recevoir au nombre de ses religieuses, dans la crainte du ressentiment du roi Artus ou du roi Mordret (1).

Gauvain mourut des suites de la blessure que lui avait faite Lancelot. Il voulut être inhumé dans la même tombe que Gaheriet, avec cette inscription :

(1) L'entrée de Genièvre dans une abbaye a fourni au grand poëte Tennyson le sujet de la plus belle de ses belles Idylles.

Ci gist Gauvains que Lancelos ocist par l'outrage Gauvain. Il avait, avant de mourir, recommandé qu'on priât Lancelot de visiter sa sépulture.

Dans la grande et définitive bataille de Salebiere (Salisbury), meurent Galegantin, Yvain de Galles, Sagremor et les derniers compagnons de la Table-Ronde. Mordret, après avoir abattu le roi mortellement blessé, expire le premier. Lucan le bouteiller et Giflet Fils-Do survivaient seuls. Artus, parvenu à se relever, veut s'éloigner de la plaine funeste. Il peut gagner la Noiré abbaye : là, dans un transport désespéré, il presse Lucan contre son cœur avec tant de force qu'il lui brise la poitrine et le laisse retomber sans vie (1). Giflet accompagne encore son roi jusqu'au bord de la mer. Mais ne le croyant pas digne de posséder après lui Escalibur sa bonne épée, Artus lui ordonne d'aller la jeter dans un lac voisin. Giflet, en s'éloignant, songe au grand dommage de perdre une aussi merveilleuse lame, et il prend le parti d'y substituer la sienne, en déposant Escalibur au pied d'un arbre. Il revient dire au roi qu'il a fait ce qu'il avait désiré. Mais, répond Artus, n'as-tu pas vu sur les flots quelque mouvement, quelque chose de nouveau? — Non, répond Giflet. — Tu n'as donc pas fait ce que je t'avais ordonné? Retourne et, cette fois, jette dans le lac ma bonne épée : nul après moi ne doit la posséder. Giflet, une seconde fois, nè peut se résoudre à suivre l'ordre qu'il a reçu ; ét quand il revient déclarer au roi que l'épée est maintenant au fond de l'eau : — « N'as-tu pas vu quel-

(1) Cette mort de Lucan est un souvenir à peu près évident de celle de Lychas étouffé par Hercule : *Quem corripit Alcides et terque quaterque rotatum — Mittit in Euboicas, tormento fortius, undas.* (Ovid., *Metam.*, l. IX, v. 217.)

que chose de nouveau sur la surface du lac? — Non, sire roi, je n'ai rien vu. — Alors tu n'as pas fait ma volonté. Vassal infidèle et parjure! tu as menti. Retourne et songe à mériter d'être pardonné. » Quand Giflet revient : « Sire, dit-il, dès que j'eus lancé dans le lac la bonne épée, je vis du fond de l'eau sortir une main, puis un bras qui, trois fois, brandit Escalibur avant de replonger avec elle pour ne plus reparaître. — C'est bien. Maintenant, conduis-moi au rivage. » Et quand il en approche, il ordonne à Giflet de le laisser seul. Giflet s'éloigne lentement, non sans regarder derrière lui : il voit bientôt aborder une nef de laquelle descendent plusieurs belles dames vêtues de blanc, à leur tête Morgain la sœur d'Artus. Elles entourent le roi dont la faiblesse était extrême, et le transportent dans leur nacelle : puis au signal de la fée, l'esquif s'éloigne rapidement et Giflet les perd de vue.

Il regagna tristement la Noire abbaye, où il acheva ses jours, après avoir vu les fées venir y déposer les tombes de Lucan et du roi Artus (1). Dès que Lancelot apprit la funeste mort d'Artus et le couronnement des fils de Mordret, il repassa de Gaule en Grande-Bretagne. Son premier soin fut de s'informer de la reine : elle avait cessé de vivre après avoir mérité par son repentir le pardon de ses anciennes fautes. Lancelot livre ensuite bataille aux deux fils de Mordret. L'aîné, Meliant, tue Lionel que venge Bohor. Après la mort des fils de l'usurpateur, Lancelot se rend dans un antique ermitage, où il re-

(1) Ce dernier détail a pour raison assez apparente de justifier la prétendue découverte qu'on avait faite au en 1189, des tombes d'Artus et de Gauvain, dans l'abbaye de Glastonbury.

trouve Blioberis et l'archevêque de Cantorbery, où le rejoignent Hector des Mares et Bohor. Tous prennent les draps de religion et finissent saintement une vie jusque-là consacrée aux vanités mondaines. Lancelot avant de mourir avait recommandé qu'on transportât son corps à la Joyeuse-Garde et qu'on l'inhumât près de Galehaut.

« Icy fenist mestre Map l'estoire de Lancelot; et « define son livre si outréement que après lui n'en « porroit nus raconter qui ne mentist. » (Msc. 123.)

III.

Maintenant, avant de prendre congé de mes trop rares lecteurs, je leur demanderai la permission de présenter de nouvelles considérations (peut-être les dernières) sur la primitive ordonnance de nos *Romans de la Table ronde*. Combien de fois ces romans ne m'ont-ils pas rappelé le second tercet de la *Divine comédie* :

Ahi! quanto a dir qual era cosa dura,
Questa selva selvaggia ed aspra e forte
Che nel pensier rinnuova la paura...

Voilà bien longtemps, en effet, que je fais les plus grands efforts pour me reconnaître dans cette forêt sinon impénétrable, au moins jusqu'à présent impénétrée.

Je m'y engageai pour la première fois en 1836 (1), et dès l'abord je reconnus la priorité des grands romans en prose sur les poëmes de Chrestien de Troies. J'avançai même un peu plus avant, et d'un

(1) *Les Manuscrits francois, leur histoire*, etc., tomes I et II.

pas encore mal assuré j'abordai l'ordre chronologique de leur composition. Je le dressai ainsi :

Le Saint-Graal.
Merlin.
Artus.
Lancelot.
La Quête du Graal.
Tristan.

Trente ans après, en 1868, j'eus la hardiesse de soutenir (1) que Robert de Boron ou Borron (2), qui passait pour avoir composé en commun avec Gautier Map le *Saint-Graal*, le *Lancelot*, la *Quête du Graal* et la *Mort d'Artus*, n'avait jamais dû connaître Gautier Map, et n'avait écrit que le poëme de *Joseph d'Arimathie.*

Puis en 1872, appuyé sur un passage de la chronique de Senones, rédigée par Richer, moine de cette abbaye, dans les dernières années du douzième siècle, j'expliquai (3) comment Robert de Boron avait pu composer son poëme assez près de Moienmoutiers, où le corps du pieux décurion de l'Évangile avait été déposé, avant de passer dans le monastère anglais de Glastonbury.

Mais celà n'était pas assez : il restait encore de grandes obscurités dans l'histoire littéraire de ce fameux cycle d'Artus ou de la Table ronde, et j'entends

(1) *Les Romans de la Table ronde*, Introduction, tome I.

(2) Les manuscrits donnent ces deux façons d'écrire le nom seigneurial de Robert ; comme l'a très-bien reconnu M. Hucher (*Saint-Graal*, ou *Joseph d'Arimathie*, le Mans, 1875, p. 44).

(3) *De l'origine et des développements des romans de la Table ronde*, inséré dans la *Romania*, tome I.

aujourd'hui compléter ce que j'appellerai assez peu modestement mes découvertes. C'est d'ailleurs un dernier moyen de redresser les inexactitudes et les méprises que je n'avais pas évitées dans cet ordre de recherches. Peut-être, en raison de ma bonne volonté, obtiendrai-je l'indulgence de la critique : car enfin, chacun de ces premiers romans fut commencé par des écrivains qui laissèrent à d'autres le soin de les parfaire comme ils le voudraient; ils ont tous été soumis à de nombreux remaniements et à des interpolations destinées à dissimuler leur véritable caractère : la tâche de se reconnaître au milieu de tant de chemins rompus n'était donc pas exempte de difficulté.

Nous distinguerons d'abord deux catégories dans nos romans. Les uns, pure expression de l'esprit féodal et chevaleresque. Les autres, expression d'un sentiment mystique et sectaire, faisant contraste avec le caractère séculier des premiers. Je reconnais ce mysticisme dans les livres du *Saint-Graal* et de la *Quête du Saint-Graal;* puis dans la dernière partie du *Lancelot* (1).

J'appellerai *séculiers* les romans de la première catégorie. Ils sont au nombre de sept : *Merlin;* — Suites du *Merlin*, c'est-à-dire le *Roi Artus ; Gauvain* et *Perceval; Lancelot du lac;* la *Mort d'Artus; Tristan.*

Deux des auteurs nous ont fait connaître leur véritable nom : Robert de Boron a versifié *Joseph d'Ari-*

(1) Je laisse ici de côté le premier poëme de Robert de Boron, *Joseph d'Arimathie :* c'est la simple reproduction d'une pieuse légende locale. On n'y retrouve pas l'intention systématique qui produisit le *Saint-Graal.* Je ne tiens pas compte non plus du *Bret* et de *Guiron.* On verra plus loin pourquoi.

mathie et *Merlin*. Nous devons à Walter ou Gautier Map, le *Graal*, la *Quête du Graal* et les dernières parties du *Lancelot*.

Robert de Boron était du comté de Montbéliard, dans les Vosges : Boron est un village assez voisin de l'abbaye de Moienmoutiers. Peut-être Robert avait-il entendu vaguement parler d'un livre latin du *Graal* conservé en Grande-Bretagne, et fut-il ainsi conduit à mettre en vers français la légende vosgienne du pieux décurion de l'Évangile.

Pour *Merlin*, il en trouva les matériaux dans les deux livres alors si répandus de Geofroi de Monmouth, l'*Historia Britonum* et la *Vita Merlini*. Aux récits de Geofroi, il n'ajouta guère que le beau préambule du conseil des démons auquel il nous avait déjà préparés par les premiers vers du *Joseph d'Arimathie*.

J'ai dit et je crois avoir prouvé, contre le sentiment de mon savant ami M. Hucher, que Robert de Boron avait écrit en vers le *Joseph* et le *Merlin*. Nos anciens trouvères, on le sait, avaient hésité longtemps avant de composer en prose, si ce n'est pour ce qui touchait aux choses de la religion. Mais une fois la prose séculière inaugurée par les livres des *Sept-Sages* et de la *Table ronde*, on en sentit assez les avantages pour lui accorder la même faveur qu'à la forme poétique. C'est du milieu du douzième siècle que semble dater ce premier essor de la prose française : on commençait alors à moins écouter et on lisait davantage. Quant au premier poëme de Robert de Boron, je crois qu'il le présenta à Gautier de Montbéliard assez longtemps avant d'en faire une seconde rédaction, qui nous est seule parvenue, et dans un seul manuscrit incomplet. Robert de Boron y joignit le poëme de *Merlin*; et il a pris soin de nous avertir qu'il ne s'était pris à ce sujet, que pour n'avoir pu

lire le livre du *Graal*, écrit depuis l'achèvement de son premier poëme. « Quand, dit-il, je présentai pour la première fois l'histoire de *Joseph d'Arimathie* à Gautier de Montbéliard, mon seigneur, elle n'avait encore été écrite par aucun mortel. Depuis, les grands clercs ont fait paraître le livre du *Graal*, que j'aurais besoin de lire pour dire ce que devinrent Alain, Petrus, Bron et Moyse (1). En attendant qu'il me soit donné de voir ce livre, je vais vous conter l'histoire de *Merlin*. »

Ces deux poëmes de *Joseph* et de *Merlin* ne tardèrent pas à être réduits en prose : sous cette deuxième forme, les copies s'en multiplièrent, non sans quelques additions frauduleuses du prosateur; comme l'interprétation de *Grande-Bretagne* donnée aux *Vaus d'Avaron* où Petrus doit s'arrêter; la promesse de conter plus tard les lignées de Bretagne, « le livre de Joseph mis en autorité par le congié de « sainte Église. »

On n'a jusqu'à présent retrouvé que les cinq cents premiers vers du *Merlin*; mais on doit présumer que le récit ne dépassait pas le couronnement d'Artus. La plupart des manuscrits, ou s'arrêtent là, ou laissent un intervalle plus ou moins grand après ces mots : « Ensi fu Artus eslu et tint le regne lonc temps « en pais. » D'ailleurs le nouveau caractère des récits qui ne doivent plus rien à Geofroi de Monmouth, et plusieurs contradictions flagrantes avec ceux qui les précèdent, font aisément reconnaître l'œuvre d'un nouvel auteur. Voilà pourquoi, pour la continuation que j'ai choisie, j'adopte un titre particulier, le *Livre du roi Artus*, qu'un ancien texte me fournissait.

(1) En effet, on voit continuer l'histoire de ces quatre personnages dans le *Saint-Graal* de Gautier Map.

Là commence donc l'œuvre des continuateurs du poëme de Boron. De la première campagne d'Artus à la résolution prise d'envoyer Loth et ses quatre fils vers les rois coalisés, il n'y a qu'une seule rédaction. Mais le roman, à partir de là, suit trois routes différentes : ce qui suppose autant de rédactions distinctes. L'une d'elles rallie sa dernière laisse à la première du *Lancelot :* voilà pourquoi j'ai cru devoir la préférer.

Des deux autres continuations la première s'attache aux grandes guerres des Saisnes et des Bretons, aux prouesses guerrières et galantes de Gauvain. Elle raconte au long le curieux épisode de la *Laide semblance*, renouvelée de la Méduse antique, et que le chevalier vainqueur jette, en détournant les yeux, dans le golfe de Satalie. Elle se complaît dans la chronique scandaleuse, et parle assez longuement des relations amoureuses du jeune Armoricain Gosango de Lamballe avec la reine Genièvre. Peut-être est-ce cette espèce d'indiscrétion qui l'a fait exclure de l'ensemble des quatre romans dont le plus accrédité était le *Lancelot*.

La seconde continuation introduit pour la première fois dans un texte français le personnage de Perceval, petit-fils de Bron et d'Énigée, la sœur de Joseph d'Arimathie. Perceval, comme les deux précédents gardiens du Saint-Graal, Joseph d'Arimathie et Bron, procède directement du poëme de Robert, mis en accord avec la légendede Glastonbury (1).

(1) Que *Perceval* soit le *Peredus* des triades, et que ces triades aient l'ancienneté qu'on leur a supposée, je ne l'admets ni le conteste. Il suffit d'établir que la légende galloise de *Perceval* est antérieure à celle de *Galaad*, sortie tout armée du cerveau de G. Map.

On y voit que le Graal devait passer des mains de Joseph dans celles de Bron, le Riche pêcheur (1), et des mains de Bron dans celles de son petit-fils. Or, en dépit de la chronologie, Perceval est ce petit-fils.

On a donné quelquefois à cette continuation du *Merlin* le nom de *Perceval;* et Chrestien de Troies l'a prise pour guide d'un célèbre poëme du même nom que la mort ne lui permit pas d'achever.

Ainsi *Joseph d'Arimathie* et *Merlin* réduits en prose, *Gauvain*, *Artus* et *Perceval* écrits primitivement en prose, forment ce que j'appelle le cycle primitif de la Table ronde. C'est une œuvre d'ensemble à laquelle plusieurs avaient pourtant travaillé. Elle est suffisamment coordonnée, depuis la remise du Graal aux mains de Joseph jusqu'au retour du Graal dans le ciel. Artus et Merlin sont pris à leur naissance et suivis jusqu'à leur disparition suprême : Merlin se perdant dans les forêts, Artus abordant dans l'île d'Avalon séjour des fées.

Dans le temps même où les continuateurs du *Merlin* se donnaient ainsi carrière, deux autres grands romans, *Lancelot* et *Tristan*, produisaient ce que nous appellerions *une vive sensation.* Ils n'offraient aucun lien avec les poëmes de Robert et la prose de ses continuateurs ; c'était la mise en œuvre d'anciens lais bretons heureusement ramenés à une sorte d'unité d'intérêt. Ce fut même pour répondre à ce besoin d'unité factice que la tradition poétique du *Tristan* fut, dans le roman en prose, rattachée au deuxième cycle d'Artus. Nous n'en parlons ici que pour mémoire.

(1) Et non le premier des *Rois pécheurs*, comme dans l'œuvre de Gautier Map.

Mais il est bien fâcheux que le *Lancelot* et le *Tristan*, qui donnèrent un si grand essor à l'imagination littéraire des temps modernes, aient été continués et interpolés par deux auteurs qui n'eurent aucun souci d'en respecter le véritable caractère. Le *Lancelot* est-il entièrement l'œuvre de Gautier Map, comme le prétendent les copistes du treizième siècle ? Si l'on pouvait ajouter foi à des témoignages qui nous ont si fréquemment trompés, il faudrait au moins admettre que Map avait commencé le *Lancelot* longtemps avant de prévoir la façon dont il l'achèverait. C'est en effet le plus *séculier* de nos romans, jusqu'au point où il en devient le plus *mystique*. Toutefois, un tel changement de style ne devrait pas étonner beaucoup dans maître ou messire Gautier Map ; homme d'un grand savoir et d'une imagination des plus capricieuses ; esprit malin, enjoué, facile, l'*arbiter elegantiarum* de son temps. Dans le curieux livre de sa vieillesse, *de Nugis curialium*, il est certain qu'on retrouve plusieurs récits dont il avait pu d'abord enrichir le *Lancelot*.

Mais enfin, de même qu'on lui a, bien à tort, attribué tous les vers satiriques et plaisants qui couraient de son temps, on a pu lui prêter aussi, comme au plus riche, le roman entier de *Lancelot*, dont il n'aurait fait en réalité que la dernière partie.

La publication de ce grand livre avait précédé celle du *Tristan;* et personne, au moins, ne s'est avisé de faire honneur du *Tristan* à Gautier Map. L'auteur s'y était lui-même désigné sous le nom de Luce, seigneur du château de Gast, près de Salisbury. Mais tout doit nous persuader qu'il avait usé d'un pseudonyme. Dans aucune charte, dans aucun terrier, dans aucun texte ancien, on ne trouve la moindre trace de ce château du Gast ou du Gant, ni de ce

châtelain Luce. Quel qu'il fût, l'auteur du *Trista* avait pu entendre parler, et même avait pu voir c fameux *Liber Gradalis*, conservé dans l'église de Salisbury. C'est à lui qu'on en doit la première mention, et nous pouvons le croire quand il dit que personne avant lui n'avait songé à le mettre en lumière. Mais, en réalité, s'il ouvrit jamais ce grand volume, il le referma bien vite, en se contentant d'y prendre le premier terme de la liste fabuleuse des ancêtres de Tristan. Dès le verso du premier feuillet, il commence une série de récits qui n'avaient assurément rien de commun avec le *Liber Gradalis*. Il eut donc assez de raisons pour ne pas révéler le véritable auteur de tant d'inventions mal dissimulées. Mais, en disant que personne avant lui n'avait eu recours au *Graal* latin, il a suffisamment justifié l'antériorité du *Tristan* sur le *Saint-Graal* de Gautier Map.

D'un autre côté, comme on ne trouve dans le *Lancelot* aucune allusion aux récits et aux personnages du *Tristan;* et comme, dans le *Tristan*, il est constamment parlé de Lancelot, de Galehaut, de Genièvre et de la Joyeuse-Garde, on ne doit pas douter que le *Lancelot* n'ait précédé le *Tristan*. Celui-ci doit beaucoup aux anciens récits poétiques dont nous conservons de trop rares fragments; on y met aussi à de fortes contributions les souvenirs mythologiques. Ainsi le mariage d'Apollon l'aventureux, les devinailles du géant de la forêt, le tribut de jeunes filles réclamé par le roi d'Irlande, les oreilles de cheval du roi Marc et la mort de Tristan doivent beaucoup au sphinx de Thèbes, au mariage d'Œdipe, au combat du Minotaure, à la mort du roi d'Athènes Égée et aux oreilles d'âne du roi Midas.

Un demi-siècle après, un autre romancier, égale-

ment pseudonyme, reprenait ce beau roman de *Tristan*, sous prétexte que messire Luce du Gast n'avait pas tout moissonné dans le livre latin du *Graal*. Il entremêlait ses glanes prétendues au texte du premier auteur, comme si l'œuvre eût été une sorte de réseau élastique qu'il pouvait étendre à volonté. Seulement, dans un *explicit* emphatique, il voulait bien nous dire qu'il se nommait Helie de Boron, chevalier, ami et parent charnel de Robert de Boron; issu de la noble lignée des gentils paladins des Barres, de tout temps, commandeurs et seigneurs d'Outres en Romanie, maintenant appelée France. Il ajoutait encore (sans doute après la mort du roi dont il se prétendait l'interprète), que pour répondre aux désirs de ce prince, il donnait au roman de Tristan ainsi remanié le nom de livre du *Bret*.

Tout cela n'est-il pas évidemment chimérique; et comment un archéologue aussi justement considéré que M. Hucher a-t-il pu s'y méprendre? Où trouver, lui dirons-nous, la ville d'Outre en Romenie ou Romanie? C'est peut-être, nous répond-il, l'antique *Orthosias* près de Tripoli. Mais le comté de Tripoli est en Palestine, non en Romanie; mais la Romanie ne s'est jamais appelée *France*. Supposons pourtant que l'Empire grec ait un instant reçu ce nom; ce dut être évidemment sous la domination des Croisés, c'est-à-dire à partir de l'année 1201. Or il y avait alors onze ans qu'était mort le roi Henri II, auquel M. Hucher veut que le *Bret* ait été adressé. Puis, que signifient ces mots: *de tout temps* commandeurs et seigneurs d'Outres? — Ils signifient, répond-on, que les *paladins* des Barres avaient à Outres une commanderie héréditaire de Templiers!... Puis, ce mot *paladin* n'est pas même de notre ancienne langue française; et je ne vois à cette époque que le

comte de Champagne investi du droit de s'intituler *comte palatin*. Convenons donc tous que le continuateur anonyme du *Tristan* n'a voulu que se jouer ici de la crédulité des plus naïfs, entre ses anciens lecteurs.

Il a répété de méchantes plaisanteries du même genre à la fin d'un deuxième ouvrage, imprimé sous le nom de *Guiron le Courtois*, et qu'il a mieux aimé intituler *Palamedes*, toujours à la prière de son roi Henry. Il eût pu tout aussi bien l'appeler Meliadus, Pharamond, l'Amoral de Galles, le Chevalier à la cote mal taillée, ou Phébus; car c'est un ramassis, d'ailleurs assez amusant, de contes débités sans ordre, sans cohésion, attribués dans une égale proportion à chacun de ces personnages.

La célébrité des deux livres de *Lancelot* et de *Tristan* était générale, et les poëtes érotiques ne se lassaient pas de comparer leur flamme amoureuse à celle des amants de la blonde Iseult et de la belle reine Genièvre; le premier cycle des romans de la Table ronde, accru de ces deux grands ouvrages, semblait fermé, quand maître Gautier Map entreprit de refaire le *Joseph* de Robert de Boron, et d'écrire à l'ombre du nom autorisé de Robert, tout ce qui pouvait servir à la nouvelle thèse qu'il entendait soutenir. Voici quelle était cette thèse :

Ce n'est pas le pape Éleuthère qui, au deuxième siècle, avait par ses envoyés converti les Bretons; c'est un parent de Joseph d'Arimathie nommé Pierre auquel les Bretons avaient dû le bienfait du christianisme.

Le premier évêque, sacré par Jésus-Christ même, avait été Josephé, fils du pieux décurion Joseph d'Arimathie; et de lui procédait toute la hiérarchie bretonne. Si la vérité avait été jusqu'à présent méconnue,

c'est parce qu'on n'avait pu lire le livre du Graal, écrit de la propre main de Jésus-Christ.

Quant au vase eucharistique appelé Graal, Notre-Seigneur l'avait bien remis, comme l'avait dit R. de Boron, à Joseph d'Arimathie; mais la garde en avait aussitôt passé de Joseph à son fils Josephé; et de Josephé à l'ancien roi de Sarras Mordrain, le *Méhaigné*. Mordrain devait en mourant la remettre à Galaad, fils de Lancelot et de la fille du dernier *Roi pêcheur*.

Nous voilà bien loin de la légende de Moienmoustier. Ces Rois pêcheurs substitués à Bron, l'unique *riche pêcheur* de Robert de Boron, ne sont plus chargés de garder le Saint-Graal; seulement ils continuent la race laïque de Joseph d'Arimathie. Et quant au dernier dépositaire du Graal, il devait encore être de la même lignée et, de plus, le plus brave, le plus sage et le plus chaste des hommes. Lancelot du lac, tel qu'il est présenté dans notre roman, offrant le type accompli de toutes les perfections mondaines, avait été appelé à retrouver et garder le *Graal* : il avait même reçu en baptême le nom prédestiné de Galaad : mais, pour n'avoir pas conservé la vertu de chasteté, il avait dû manquer à sa vocation et n'avait plus suffisamment répondu au choix que le Ciel avait d'abord fait de lui.

Maintenant, comment trouver, du vivant de Lancelot, un chevalier plus preux et plus invincible, issu comme lui de la race de Joseph d'Arimathie, et mieux que lui garni de chasteté? Grande était la difficulté. Pour la surmonter, il fallut recourir à un stratagème d'une honnêteté douteuse. Par la vertu d'un philtre, Lancelot, qu'on n'aurait pu jamais décider à devenir infidèle à Genièvre, est conduit dans la couche de la fille de Pelles, le roi pêcheur. De cette

conjonction passagère naît un enfant qui reprend le nom de Galaad, qu'avait d'abord reçu son père. Devenu le modèle de tous les chevaliers mondains et célestes, Galaad mérite de découvrir le saint Graal et d'en être le dernier dépositaire.

Telle est la thèse conçue, soutenue et développée par Gautier Map avec une habileté merveilleuse. Car c'est Map, je n'en doute pas, qui longtemps après la publication du *Merlin* et du *Lancelot*, insinua, pour ainsi dire, son *Graal* entre eux, pour en former un corps de doctrine théologico-séculière; le *Saint-Graal* en devenant l'introduction, et la *Quête du Saint-Graal* le dénoûment : le tout assez adroitement adapté aux dernières parties du *Lancelot* et même, grâce à quelques phrases çà et là évidemment interpolées, au *Merlin*. Le *Saint-Graal* ouvrant le grand cycle romanesque, comme s'il eût été le premier composé, avait jusqu'à présent dérouté la critique; on ne savait comment expliquer le début et le dénoûment ascétiques de ces livres de *Merlin*, d'*Artus* et de *Lancelot*, si franchement séculiers : de là des efforts constamment malheureux pour justifier un aussi étrange amalgame. Mais comment n'excuserai-je pas les méprises de ceux qui m'ont précédé, quand nul d'entre eux ne s'est plus fréquemment fourvoyé que moi-même, jusque dans l'*Introduction* et les *notes* de l'ouvrage que je termine! Hélas! dirai-je une fois de plus, celui qui commence un livre est l'écolier de celui qui l'achève.

Je ne veux pas trop appuyer sur toutes les raisons qui justifient ce que je viens d'exposer : l'important c'est que j'aie enfin touché le vrai. Dans ce cas, ceux qui prendront intérêt au même ordre de recherches sauront bien trouver les preuves de tout ce que e viens d'exposer, pour séparer ce qui n'ap-

partient qu'à Robert de ce qui n'appartient qu'à Gautier. Peut-être suffira-t-il de reconnaître que les deux *Graal* ont été écrits les derniers de tous ces romans primordiaux. S'ils avaient été placés à la suite des continuations du *Merlin* et du premier *Lancelot*, personne n'aurait supposé qu'ils eussent été écrits pour faire corps avec eux.

Je me résume : l'antériorité du livre de *Lancelot* sur le livre de *Tristan* ne saurait être contestée ; les quatre romans du *Saint-Graal*, de *Merlin*, de *Lancelot* et de la *Quête du Graal* n'ont pas été composés à la suite l'un de l'autre : ils ne sont pas l'expression du même ordre d'idées. Quand le *Joseph d'Arimathie*, œuvre du seul Robert de Boron, fut mis à l'écart, ce fut pour être remplacé par le *Saint-Graal*, œuvre du seul Gautier Map. Et cette œuvre de Map, composée en dernier lieu, doit être regardée comme entièrement indépendante des romans de *Merlin*, d'*Artus*, de Perceval et du premier *Lancelot*.

Il faut encore remarquer que, pour ne pas être accusé de démentir la tradition plus ancienne, qui voyait dans le Gallois Perceval le dernier dépositaire du Graal, Gautier Map avait accepté ce personnage et lui avait même permis d'approcher le saint Graal de plus près que Lancelot. Perceval le Gallois participe aux grâces du vase sacré : il accompagne Galaad en Syrie, il voit les anges du ciel venir reprendre le Graal des mains du fils de Lancelot. Ainsi tout en la répudiant, la première légende est respectueusement traitée : et si elle est sacrifiée, c'est encore en voulant persuader qu'on le fait avec l'approbation de Robert de Boron.

Voici l'ordre dans lequel les livres primordiaux de la Table ronde doivent avoir été séparément composés :

Joseph d'Arimathie et *Merlin*, œuvres de Robert de Boron.

Continuations du *Merlin : Le livre d'Artus ; — Gauvain ; — Perceval.*

Lancelot du Lac.

La Mort d'Artus.

Tristan.

Enfin, le *Saint-Graal*, *la Quête du Saint-Graal* et les dernières parties du *Lancelot*, œuvres de Gautier Map.

Un dernier mot.

De tous nos contemporains, je suis peut-être le seul qui ait complétement lu ces romans du Cycle d'Artus, premiers ancêtres de tous les ouvrages qu'on a depuis distingués sous le nom de *Romans*. Plus je les ai étudiés, plus j'ai compris la vogue incomparable qu'ils obtinrent si longtemps, et la suprême influence qu'ils exercèrent sur les mœurs des gens du monde, sur l'imagination des gens de lettres. J'ai donc regretté le profond oubli dans lequel ils sont tombés dans notre France, leur patrie originelle. Se pourrait-il qu'après avoir été traduits dans toutes les langues ouvertes à la culture littéraire ; après avoir fait les délices de l'Europe entière, ils fussent réellement indignes d'une attention sérieuse ? Telle est pourtant, en France, l'opinion de bien des hommes instruits, lesquels, après avoir beaucoup appris dans leur jeunesse, éprouvent une impatience involontaire quand on ose encore essayer d'agrandir le cercle de leurs connaissances. Notre grande Université n'est pas sur ce point de trop bonne composition, et volontiers elle dirait comme cette tendre mère dans une ancienne comédie : *Je voudrais bien voir qu'on apprît quelque chose à ma fille, après l'instruction que je lui ai donnée !*

On juge avec plus de bienveillance les premières productions du génie français, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, et dans tous les Pays-Bas. Dans la plupart des grands centres d'éducation, une chaire y est réservée à l'enseignement des origines de notre langue et de notre littérature, et cette chaire n'est pas encore accordée dans nos universités aux mêmes études. Mais si nos enfants, en quittant les bancs de l'école, étaient déjà rompus aux formes de notre ancienne langue, tous ceux qui voudraient passer pour lettrés se feraient aussitôt une obligation d'être *romanistes*. Sans cesser d'admirer et d'étudier les grandes œuvres d'art et de poésie que l'Antiquité nous a léguées, ils accorderaient un regard de plus en plus favorable aux premières créations de la romancerie française et nous pourrions hardiment répéter avec Horace :

Multa renascentur quæ jam cecidere.

Avenay, 15 août 1876.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LES *LAISSES* DE CE TROISIÈME VOLUME.

---

(1) Cela sera contredit dans la dernière partie, où on le voit investir Lionel de Benoïc ou Terre déserte.

(1) Cet Helain le Blanc, plus tard empereur de Constantinople, ne serait-il pas le type du roman espagnol *Tyran le Blanc* ?

15855. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris,